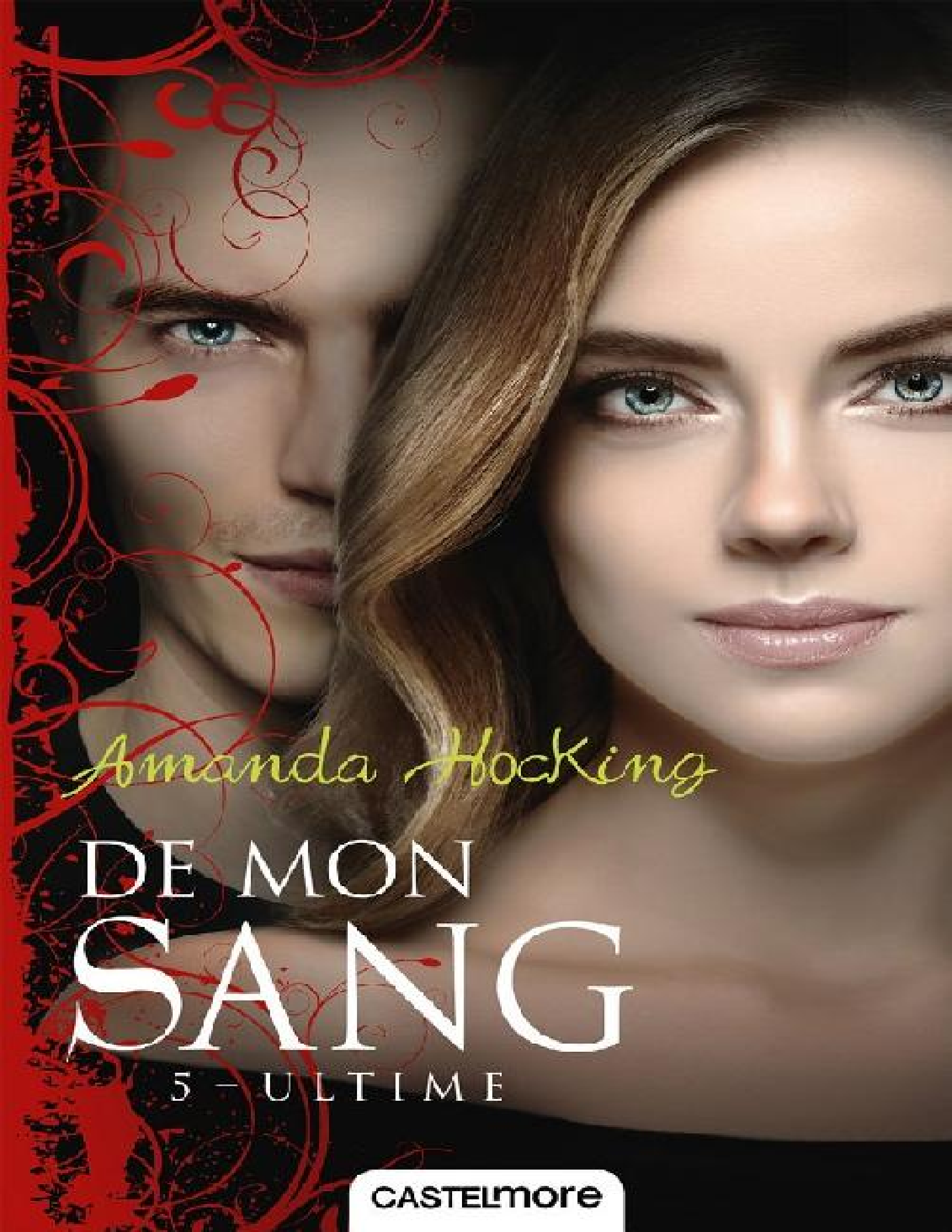




Amanda Hocking

DE MON SANG

5 - ULTIME

CASTELmore

Amanda Hocking

DE MON SANG

U_{LT}IME — T_{OM}E 5

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Cogne

OceanofPDF.com

Chapitre premier

Tandis que je marchais, une brume froide descendait sur la ville. La lueur rouge des immeubles de chaque côté du canal convenait parfaitement à ma vision vampirique. Pour autant, les touristes en balade ne semblaient pas gênés pour s'orienter ni incommodés par la fraîcheur ambiante.

À quelques pas derrière moi, Bobby progressait doucement, mon sac de matériel en bandoulière au cas où j'en aurais eu besoin. Non pas que je pensais m'en servir ce soir-là. Il s'agissait d'une simple intervention à domicile chez l'une de nos fidèles clientes, pour ainsi dire. Mais, en matière de chasse aux vampires, mieux valait se méfier.

Sa frange noire en bataille dissimulait une balafre au-dessus du sourcil, récoltée lors de l'une de nos récentes bagarres contre un vampire sauvage. Lorsqu'on s'est rencontrés, il n'était qu'un maigrichon étudiant en art de vingt ans en difficulté, qui sortait avec mon petit frère. Depuis, il avait gagné quelques cicatrices, de nouveaux tatouages et environ dix kilos de muscles, devenant au passage l'un de mes plus proches amis.

Je lui avais indiqué que, s'il souhaitait m'aider, il devait mieux se défendre, et il s'était sans nul doute exécuté. Il avait fini par abandonner l'université pour s'entraîner et travailler à mes côtés à plein temps.

Si, au départ, mon frère Milo et moi avions douté de l'utilité d'un humain comme Bobby, ce dernier m'avait en réalité sauvé la vie plusieurs fois. Tour à tour, il assurait mes arrières, me lançait un pieu en titane ou me rejoignait avec un véhicule pour que l'on s'enfuie juste à temps, se révélant indispensable à ma mission de chasseuse de vampires.

Difficile de croire que nous avons quitté le Minnesota un peu plus de cinq ans auparavant. Durant les deux premières années, nous avons parcouru l'Europe en vue de trouver un endroit accueillant pour nous quatre, puis nous avons opté pour Amsterdam, pour notre plus grand bonheur.

Depuis, bon nombre de mes soirées consistaient à patrouiller dans le quartier de Singelgebied, parmi ses lumières rouges et ses femmes en

vitrine qui dansaient en petite tenue. Le commerce du sexe faisait la renommée du coin, pourtant un autre genre de prostitution nous donnait du pain sur la planche tard dans la nuit.

— On ne devrait pas en avoir pour longtemps, pas vrai ? me demanda Bobby.

Il m'avait déjà posé la question à notre départ de l'appartement.

— Je t'avais proposé de rester à la maison ce soir, lui rappelai-je. Ce n'est qu'une plainte pour tapage. En principe, ce sera très rapide.

— Non, non, insista-t-il, je veux dire que si quelque chose t'arrivait avant le week-end, ton frère ne me le pardonnerait jamais.

— Oui, rétorquai-je en coulant un regard vers lui, et s'il devait t'arriver malheur, Milo ne pardonnerait aucun de nous deux.

— D'accord. Alors, tâchons d'en sortir tous les deux indemnes.

— Marché conclu, approuvai-je tandis que nous approchions de notre destination.

Au bout du canal se trouvait un petit immeuble historique de brique, rectangulaire, semblable à tous ceux qui l'entouraient, engoncé entre deux autres. La lumière rouge m'apparaissait quelques tons plus foncés que le reste de la rue, même si ce détail demeurerait imperceptible pour un œil humain.

Une enseigne en fer forgé au-dessus de la porte massive indiquait le nom de Darah Merah. Je frappai, puis un imposant garde du corps humain ouvrit.

Comme il s'agissait de ma énième intervention dans ce lieu, j'avais déjà rencontré ce gorille à de nombreuses reprises, mais il me dévisageait toujours par en dessous son front proéminent, tel un homme des cavernes en pleine phrase de réveil.

— Ottaline m'a appelée, commençai-je, mais, à peine ces mots prononcés, cette dernière apparut, écartant son garde du passage.

— Pourquoi avez-vous autant tardé ? aboya-t-elle de sa voix rauque si particulière, teintée d'un fort accent russe, telle une Kathleen Turner version moscovite.

À deux cent quatre-vingt-cinq ans, la vampire Ottaline Rebane avait exercé en tant que proxénète pendant plus de la moitié de sa vie. Plus grande que moi de quelques centimètres, elle possédait une élégance royale

avec ses courts cheveux blonds détachés et portait toujours des tenues vaporeuses, comme un peignoir de satin drapé sur un long déshabillé.

— Nous sommes venus dès que nous avons reçu l'appel, lui assurai-je alors qu'elle nous invitait à entrer dans le luxueux petit salon.

— Quel est le problème ce soir ? s'enquit Bobby.

Je vis le regard bleu paniqué d'Ottaline se diriger aussitôt vers la cage d'escalier. L'endroit était bondé de vampires qui se nourrissaient sur des humains, de sorte que j'avais du mal à différencier les battements de cœur et que la légère odeur du sang imprégnait l'immeuble.

— Il s'agit d'une nouvelle cliente, expliqua-t-elle, les yeux toujours rivés vers les marches. Elle est montée avec l'une de mes meilleures *beethoers*, il y a eu des cris, et maintenant elle refuse de me laisser entrer.

En néerlandais, le mot « *beethoer* » désignait une prostituée qui s'offrait aux morsures. En matière de maisons closes pour vampires, l'établissement d'Ottaline était sérieux. Elle s'occupait bien de ses filles et essayait de les protéger d'une clientèle violente. Raison pour laquelle elle avait requis nos services.

Elle n'était guère du genre à se battre, et le gorille à l'entrée avait pour rôle de dissuader la fange humaine. Alors, quand la situation dégénérait, nous intervenions pour remettre les vampires à leur place, de préférence avant que des humains soient blessés. La plupart du temps, nous y parvenions sans tuer quiconque, mais pas toujours.

— Dans quelle chambre sont-elles ? m'enquis-je en me dirigeant vers l'escalier.

— Celle juste...

Un grand fracas interrompit sa phrase.

La vampire venait de défoncer la porte, projetant une multitude d'éclats de bois à la ronde. Le regard fou, le visage dégoulinant de sang, elle se rua droit sur moi.

Chapitre 2

Lorsque la créature m'attaqua, je bondis dans sa direction et, avant même qu'elle comprenne ce qui se passait, je la tenais par la gorge, plaquée contre le mur.

Mes mois d'entraînement avec Olivia dans le Minnesota m'avaient appris à maîtriser mes pouvoirs de dhampire devenue vampire. Désormais, je me déplaçais plus vite que la plupart de mes semblables, et me battais mieux qu'eux. J'avais atteint le sommet de la chaîne alimentaire.

Mon adversaire paraissait jeune, vingt ans environ, et, à en juger par la faim sauvage qui animait ses yeux marron foncé, elle était transformée depuis peu.

Je l'avais empoignée et soulevée, les pieds suspendus au-dessus des marches. Les yeux écarquillés de surprise, un filet de sang s'échappant de ses lèvres charnues, elle tenta de me faire lâcher prise, en pure perte. Je sentis ses ongles durs s'enfoncer dans la chair de mes mains et la déchirer, mais je ne bougeai pas, maintenant mon étreinte.

Bobby me tendit un pieu en titane que je pressai contre la poitrine de mon adversaire de ma main libre, juste assez fort pour lui transpercer la peau. Une lueur de rage dans les yeux, elle finit par se détendre, vaincue.

Ottaline se précipita pour vérifier comment ses *beethoers* allaient et les aider en cas de besoin.

— Qui es-tu ? demanda la vampire dotée d'un fort accent espagnol.

— Je suis ici pour maintenir l'ordre, répliquai-je dans un grognement, et si tu déclenches ma colère je deviendrai ton pire cauchemar.

— Elle va bien ! s'exclama Ottaline à l'étage. Elle a perdu du sang, mais je vais parvenir à la soigner.

En haut de l'escalier, quelques *beethoers* s'étaient rassemblées, et certaines d'entre elles se tenaient par la main. Toutes étaient de belles jeunes femmes dont le cou et les bras portaient des traces de morsure qui s'estompaient. Je savais que quelques garçons exerçaient ici, mais les filles

étaient de loin les plus nombreuses à servir de poches ambulantes d'hémoglobine.

— Tu as de la chance qu'elle soit vivante, sinon tu aurais connu un sort bien pire, menaçai-je la vampire que je dominais.

— Je savais que je ne l'avais pas tuée, se défendit-elle. Tu pourrais me reposer, maintenant ?

— Du moment que tu promets de bien te tenir, acquiesçai-je.

Elle y consentit en grommelant, alors je la lâchai, puis elle tomba sur les marches de bois. Au bruit sourd de sa chute, les *beethoers* se dispersèrent dans le couloir et coururent se réfugier dans les chambres.

— Qui es-tu ? m'enquis-je.

Elle se releva en se frottant le cou. Si elle avait été humaine, une belle ecchymose s'y serait formée, mais son sang la faisait cicatriser avant même l'apparition de marques.

— Iris Emmanuel, répondit-elle, son regard gêné oscillant entre Bobby et moi. Qui êtes-vous, tous les deux ?

— Alice. (Je me désignai avec le pieu, puis le pointai en direction de mon ami.) Et lui, c'est Bobby. Nous passons quand la situation dégénère afin de nous assurer que les humains ne sont pas blessés. Que s'est-il passé ?

— J'avais faim, expliqua-t-elle. En quoi cela vous importe-t-il si on fait mal à ces humaines ? Elles ne sont que des *putas* et des déchets.

Elle eut un mouvement de recul lorsque je me rapprochai d'elle.

— Chaque vie est précieuse, et, dans la mesure où les humains sont fragiles, ils méritent notre protection plus que tous les autres.

— Donc tu travailles pour eux ? ricana Iris. Pas étonnant.

— Non, rectifiai-je. Mais, à ta place, j'évitais Darah Merah et ses employés jusqu'à ce que tu te contrôles davantage et que tu apprenes le respect.

Lorsqu'elle leva les yeux au ciel, je lui empoignai l'épaule et la projetai de nouveau contre le mur, la forçant à me regarder.

— Compris ? aboyai-je.

Elle acquiesça.

— Est-ce que je peux partir, maintenant ?

— Fais un brin de toilette, lui ordonnai-je en la relâchant.

Elle s'essuya la bouche du revers de la main et quitta l'établissement, non sans m'avoir adressé un dernier regard furieux.

Je me rendis à l'étage pour vérifier comment sa victime se portait. La porte de sa chambre était complètement détruite et des éclats de bois jonchaient le sol. Ottaline avait transporté la fille en salle de récupération, au bout du couloir.

L'élégant style victorien de la décoration était semblable à celui des autres pièces de la maison close, mais celle-ci était équipée d'un lit d'hôpital, d'un réfrigérateur et d'un meuble rempli de matériel médical. Allongée sur le lit, la demoiselle était pâle et arborait une affreuse marque de morsure au cou. Une perfusion lui apportait du sang.

— Elle va s'en remettre, répéta Ottaline qui lui passait un gant de toilette humide sur le visage. Je prends soin de mes filles.

— Je le sais, lui assurai-je, même si ce triste spectacle me donnait la nausée.

Je ne pouvais pas m'empêcher de repenser à ma meilleure amie, Jane, devenue accro aux morsures de vampire avant de se faire tuer par l'un d'eux. Elle était partie plus de cinq ans et demi auparavant, pourtant sa mort me hantait encore.

Tout comme le milieu de la prostitution légale ordinaire qui nous entourait, Darah Merah comptait son lot de luttes de pouvoir, d'humiliation et de victimes. Au moins, les jeunes femmes savaient ce qu'elles y faisaient, et Ottaline tentait de son mieux de fixer des limites et d'assurer leur santé et leur sécurité.

Néanmoins, l'idée me paraissait toujours difficile à supporter.

Ottaline cessa un moment de s'inquiéter pour la fille et se tourna vers moi.

— Merci encore, Alice. Vous savez que nous serions perdus sans votre assistance.

— Ce n'est rien, affirmai-je avec modestie. N'hésitez pas à me prévenir en cas de besoin.

— Je n'y manquerai pas, répliqua-t-elle avec un sourire avant de se concentrer de nouveau sur sa patiente.

Bobby m'attendait au pied de l'escalier. Il s'efforçait de converser avec le vigile, non sans difficulté.

— Alors vous ne regardez jamais le foot ? lui demandait-il.

Appuyé contre la rambarde, sourcils levés, il dévisageait l'homme qui restait immobile, les mains croisées devant lui. Il avait à peine réagi durant ma bagarre contre Iris.

— *Nein*, grogna le colosse en guise de réponse.

— Mais tout le monde regarde ce sport ! insista Bobby. C'est dingue !

— Je ne crois pas qu'il soit d'humeur à bavarder, précisai-je à Bobby en les rejoignant. Nous avons terminé, indiquai-je à l'homme des cavernes allemand, les yeux rivés sur lui. Pouvez-vous vous assurer qu'Iris Emmanuel ne revienne pas ici ?

— Mon boulot est simple : ne pas laisser entrer les humains et écouter les ordres d'Ottaline, répliqua-t-il avec un fort accent sans même me dévisager. Je verrai ce qu'elle dit à ce sujet, et ensuite je ferai ce qu'elle me demande.

— Très bien, bonne discussion.

Je le gratifiai d'une tape sur l'épaule au passage, car j'étais certaine que son envie de m'en empêcher le rendrait fou.

On retrouva la fraîcheur nocturne de juin, dont Bobby se protégea en remontant la fermeture de son blouson.

— Tu vois ? Je t'avais dit que ça ne prendrait pas longtemps, lui fis-je remarquer alors qu'on pressait le pas pour regagner nos bureaux près du centre-ville.

— Je savais que tu avais raison, concéda-t-il, mais Milo va quand même flipper.

— Compte tenu de ce qui vous attend tous les deux ce week-end, il va paniquer non-stop de toute façon.

Chapitre 3

Sous couvert d'une agence de publicité, « Stoker & Hawthorn », comme l'indiquait la plaque sur la porte, occupait un petit ensemble de bureaux au deuxième étage d'un immeuble de verre et d'acier parfaitement intégré au centre d'Amsterdam. Bien entendu, cette agence tournait si bien qu'elle ne pouvait accepter de nouveaux clients.

La plupart d'entre nous l'appelions « l'Agence ». C'était plus facile ainsi.

Le hall était meublé de façon simple et moderne, tel un showroom haut de gamme de meubles suédois. On aurait pu se trouver dans n'importe quelle autre entreprise du quartier, à l'exception des horaires spéciaux. Au sein de l'Agence, il y avait en permanence quelqu'un pour travailler, répondre à des appels, donner des instructions ou archiver des documents. La chasse aux vampires ne connaissait jamais de trêve.

En général, lorsque je m'y rendais, seule l'assistante était présente à l'accueil. Ce soir-là ne dérogeait pas à la règle. À notre arrivée, Sabine tapait consciencieusement à l'ordinateur, mais elle s'interrompit pour nous sourire. Âgée d'une vingtaine d'années à peine, cette humaine arborait toujours de grandes lunettes de vue carrées, qu'elle avait tendance à rajuster quand la nervosité s'emparait d'elle.

— Bonsoir, mademoiselle Bonham. Monsieur Swanson. Votre mission s'est-elle bien déroulée ?

— On ne peut mieux, lui assurai-je avec un sourire.

— Mme Lefèvre est sortie pour la soirée, toutefois M. Driscoll est revenu, si vous désirez le voir, expliqua-t-elle.

Son langage était toujours impeccable. Elle m'évoquait une secrétaire des années 1960, et je me demandais si cela faisait partie de sa formation. J'ignorais qui était son supérieur immédiat, puisque je m'occupais peu des tâches courantes, mais je savais que la majorité du personnel était vampire, donc, selon toute logique, son patron devait éprouver la nostalgie d'une époque révolue.

— M. Driscoll me conviendra très bien, répondis-je d'un ton aussi formel que le sien. Puis-je me rendre directement dans son bureau ?

— Bien sûr. Je crois qu'il vous attend.

Ettie Lefèvre, qui dirigeait l'Agence de notre région, était ma principale interlocutrice. Mais, en son absence, Abner Driscoll la remplaçait. Agent de terrain le plus gradé, c'était lui qui m'avait débauchée.

Au début de ma carrière de chasseuse de vampire, j'avais refusé de travailler pour un groupe officiel ou une entreprise. J'avais malencontreusement croisé la route de trois individus se prétendant chasseurs de vampires, qui se souciaient uniquement de l'argent et n'aidaient personne à part eux-mêmes. Ils avaient failli tuer mon frère et mon petit ami et avaient attaqué toute ma famille, mais Peter et moi avions fini par prendre le dessus et les éliminer.

J'avais commencé l'entraînement auprès d'Olivia dans le but de défendre mon entourage et moi-même, mais cette mauvaise rencontre m'avait fait comprendre que bien d'autres vampires et humains avaient besoin qu'on les protège. J'avais alors voulu apporter ma pierre à l'édifice.

J'avais commencé en électron libre, mais Abner avait fini par m'approcher pour que je les rejoigne. D'abord dubitative, je l'avais trouvé aimable et doté d'une grande gentillesse. Il m'avait promis que je ne serais jamais forcée d'accepter des missions qui me gênaient et qu'ils offriraient soutien et sécurité à mes proches.

Une telle proposition ne se refusait pas. Un peu plus de trois ans auparavant, j'avais entamé ma carrière à l'Agence, sans le moindre regret.

Le bureau d'Abner se trouvait au bout du couloir. C'était le plus petit, avec juste quelques meubles et une décoration qui mêlait curieusement objets délabrés et antiquités. Les stores étaient à moitié fermés, et seule sa petite lampe de bureau éclairait la pièce, lui conférant une atmosphère de film noir.

En réalité, cela lui seyait à merveille. Abner était devenu vampire au début du vingtième siècle, et son attitude m'évoquait toujours Humphrey Bogart. Cependant, il paraissait plus jeune et possédait un plus beau visage que l'acteur. Il avait de grands yeux gris, un nez aquilin et des cheveux blond cendré parfaitement coiffés.

Il m'accueillit avec un sourire lorsque je frappai à sa porte ouverte, puis se leva tandis que j'entrais avec Bobby.

— Ce fut rapide, fit-il remarquer en désignant les deux sièges devant son bureau. Ottaline a déjà téléphoné pour son compte-rendu.

J'hésitai un instant avant de prendre place.

— Était-il positif ?

— Bien entendu. Ottaline est toujours satisfaite de votre travail.

— Quand nous avons reçu l'appel ce soir, j'ai dit à Alice qu'Ottaline voulait juste me revoir.

Si Bobby plaisantait, il n'avait pas complètement tort. Ottaline lui avait déjà témoigné une affection particulière, et affirmait qu'il lui faisait penser à son fils mort longtemps auparavant.

— Avez-vous trouvé des informations sur la coupable ? (Abner avait contourné son bureau et s'y appuya, à demi assis.) Ottaline a précisé qu'elle ne la connaissait pas.

— Elle s'est présentée en tant qu'Iris Emmanuel. À en juger par son apparence juvénile, je présume qu'elle a encore des difficultés à contrôler sa soif de sang, avançai-je.

— En tout cas, elle semblait éprouver un mépris particulier envers les humains, ajouta Bobby. Elle a eu l'air vraiment dégoûtée quand elle a cru que tu œuvrais pour nous.

Abner fronça les sourcils.

— Le racisme contre les humains a gagné du terrain ces derniers temps. J'ignore pourquoi, mais c'est un phénomène à surveiller.

— Je ne manquerai pas de noter ce qui s'y rapporte, lui promis-je.

— Mieux vaut prévenir que guérir, renchérit-il avant de tourner son attention vers Bobby. Au moins, vous avez bénéficié d'une mission relativement facile avant vos congés.

— Si cela avait été plus grave qu'une intervention chez Ottaline, je n'aurais pas quitté la maison, lui assura Bobby, mais je doutais de la véracité de ses propos.

Il voulait toujours m'accompagner et, même s'il s'avérait utile en général, je refusais de l'emmener dans certains lieux à cause de sa mortalité. Je ne pouvais pas prendre la responsabilité d'avoir son sang sur les mains.

— Je suis content que vous vous en soyez tirés en un seul morceau, dit Abner, un petit sourire aux lèvres. Maintenant, je ferais bien de vous libérer afin que vous vous prépariez pour ce grand week-end.

Bobby le remercia en se levant.

— Je vais écrire une note à propos d'Iris Emmanuel et de ses remarques, puis j'effectuerai votre virement ce soir, nous indiqua Abner en nous serrant la main, évoquant davantage un agent d'assurances qu'un chasseur d'immortels à l'habileté admirable.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Comme à l'accoutumée, les fleurs bleues apparurent en premier. Elles se trouvaient partout, parfumant l'air d'une odeur douce, mais entêtante, et, lorsque j'ouvris les yeux, j'étais sans surprise allongée dans le champ de minuscules fleurs.

Le soleil me chauffait la peau, mais, plutôt que de me priver de mon énergie comme en temps normal, il me procurait de la légèreté, comme si j'étais capable de flotter dans les airs si l'envie me prenait.

Mais je n'en fis rien. À la place, je m'assis et attendis son arrivée, qui ne tarda pas. Elle s'avança vers moi, ses pieds effleurant à peine les fleurs au gré de ses pas. Sa longue robe voletait derrière elle, et une brise qu'elle seule pouvait sentir caressait sa chevelure flamboyante. Une lumière émanait d'elle, faisant luire sa peau pâle. Ses mouvements étaient lents et mystérieux, comme au ralenti.

— Alice, m'interpella-t-elle.

Sa belle voix mélodieuse teintée d'un accent était à la fois claire et pourvue d'un subtil écho ; cela donnait qu'elle était une impression lointaine alors même qu'elle se tenait devant moi.

— Que veux-tu cette fois-ci ? lui demandai-je, conformément au rituel qui s'était instauré entre nous à chaque visite.

— Tu le sais très bien, répliqua-t-elle simplement. Tu dois trouver la paix pour ceux que tu aimes.

— De mon point de vue, ils semblent tous l'avoir trouvée. Et, quand bien même, le bonheur ne vient-il pas de l'intérieur ? C'est un objectif qu'ils doivent atteindre par eux-mêmes.

Elle pinça ses lèvres pulpeuses. Ma logique n'avait pas l'air de l'amuser.

— Alice, tu sais ce que tu dois faire.

Je secouai la tête.

— Non, vraiment, je l'ignore.

— Dans ce cas, tu dois trouver. Et vite. Il reste peu de temps, m'avertit-elle d'un ton inquiétant.

— De temps pour quoi ? Je ne comprends rien !

Je tentai de me lever, mais j'étais comme clouée au sol. Les fleurs se propageaient jusque sur mes pieds et mes mains pour me maintenir en place.

— Dépêche-toi, Alice, m'ordonna-t-elle.

J'essayai de me libérer des plantes, mais elles me tenaient fermement.

— Pourquoi agis-tu ainsi ? l'interrogeai-je tandis qu'elle reculait déjà, prête à regagner l'endroit d'où elle était venue. Qui es-tu ?

Mais elle me laissait toujours sans réponse. J'avais rêvé d'elle une bonne dizaine de fois au cours des mois précédents, et pas une fois elle ne m'avait révélé son identité ni ne m'avait indiqué ce que j'étais censée faire au juste.

Dans un demi-sommeil, je commençai à me débattre avec les couvertures qui m'enveloppaient. Puis je sentis la main douce et rassurante de Jack sur mon bras, plus détendue.

— Encore ce rêve ? s'enquit-il d'une voix endormie tandis qu'il se redressait.

Quand Matilda, son impressionnante montagne des Pyrénées blanche au poil soyeux, se mit à gémir d'inquiétude, il se pencha pour la caresser. Elle était allongée près de lui sur le lit, roulée en boule parmi une multitude de couvertures et de coussins. À cause de son âge et d'une vieille blessure à la patte, nous avions dû placer un petit marchepied à côté du lit pour qu'elle puisse y monter, mais elle passait toutes les nuits avec nous.

— Ouais, grommelai-je.

— C'est la deuxième fois cette semaine, n'est-ce pas ? demanda-t-il, les yeux rivés sur moi.

— Je ne sais pas, mentis-je.

Je tentais d'agir comme si ces rêves récurrents de femme étrange, de fleurs bleues et de menaces mystérieuses ne m'atteignaient pas. J'en avais parlé à Jack uniquement parce que je passais mon temps à me réveiller en attaquant les draps, mais j'en minimisais l'importance afin qu'il ne se fasse pas de souci. À quoi bon se tracasser pour des cauchemars ?

Je l'observai : assis sur le matelas, torse nu, il se révélait incapable de masquer la lueur d'angoisse dans ses yeux. Avec son teint hâlé été comme

hiver, son sourire facile et ses cheveux blond-roux ébouriffés, il ressemblait davantage à un surfeur qu'à un vampire. Son corps n'avait pas vieilli au-delà de vingt-quatre ans et il possédait encore ce charme adolescent ; mais lui avait commencé à mûrir au cours des années précédentes.

Il était toujours aussi superbe, avec son torse parfaitement dessiné qui me coupait sans cesse le souffle lorsqu'il enlevait son haut. Mais de subtils changements s'étaient opérés en lui. Ses doux yeux bleus avaient foncé au fil du temps, des responsabilités, et de toutes les épreuves que nous avons traversées.

Il avait gardé sa propension à rire, et ses bras restaient pour moi un bastion qui m'apportait réconfort et sentiment de sécurité. Mais force était de constater qu'il avait vieilli. Tout comme moi. Après presque six années ensemble, nous avons construit notre vie avec chacun nos propres attentes et des rôles donnés. Il m'aimait et m'accordait une confiance aveugle, mais, parfois, nos émotions à l'un et à l'autre se révélaient incompatibles.

Son regard trahissait justement ce conflit intérieur. Son expression, lèvres pincées, indiquait sa triste résignation. Il savait que je lui cachais la réelle nature de ces rêves, mais comprenait également que je souhaitais m'en occuper seule, alors il voulait essayer de ne pas intervenir.

— Quelle heure est-il ? demandai-je pour changer de sujet.

Il cessa un instant de caresser Matilda pour consulter son téléphone sur la table de chevet.

— Un peu plus de 14 heures.

— Je dois me lever, geignis-je. Les gens ne vont pas tarder.

— Un long week-end nous attend, en effet.

À peine étais-je debout que Milo ouvrit la porte de notre chambre à la volée. L'intensité de son regard marron me frappa, et ses cheveux bruns habituellement lisses étaient hirsutes comme ceux d'un scientifique fou.

— Vous êtes réveillés, tant mieux, affirma mon frère d'un ton précipité. On est noyés sous les crises en ce moment.

— Explique-moi ce que tu entends par là.

Je lui avais répondu avec calme, car j'avais passé les trois mois qui venaient de s'écouler à éteindre ses prétendus incendies. Par exemple, l'effet satiné de son nœud papillon qui ne correspondait pas à ses attentes.

— Maman m'a annoncé que leur avion à Leif et elle avait du retard. Le fleuriste m'a envoyé une photo des compositions florales, qui s'avèrent

d'un bleu beaucoup plus gris que ce dont nous avions convenu.

— Un bleu plus gris ? répéta Jack, interloqué.

Je levai la main pour le faire taire avant qu'il aggrave l'état de Milo.

— La nuance devait être « bleu givré », mais, clairement, elles sont « nuage de neige », insista Milo d'une voix frénétique et tremblante.

— D'accord, d'accord, répliquai-je de la manière la plus rassurante possible. Je viens de me réveiller, alors je vais filer dans la salle de bains pendant que tu sors respirer un bon coup, et je te rejoins vite pour t'aider à gérer tout ça, OK ?

Il hocha la tête d'un air réticent.

— OK.

Dès qu'il referma la porte derrière lui, je me massai les tempes.

— Voilà exactement pourquoi je n'ai aucune envie de me marier, me lamentai-je.

— Nous pourrions nous contenter de passer devant un juge de paix, suggéra Jack, mais j'avais déjà disparu dans la salle de bains attenante.

Quelques années auparavant, nous avions évoqué l'idée de nous unir, mais je n'en voyais pas l'intérêt. En tant qu'immortels, tous nos documents étaient contrefaits, de sorte que le certificat n'aurait pas de valeur.

Jack m'avait offert la vie éternelle, et nous étions liés par le sang. Aucune cérémonie ni aucun bout de papier ne remplaceraient cela.

Je venais de finir de me brosser les dents quand Jack arriva derrière moi. Il m'enveloppa la taille de ses bras et déposa un baiser dans mon cou. Je m'abandonnai contre lui et savourai le son des lents battements de son cœur.

— Je t'aime, dit-il avec douceur.

Je me tournai vers lui. Il garda les bras autour de moi et me tint contre lui.

— Moi aussi, je t'aime.

— Le week-end s'annonce très long. Mais nous nous en sortirons de la même façon que d'habitude.

— À savoir ?

— Avec des blagues inopportunes, des sessions de pelotage en cachette, et du sang à profusion, jusqu'à être totalement soûls, m'indiqua-t-il avec un sourire.

Je me penchai pour l'embrasser, mais, comme Milo cria mon nom depuis la pièce voisine, je me contentai d'effleurer ses lèvres.

— Le devoir m'appelle, annonçai-je en me glissant hors de son étreinte. Mais je veillerai à ce que tu tiennes promesse pour les caresses plus tard.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Le Bloemenmarkt, célèbre marché aux fleurs permanent de la ville, se situait en face de chez nous, en plein cœur d'Amsterdam, de sorte que notre appartement embaumait les tulipes, les narcisses et autres bouquets en vente.

Minimaliste et moderne, ce dernier comportait deux chambres, trois salles de bains et une minuscule cuisine, ce qui nous convenait à merveille puisqu'un seul de nous quatre consommait de la vraie nourriture. Enfin, deux en comptant la chienne, mais elle mangeait surtout des croquettes.

La façade était entièrement vitrée, et nous bénéficions d'une terrasse-véranda en angle qui surplombait le canal. Le patio disposait d'un superbe jardin fleuri et de quelques zones de gazon, parfaites pour les besoins urgents de Matilda.

L'immense salon meublé simplement se voulait décontracté. Nous nous tournions vers des lignes épurées en harmonie avec la cheminée en marbre et le parquet foncé. Quelques dessins au pastel ajoutaient une touche de couleur vive aux murs austères.

Tel était notre décor jusqu'à ce que Milo et Bobby commencent à organiser leurs noces six mois auparavant. Depuis, on avait l'impression d'habiter une boutique de mariage qui aurait subi une explosion. Ornaments, tissus et articles de papeterie envahissaient tout l'espace.

À la veille de la cérémonie, Milo n'avait curieusement pas encore choisi sa paire de chaussures. Il prétendait hésiter entre deux, pourtant au moins une dizaine recouvraient la table de la salle à manger.

Debout à un bout de la table, il soulevait tour à tour chaque modèle dans de grands gestes frénétiques, alors que Bobby et moi, de l'autre côté, nous efforcions de le calmer.

— J'aime bien celui que tu tiens, affirmai-je en désignant le soulier en simili cuir dans sa main gauche. Ou pas, ajoutai-je lorsque je le vis froncer le nez de dégoût.

— Tu n'as qu'à porter les plus confortables, suggéra Bobby.

Au son de sa voix crispée, je compris combien cela lui coûtait de masquer sa totale exaspération.

Milo le fusilla du regard, une lueur de colère dans ses yeux bruns.

— Ces photos, je vais les contempler pour l'éternité, littéralement, alors je les veux parfaites.

— Et elles le seront, lui assura Bobby radouci, avant de rejoindre son compagnon. Ce qui les rendra parfaites, c'est l'amour que l'on se porte, qui transparaîtra, et en fin de compte rien d'autre n'a d'importance.

Milo prit une profonde inspiration, décroisa les bras et les laissa retomber le long de son corps.

— Tu as raison.

— Comme bien plus souvent que tu ne le penses. (Il encadra le visage de mon frère de ses mains, puis se pencha de sorte que leurs fronts se touchent.) Je t'aime, et nous passerons une journée magnifique.

Milo et Bobby n'étaient pas à proprement parler destinés l'un à l'autre, pas comme les vampires intimement liés par le sang, mais personne ne pouvait nier les sentiments qui les unissaient. Presque six ans après leur premier rendez-vous, leur amour n'avait fait que croître, et j'étais désormais incapable de les imaginer l'un sans l'autre.

En dépit de cela, j'avais d'abord émis quelques réserves au sujet de leur mariage. En effet, Bobby refusait la transformation, et, malgré son implication avec un vampire, il n'avait aucunement l'intention d'en devenir un lui-même.

Si Milo ressemblait encore trait pour trait au superbe adolescent qu'il était à l'époque de leur rencontre, Bobby avait clairement évolué en beau jeune homme de vingt-cinq ans. J'osais à peine songer aux problèmes que cela engendrerait à l'avenir, sans compter que la vie de mon futur beau-frère était bien plus courte et plus fragile que la nôtre.

Six mois auparavant, la nuit où Bobby avait fait sa demande, je l'avais ensuite pris à part. On se trouvait sur le balcon, dans le froid ; il neigeait.

— Bon..., avais-je commencé, appuyée contre la rambarde tout en contemplant les flocons qui tombaient dans le canal. Je suis ravie pour vous...

— Mais ?

Il se tenait à côté de moi, les yeux rivés vers la maison où Jack et Milo fêtaient l'événement avec des flûtes de sang frais du réfrigérateur.

— Je sais que tu aimes Milo, et cela semble logique que tu veuilles rester avec lui. (J'avais pris une profonde respiration afin de choisir mes mots avec prudence.) En revanche, j'ai du mal à saisir que tu désires t'engager auprès de lui sans devenir un vampire.

Bobby avait éclaté de rire.

— Le fait que je n'aie pas envie de me transformer n'a aucun rapport avec l'engagement. C'est juste une vie que je ne souhaite pas. Pour vous tous, c'est génial, je le comprends, mais l'idée de vivre pour toujours et de boire du sang... ne m'a simplement jamais séduit.

— Comment l'immortalité peut-elle ne pas t'attirer ? Personne ne veut mourir.

— C'est faux, avait-il rectifié. Certains individus le désirent, et pas seulement des suicidaires. Je n'ai qu'une vie, et j'ai envie d'en profiter au maximum, sans pour autant en obtenir davantage. Réussir celle-ci me suffit. Je n'ai pas besoin de l'éternité.

Le frère aîné de Jack, Ezra, m'avait un jour expliqué que la mort donnait son sens à la vie. Savoir que ces moments ne dureraient pas pour toujours leur conférait leur valeur. Et l'existence en tant que vampire comportait son lot de sacrifices, comme renoncer à avoir des enfants et une famille au sens traditionnel du terme, voir son entourage vieillir puis s'éteindre, éprouver du dégoût pour la nourriture humaine, et une fatigue proche de la douleur à la lumière du soleil.

Mais, en fin de compte, je trouvais que le jeu en valait la chandelle, grâce à ce que j'y avais gagné : l'immortalité, une force supérieure, des perceptions aiguës, et surtout la possibilité d'être avec celui que j'aimais pour toujours.

— Et Milo ? avais-je demandé d'une voix douce.

Bobby avait poussé un soupir.

— Il est mon seul et unique amour. Mais je sais que ce n'est pas réciproque. Un jour ou l'autre, son sang réagira à celui auquel il est destiné. Et je l'accepte. Parce que je ne veux que la durée de mon existence à ses côtés. C'est plus que ce que la plupart des gens obtiennent, franchement, et cela me suffit. Alors il doit s'en contenter lui aussi.

Désormais, à la veille de leur mariage, j'étais certaine que Bobby avait raison. Une vie entière avec un amour si fort que le leur représentait bien davantage que ce que la majorité des personnes connaissaient.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Un coup à la porte m'empêcha d'aider Milo à enfin choisir sa paire de chaussures, me procurant un sursis bienvenu.

Matilda rejoignit l'entrée d'un bond et commença à pousser des aboiements excités. Dès que j'ouvris, elle sauta sur nos visiteurs. J'eus tout juste le temps d'identifier Ezra et Mae avant que la chienne se mette à les lécher abondamment.

— Oh, je sais, ma belle, roucoula Mae. (Elle s'accroupit pour mieux caresser l'animal.) Moi aussi ça me manque de ne plus te voir tous les jours, mon amour.

Tandis que Mae s'occupait d'elle, Ezra reporta son attention sur moi. Ses yeux brun-roux avaient gardé leur lueur chaleureuse, et sa présence m'apaisait toujours. Il m'offrit un large sourire, puis, avant même que j'ouvre la bouche, me serra contre lui.

— Comment vas-tu, Alice ? me demanda-t-il de sa voix grave, à laquelle un accent britannique ajoutait de la profondeur.

— Bien, très bien, m'empressai-je de lui répondre, et il relâcha son étreinte. Et vous ?

— Nous nous portons plutôt bien, répondit-il en ébouriffant ses cheveux blond foncé sans croiser mon regard.

Mae se redressa, et Matilda se précipita vers l'entrée, en quête d'attention.

— Tout roule, intervint Mae.

— Tu as l'air en forme, lui assurai-je dans un semi-mensonge.

Comme tous les vampires, elle demeurerait toujours belle. Dotée de traits d'une extrême douceur, elle m'évoquait une fleur qui s'épanouit seulement avec un apport précis de soleil. Ses yeux couleur miel gardaient une certaine tristesse qui ne disparaissait plus. Cependant, ce chagrin semblait avoir diminué depuis notre dernière rencontre.

— C'est joli, ta coiffure, la complimentai-je en la désignant.

D'habitude, elle laissait ses longs cheveux caramel ondulés lâchés, mais elle arborait désormais une élégante coupe à la garçonne. Le résultat était réussi, mais, ainsi, elle paraissait plus petite et plus vulnérable. Elle avait également gagné en légèreté, comme si on lui avait ôté un poids des épaules.

— Ça te plaît ? s'enquit-elle avec espoir. J'avais besoin de changement.

Elle répétait cela chaque fois que je la voyais depuis que nous avions quitté le Minnesota. Elle avait besoin de changement, ou était en plein changement, ou il était temps d'en faire un... Elle s'accrochait à l'idée que, si elle modifiait un ensemble d'éléments précis, elle retrouverait le bonheur.

Mais le spectre de la dépression qui l'avait frappée n'était pas facile à chasser. La perte de ses enfants, ceux qu'elle avait eus sans jamais pouvoir les élever, ceux qu'elle ne porterait pas car elle était devenue vampire, et la mort tragique de son arrière-petite-fille, lui avaient laissé un vide dans le cœur que rien ne semblait parvenir à combler.

— Milo et Bobby sont au salon, annonçai-je avec un geste vers le reste de l'appartement.

Dans son état d'anxiété avancé, Milo avait bien besoin des soins maternels de Mae, laquelle pourrait laisser libre cours à son envie irréprensible de dorloter quelqu'un.

Elle m'adressa un sourire, visiblement reconnaissante.

— Je vais voir si je peux les aider.

— Où est Jack ? m'interrogea Ezra.

— À la librairie de bandes dessinées, mais il sera rentré à temps pour la répétition de ce soir.

Jack travaillait encore à temps partiel avec son frère, assurant la gestion des actions et œuvrant dans les coulisses de quelques entreprises internationales. Cela nous avait permis de nous offrir ce grand appartement en plein centre d'Amsterdam. Mais, comme la plupart de ses missions pouvaient s'effectuer en ligne, Jack n'avait plus besoin de voyager en permanence.

Cette liberté lui avait laissé un énorme trou dans son planning. Il nous avait vus poursuivre nos ambitions Bobby et moi, tandis que Milo n'avait pas abandonné son rêve de devenir un chef étoilé. Alors Jack avait pris la décision de transformer sa passion en métier, et avait ouvert une librairie spécialisée en BD.

— Je suis ravi que tout fonctionne pour lui, affirma Ezra avec un hochement de tête, l'air impressionné. Il faudra que j'aille y jeter un coup d'œil tant que nous sommes en ville.

— Oui, je sais qu'il se fera un plaisir de vous faire visiter. Vous êtes descendus dans un hôtel du coin ?

Il acquiesça.

— Dans un bel établissement, dont nous profiterons sûrement au cours des prochains jours.

— Vous n'êtes que tous les deux ? demandai-je d'un ton le plus détaché possible.

— Pour le moment, oui. Peter devrait arriver tard dans la nuit ou demain matin à l'aube. Il m'a assuré qu'il ne manquerait pas le mariage, mais tu le connais.

J'avais vu Peter pour la dernière fois un an et demi auparavant, dans la maison qu'il partageait avec Ezra et Mae à Londres. Nous avions fêté Noël tous ensemble et avions passé des vacances plutôt agréables, sans aucun événement dramatique ni malheureux. Mais, quelques semaines plus tard, il était parti, décrétant qu'il lui fallait se remettre à parcourir le monde afin de voir ce qui avait changé.

Selon les informations dont je disposais, il était de retour dans la capitale anglaise, et personne ne l'avait revu depuis. Ezra l'avait de temps en temps au bout du fil, et Jack lui envoyait pas mal de messages. Mais, en dehors de cela, nous n'avions pas de nouvelles ; il vivait ses propres aventures.

Avant ces escapades en solo, Jack et lui avaient commencé à renouer des liens. Ils avaient passé un week-end au ski dans les Alpes, et Peter avait aidé son frère à choisir et rénover la future librairie.

C'était notamment cette raison qui rendait la récente disparition de Peter plus difficile à accepter que les fois précédentes. Au début, Jack s'était senti visé personnellement, mais, à grand renfort de sessions Skype et d'échanges de SMS, ils étaient revenus aux bases assez solides qu'ils avaient restaurées.

— À quoi est-ce que vous vous occupez, en Angleterre ? demandai-je à Ezra pour détourner avec subtilité la conversation du sujet quelque peu gênant de Peter.

— La remise à neuf du manoir de Brunhamme nous prend assez de temps.

Il m'expliqua de long en large chaque projet entrepris avec succès, son sourire de fierté s'élargissant au fur et à mesure.

L'automne précédent, lorsque Mae avait une fois encore décidé qu'il lui fallait un changement, ils avaient acheté un vieux manoir délabré au bord de la Tamise, qui avait subi des dégâts pendant la Seconde Guerre mondiale et que l'on avait ensuite laissé tomber en ruine, à l'abandon. Au cours du siècle, plusieurs propriétaires s'étaient succédé, chacun déterminé à réparer des problèmes qui s'étaient finalement révélés insurmontables.

Désormais, Mae et Ezra s'attelaient à cette tâche. D'après les nouvelles qu'ils nous donnaient, tout paraissait se dérouler à merveille, et, honnêtement, je n'avais pas vu Mae aussi épanouie depuis longtemps. La remise à neuf d'un bâtiment historique semblait leur réussir à tous les deux.

Un jour, Ezra et moi avions eu une conversation à propos de la manière dont un individu peut employer son temps lorsqu'il dispose de l'éternité. Il m'avait dit d'apprendre à savourer le moment présent, mais surtout de découvrir ma raison de vivre, mon propre dessein.

Un sentiment de satisfaction s'empara de moi à l'idée que nous nous étions tous trouvé un objectif, une activité qui nous passionnait et à laquelle nous consacrer corps et âme : le manoir pour Ezra et Mae, la librairie pour Jack, le restaurant pour Milo, la chasse pour Bobby et moi.

Soudain, mon cœur se serra lorsque je me rendis compte que ce n'était pas réellement exact. Nous avions en effet tous un but désormais, à l'exception de Peter.

Chapitre 7

Dans le Jardin botanique, une explosion de lumineuses fleurs bleues et blanches parfumait l'air. Pour la cérémonie, Milo et Bobby avaient choisi la roseraie située tout au fond, en fin d'après-midi, juste avant le coucher du soleil. Les photos étaient planifiées avant, mais une fine pluie s'était mise à tomber au début de la séance.

J'aurais imaginé que mon frère allait piquer une crise, pourtant la bruine ajoutait une touche de magie et de poésie à la journée, sans compter qu'un ciel couvert préservait les vampires de l'épuisement causé par le soleil. À mon grand étonnement, Milo s'était révélé d'un calme olympien une fois habillé, et, quand on se rassembla sous un auvent de roses, il adressa un sourire serein à Bobby.

Ils étaient vêtus de costumes gris clair assortis, Bobby avec la veste tandis que Milo se contentait de la chemise blanche et du veston. Milo portait un nœud papillon bleu ciel, ou plutôt « bleu givré » visiblement, et Bobby arborait une longue cravate fine. Ils se complétaient à la perfection sur tous les plans, et étaient plus rayonnants de bonheur que jamais.

— Vous êtes magnifiques, je n'en reviens pas ! s'exclama notre mère, Anna.

Elle se tenait sur le côté en attendant les portraits de famille, notre père Leif auprès d'elle, un immense parapluie à la main.

Après leurs retrouvailles, ils s'étaient enfuis pour se marier, puis elle avait choisi de devenir vampire à son tour. La transformation lui seyait de manière incroyable. Sa crinière brune demeurait la même, mais ses traits s'étaient adoucis et les poches sous ses grands yeux avaient disparu. Toutefois, le plus frappant restait ce bonheur paisible qui émanait d'elle.

Pendant des années, maman avait abusé de l'alcool et du jeu, cumulant les heures supplémentaires pour payer les factures et occulter la douleur que lui avaient procurée le départ de Leif puis son absence à la maison. Mais, depuis qu'il était revenu, elle souriait plus volontiers, riait plus facilement et semblait de manière générale bien plus épanouie.

Leif était de nouveau entré dans mon existence à peine six ans auparavant, de sorte que j'ignorais presque tout de lui avant qu'il se remette avec elle. Je savais qu'il avait mené une vie sauvage et qu'il avait fait partie d'une meute de vampires féroces dans les bois pendant plusieurs années. Désormais, il était propre sur lui, se coiffait et portait des chaussures comme n'importe quel membre de la société.

Il était devenu vampire bien avant ma naissance, si bien qu'il paraissait toujours la vingtaine, ce qui occasionnait parfois une certaine gêne chez moi. Sans parler du fait qu'il avait raté mon enfance. Si Milo s'était mis à l'appeler « papa », je me sentais réellement incapable de l'imiter.

Lorsque le photographe nous invita enfin à rejoindre les mariés, maman se précipita vers Milo, son tailleur-pantalon fluide bleu tourbillonnant autour d'elle.

— Oh, c'est tellement merveilleux ! s'enthousiasma-t-elle en passant son bras autour de lui. Tu es superbe et tu as l'air si grand. Je suis vraiment heureuse pour vous deux.

Comme si elle ne parvenait pas à s'en empêcher, elle s'appuya contre lui et déposa un baiser sonore sur sa joue, laissant une marque de rouge à lèvres rose foncé.

— Mince, mon chéri, je suis désolée, s'esclaffa-t-elle en l'effaçant avec un mouchoir.

— Pas grave, maman, dit-il avec un petit rire.

— Et toi, Bobby ? s'enquit-elle avec un regard circulaire lorsqu'elle se rendit compte que seuls Leif, elle et moi rejoignons les amoureux. Où est ta famille ?

— Mon frère n'a pas réussi à se libérer aujourd'hui, expliqua-t-il à la hâte, tentant de masquer la lueur de peine dans ses yeux.

Son père était parti des années auparavant, et sa mère était morte, donc son frère aîné constituait en réalité son unique famille. Il avait passé des mois à essayer de le convaincre d'assister à la cérémonie, malheureusement sans succès.

— Eh bien, nous sommes ta famille maintenant, alors tu as de quoi faire, lui assura ma mère juste avant le flash de la photo.

Après quelques clichés de nous cinq dans diverses poses, Milo fit un geste en direction d'Ezra, de Mae et de Jack qui observaient le déroulement des festivités à l'écart.

— Allez, une avec la famille au complet, exigea-t-il, un bras autour de Bobby et l'autre autour de notre mère.

Jack arriva au pas de course et me prit par la taille, mais Mae hésita en consultant Ezra du regard. Je me demandai si cette réaction était provoquée par la crainte de s'imposer ou parce que Peter n'était pas encore là et qu'il manquerait donc quelqu'un sur le portrait.

Maman les héla en leur faisant signe de nous rejoindre.

— Nous sommes une grande famille à présent, et il faut qu'on immortalise ce moment. Alors, venez par ici maintenant.

— Si c'est ce que vous souhaitez, répondit Mae d'un ton incertain avant de nous rejoindre sous les roses, un sourire aux lèvres.

— Vous êtes nombreux, alors vous allez devoir vous serrer, nous indiqua le photographe.

C'était drôle, quand j'y songeais. Avant de rencontrer Jack, j'avais l'impression que Milo et moi étions seuls au monde. Désormais, ma famille comptait tellement de membres que nous rentrions à peine dans une photo. Mae m'avait prévenue : en devenant vampire, je devrais faire beaucoup de sacrifices, notamment renoncer à ma famille et à avoir des enfants.

Mais en réalité, depuis ma transformation, l'amour dans mon existence ne cessait de se multiplier.

Chapitre 8

Jack et moi nous tenions un peu en retrait, dissimulés. Je jouais avec l'ourlet de ma robe d'été bleu givré. Il portait un costume gris foncé, puisqu'il était le témoin de Milo alors que j'étais celle de Bobby.

La pluie avait cessé, mais le ciel restait couvert. Le soleil couchant perçait les nuages de ses rayons, donnant au jardin une lueur enchantée qui ne faisait qu'ajouter de la magie et du romantisme à la journée.

Au bout de l'allée, près d'un rosier, une grande pancarte indiquait l'union du jour : les noms de Bobby et Milo en lettres calligraphiées.

— J'ignore si je te l'ai dit aujourd'hui, mais tu es superbe, me chuchota Jack afin que les invités assis non loin ne nous entendent pas.

Je lui adressai un sourire.

— Quant à toi, tu es plutôt sexy.

Une étincelle anima ses doux yeux bleus quand il me sourit à son tour. Ses cheveux blond cendré semblaient ébouriffés en permanence, pourtant cela lui conférait du charme. Et, lorsqu'il revêtait un costume, comme celui qu'il portait ce jour-là, il avait tout d'un top model de magazine.

— Ne le suis-je pas toujours ? plaisanta-t-il avec un petit rire qui déclencha de délicieux picotements sur ma peau.

Un pianiste joua un air de Debussy, puis enchaîna avec fluidité sur une plaisante reprise de *Hoppípolla* de Sigur Rós, mais je ne le remarquai pas sur-le-champ, trop subjuguée par le sourire de mon amoureux.

— C'est à toi, me murmura Milo dans mon dos.

J'articulai le mot « pardon » en silence, mais il me fit comprendre d'un geste et d'un sourire rassurant que ce n'était pas grave.

— On y va ? suggéra Jack en me tendant le bras.

Je m'exécutai, incapable de refréner un large sourire, tandis que je tournais au coin de la rue avec mon âme sœur. Un sourire impatient aux lèvres, Bobby attendait que Milo le rejoigne pour remonter l'allée ensemble. Lorsque l'on marcha sur le long tapis parsemé de pétales de roses, je m'aperçus que tous les regards étaient braqués sur nous. Les

invités n'étaient pas si nombreux, mais presque tous ceux qui comptaient pour nous figuraient dans l'assistance.

Des collègues de travail étaient présents, vampires du côté de Bobby et humains ne se doutant de rien pour Milo. Même Olivia avait pris un avion depuis le Minnesota. Toute de noir vêtue, évidemment, elle était assise au troisième rang.

Pourtant, quand on atteignit l'autel, je ne pus éviter de remarquer la place vide près d'Ezra et de Mae. Peter n'était pas encore arrivé, et j'eus un pincement au cœur. L'inquiétude avait germé dans mon esprit et ne faisait que s'amplifier au fil des heures.

Même après tout ce temps et tout ce que nous avons traversé, je ne pouvais m'empêcher de me préoccuper du sort de Peter. Pas une fois je n'avais regretté d'avoir choisi Jack, avec qui je vivais un bonheur fou depuis des années. Mais je souhaitais que Peter connaisse ce sentiment et qu'il soit aussi heureux que nous.

La musique gagna en intensité, et les invités se levèrent tandis que Milo et Bobby se prenaient par la main au bout de l'allée. Je chassai Peter de mon esprit. Ce n'était pas le moment de céder à l'angoisse, mais de me réjouir de l'union de mon frère et de mon meilleur ami.

Et je me réjouissais. Dès que je vis la joie sur leurs visages, seuls le bonheur et l'amour me submergèrent.

La cérémonie commença en douceur ; l'officiant remercia tout le monde d'être venu. Quand arriva l'échange des vœux, Bobby, qui avait écrit les siens sur des fiches, les sortit de sa poche d'une main tremblante.

— Tu sais que je ne suis pas très doué avec les mots, affirma-t-il avec un petit rire nerveux. Alors je me suis dit que j'allais tout noter afin que ce soit mieux.

Tandis qu'il entamait sa lecture, je sentis une chaleur m'envahir, comme une boule de lumière brillante blanche composée d'amour et de joie qui me remplissait soudain. Elle se fraya un chemin dans tout mon corps, parcourut mes veines pour atteindre ma moelle jusqu'à ce que je ne ressente qu'un bien-être absolu.

Je regardai Jack, à côté de Bobby, et compris que cette sensation émanait de lui. Dès notre rencontre, nous avons toujours partagé ce lien étrange qui lui permettait de me communiquer ses émotions et que j'éprouve les mêmes choses que lui.

Depuis ma transformation, ce phénomène avait quelque peu diminué en intensité, mais parfois, comme en ce moment précis, il se sentait si bien qu'il ne pouvait pas le contenir. Alors que Bobby terminait de lire ses vœux, je constatai avec surprise que des larmes de bonheur naissaient dans mes yeux.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Les nuages avaient enfin disparu pour laisser place à un ciel constellé d'étoiles qui scintillaient au-dessus de la piste de danse. Alors qu'un groupe interprétait des reprises de chansons pop rock des décennies précédentes, Jack et Bobby retinrent l'attention avec une démonstration de danse sur le titre *Truly Madly Deeply*.

Assis à une table voisine avec notre mère et Mae, Milo arborait un sourire perplexe. J'observai Jack et Bobby pendant quelques minutes, riant et applaudissant, mais je surpris ensuite Olivia à l'autre bout de la piste, debout près des hors-d'œuvre, une flûte de sang couleur merlot à la main.

Elle dévisageait l'un des collègues de Milo avec une lueur affamée dans les yeux, ce qui me poussa à intervenir avant qu'elle se mette des idées en tête.

— Je ne suis pas étonnée de te voir porter du noir à un mariage, lui fis-je remarquer avec un sourire en coin, et elle s'esclaffa avant de boire une grande gorgée.

Elle avait noué ses longs cheveux de jais en un chignon lâche dont quelques mèches s'étaient échappées et encadraient joliment son visage. Si Olivia abordait peu le sujet de sa vie humaine, son apparence semblait indiquer qu'elle était devenue vampire à la quarantaine. Toutefois, sa transformation lui avait permis de rester une femme magnifique pour son âge, et même pour n'importe quel âge.

Ses traits étaient ciselés et délicats, son teint comparable à de la porcelaine et ses grands yeux bleus paraissaient souvent voilés à cause des quantités importantes de sang qu'elle consommait, et qui la maintenaient dans un état proche de l'ébriété.

— Mais c'est une jolie robe, n'est-ce pas ?

Elle désigna la mousseline et la dentelle vaporeuses, et je me rendis compte que c'était peut-être la première fois que je la voyais renoncer au cuir.

— Ravissante, en effet, approuvai-je. Quand Milo t’a invitée, je me suis demandé si tu allais faire ce long trajet.

Elle me dévisagea à travers ses immenses cils, avec un léger sourire quelque peu nostalgique.

— Je ne vous ai pas vus depuis des lustres. J’étais obligée de venir pour savoir comment vous alliez tous.

— Je suis en pleine forme. Tout se passe pour le mieux ici, ajoutai-je avec un geste en direction de Jack et Bobby qui s’amusaient comme des fous à danser le hip-hop, sans grand talent. Et quoi de neuf aux États-Unis ?

— Violette contrôle la situation à V désormais, m’expliqua Olivia avec un haussement d’épaules. D’ailleurs, je te remercie de me l’avoir présentée. Après le mariage, je vais prolonger mon séjour et me rendre dans tous les lieux que je fréquentais autrefois en Europe. Cela fait bien trop longtemps que je n’ai pas pris de vraies vacances.

— Contente d’apprendre que Violette te donne satisfaction.

— Je suis ravie. Et ton travail ? (Elle me jaugea d’un air plus sérieux, les yeux plissés.) Tu es toujours en vie, donc je suppose que ce n’est pas si mal.

C’était elle qui m’avait entraînée à la chasse aux vampires. Elle avait elle-même exercé comme telle avant de prendre sa retraite cinquante ans auparavant et d’ouvrir un club pour vampires à Minneapolis, où je l’avais rencontrée.

— Ça me plaît, du moins autant que possible compte tenu de la nature du métier.

— Je crois avoir aperçu Ettie Lefèvre dans le coin.

Elle parcourut la foule du regard jusqu’à ce qu’elle remarque Ettie à l’autre bout de la piste, dansant avec Abner Driscoll, tous les deux parfaites incarnations du glamour hollywoodien des années 1950.

Grande et mince, Ettie possédait une élégance discrète qui dissimulait son redoutable talent de chasseuse de vampires. Ses cheveux noirs étaient coupés à la garçonne, et le doré de sa robe ressortait magnifiquement sur sa peau hâlée et veloutée.

— Oui, c’est ma chef, affirmai-je.

Olivia eut un hochement de tête approbateur.

— J’ai travaillé avec elle il y a plusieurs années. Elle est formidable. Tu es entre de bonnes mains. Bien sûr, ce serait plus agréable si tu étais entre

les miennes, mais...

J'écartai l'allusion vaguement aguicheuse d'Olivia avec humour, comme à mon habitude.

— J'en prends note.

— Comment ça se passe avec ton chéri ? (Elle se pencha vers moi et baissa la voix, adoptant un ton de conspiratrice.) Tu sais, je pensais être invitée à ton mariage avant celui de ton frère.

— Tout va bien avec Jack, lui confiai-je avec sincérité. Mais Milo a toujours été davantage du genre à se passer la corde au cou que moi.

— Je l'ai fait plusieurs fois, mais je crois que j'étais plus amoureuse de l'idée de l'amour que de la réalité de rester l'éternité en compagnie d'un autre individu, avoua Olivia avec lassitude. Et les divorces vampires sont très compliqués, alors pour moi, terminé le mariage.

— Bien sûr, Olivia, l'infatigable romantique, ne peut s'empêcher d'évoquer le divorce lors d'un mariage, s'éleva une voix derrière moi, dont je reconnus instantanément la profondeur et la sensualité.

Je fis volte-face et vis Peter, toujours aussi séduisant. Il avait coupé ses cheveux bruns, mais conservé les mèches naturelles et lumineuses qui les parsemaient. Son costume sur-mesure était ajusté à la perfection, épousant les contours musclés de son corps, et un sourire hésitant jouait sur ses lèvres.

Son regard me transperçait et me bouleversait encore d'une manière inexplicable. Le vert émeraude de ses iris était si saisissant qu'ils étincelaient même dans l'obscurité. Si son allure correspondait à celle d'un jeune de dix-neuf ans tout juste, ses yeux trahissaient son âge, et dévoilaient une partie de ce qu'il avait pu voir au cours de deux siècles précédents.

— Peter, le saluai-je avec un sourire, tu es en retard.

— Je sais, dit-il avec une moue de regret. Je me suis déjà excusé auprès de Milo. Avec tous ces voyages, j'ai perdu la notion du temps.

— Où es-tu allé ? l'interrogea Olivia.

Il esquissa un geste circulaire.

— Partout. Je me suis rendu dans des endroits où je n'étais pas allé depuis longtemps, et d'autres que je n'avais jamais visités. Je rentre tout juste du Sri Lanka.

— Ça t'a plu ? demanda Olivia, les yeux écarquillés de surprise.

Il lui adressa un large sourire éclatant.

— Oui, c’est fabuleux. Je te recommande chaudement cette destination si tu ne la connais pas.

— Mon problème consiste à trouver quelqu’un pour m’accompagner, déplora-t-elle en secouant la tête. Je déteste voyager seule, mais je dois reconnaître que j’ai du mal à supporter quiconque plus ou moins longtemps.

— Je te comprends. Mais je me suis habitué à la solitude, répondit-il, et je le sentis éviter mon regard.

Olivia vida sa flûte, puis la souleva et l’agita, de sorte que les gouttelettes du fond tourbillonnèrent contre la paroi.

— Le niveau de mon verre me semble anormalement bas, je ferais bien d’y remédier avant de dégriser.

Elle se dirigea d’un pas raide vers le bar, où des barmans vampires appliqués s’assuraient de ne servir du sang qu’aux invités immortels et du vin aux humains.

Jack et Bobby avaient abandonné leur démonstration de danse et rejoignirent Milo pour discuter avec lui. Jack jeta vers nous un coup d’œil dépourvu de jalousie. Quelques années auparavant, cela aurait été différent. Il avait appris à me faire confiance, ainsi qu’à Peter, alors il se contenta de nous sourire puis de s’asseoir près de mon frère.

— Ainsi, tu te portes bien ? m’enquis-je en levant le regard vers Peter.

— Oui. (Il me dévisagea une seconde, puis poussa un long soupir.) Alice, tu veux bien arrêter ?

— Quoi ?

— Je vois bien la façon dont tu me contemples. Comme si j’étais un chiot blessé, précisa-t-il avant de me regarder enfin dans les yeux avec une grimace. Je suis un adulte, et je suis seul depuis un bon bout de temps maintenant. Ce n’est vraiment pas si terrible pour moi.

— D’accord, d’accord. (Je reportai mon attention sur la piste et frottai mes bras nus.) Je me fais juste du souci pour toi.

— C’est inutile.

— Impossible de m’en empêcher quand je sais que tu vadrouilles dans le monde entier sans tenir tes proches au courant, que tu te pointes en retard aux événements importants ou que tu rates des vacances complètes, répliquai-je sans masquer mon irritation.

— Je ne te parle pas en permanence, ce qui ne signifie pas que je vous évite tous. Je communique avec mes frères, tu sais, rectifia-t-il. Tu veux

voir ce que j'ai fait ?

Je le scrutai, stupéfaite. Peter avait toujours cultivé le secret, et qu'il souhaite partager un volet de son voyage avec moi m'étonnait.

— Oui, avec plaisir.

Il prit son téléphone portable et ouvrit son dossier de photos avant de me tendre l'appareil.

— Tiens.

Sur le premier cliché, il se tenait devant un temple aux côtés de plusieurs humains souriants. Ensuite, je vis plusieurs images d'enfants heureux d'avoir une nouvelle école, puis Peter, en compagnie de nombreux humains, qui travaillaient à sa construction.

Au fur et à mesure que je les faisais défiler, j'en découvrais d'autres du même genre. Les lieux, les petits et les adultes variaient, mais tous paraissaient avoir grandement besoin d'aide. Et, chaque fois, je retrouvais Peter qui distribuait de la nourriture ou des médicaments, qui installait des machines pour obtenir de l'eau potable, qui édifiait des écoles et des logements, ou encore donnait des livres.

— Tu as fait du bénévolat ? demandai-je, à la fois surprise et émue.

Il acquiesça et me reprit le téléphone des mains.

— J'ai consacré une énorme partie de ma vie à me battre : contre moi-même, contre les démons de mon passé, et au sens propre durant des guerres aux côtés des humains. Mais cela ne correspond plus à mes aspirations ni à celui que je désire être. Cela ne me réussit pas d'éprouver de la colère ou de l'amertume à cause de mon amour perdu.

» Du coup, poursuivit-il, j'ai appris à me sentir reconnaissant pour le temps dont j'ai disposé, pour l'amour que j'ai connu, et à en distribuer en retour. (Il me scruta d'un air grave.) Je refuse de me définir par ma tristesse, et c'est difficile de vous côtoyer tous, car vous me considérez encore comme le type malheureux et solitaire.

— Je suis désolée, articulai-je, à court de mots.

— Je t'en prie, ne le sois pas. Mais... crois-moi quand je t'affirme que je suis heureux.

— OK, concédai-je avec un sourire. Je suis heureuse que tu le sois.

Il m'accorda à son tour un sourire chaleureux et authentique qui fit briller ses yeux.

— Et je suis heureux que tu le sois.

Jack s'approcha de nous, l'air réjoui.

— Hé mec ! C'est gentil à toi d'être venu, avec un retard savamment calculé, comme d'habitude.

— Je ne suis que calcul, plaisanta Peter tandis que Jack lui donnait une accolade. Comment vas-tu ?

— Très bien. Je te retournerais bien la question, mais je constate que les voyages te réussissent.

Peter se tapota l'estomac.

— C'est facile quand on ne peut pas contracter le paludisme ni tomber malade à cause de l'eau.

Ils se mirent à échanger une blague qu'eux seuls comprenaient, alors je les laissai rire et rattraper le temps perdu tandis que je m'éloignai pour profiter des mariés.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Alors que j'étais assise en pleine conversation avec Bobby, le groupe se mit à jouer une version slow de *All My Loving* des Beatles. Soudain, Jack apparut à mon côté. J'ignorais d'où il avait surgi et ce qu'il avait fait, mais il me prit par la main et, sans un mot, m'entraîna sur la piste.

— Que me vaut cet honneur ? demandai-je avec un rire ravi alors qu'il m'attirait dans ses bras.

— On n'a pas le droit de danser avec sa petite amie ? rétorqua-t-il en m'adressant un sourire à se damner.

— Tu peux danser avec moi quand tu veux. Tu le sais très bien.

Le corps plaqué contre le sien au gré de nos balancements, je percevais les lents battements de son cœur en rythme avec la musique. Je sentis sa main posée dans le creux de mes reins se réchauffer doucement et savourai cette sensation de chaleur à travers le fin tissu de ma robe sans manches.

— Tu te souviens de notre première rencontre ? me demanda-t-il.

Un nouveau rire m'échappa.

— Bien sûr. Comment oublier ? Tu m'as sauvée d'une bande de hooligans lors d'une nuit très fraîche dans le Minnesota.

— J'étais dans ma voiture quand j'ai entendu ton cœur affolé cogner fort. (Son expression se fit plus douce et ses yeux bleus étincelèrent tandis qu'il revivait ce moment.) Comme un papillon qui aurait battu des ailes dans un bocal, pour chercher s'enfuir à tout prix, pour vivre. Et tu avais l'air figée dans l'obscurité, prête à abandonner et à mourir, mais ton cœur m'indiquait le contraire.

— Eh bien, je suis contente que tu l'aies écouté.

— Je n'avais jamais rien entendu d'aussi beau. Comment aurais-je pu l'ignorer ? réfléchit Jack tout haut. Je voulais juste te regarder et découvrir ce qui vous rendait si spéciaux toi et ton cœur puissant, mais, avant même de m'en rendre compte, je suis tombé amoureux de toi.

Je m'esclaffai.

— À t'écouter, on dirait que tu as trébuché et que tu t'es laissé emporter.

Jack me fit tourner sur la piste alors que la musique s'élevait en un subtil crescendo. Ma robe virevoltait et, grâce à mon entraînement, je parvenais à suivre ses pas endiablés. Nous bougions si vite qu'une fleur épinglée à mes cheveux s'échappa et vola derrière nous.

— N'est-ce pas le cas ? s'enquit-il alors que nous ralentissions, son bras ferme et assuré autour de ma taille. Je n'étais pas amoureux de toi, puis on a commencé à traîner ensemble et soudain, tu occupais toutes mes pensées.

— Pour ma part, ce fut bien plus long, avouai-je. C'était un phénomène progressif qui évoluait en moi, comme un coup de soleil. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le coup, mais la chaleur n'a fait que s'intensifier jusqu'à la brûlure. Et j'étais accro.

Il haussa un sourcil.

— Un coup de soleil ? Quel romantisme, Alice !

— La prochaine fois, je ne manquerai pas d'écrire un sonnet, répondis-je avec un sourire en coin.

Le morceau toucha à sa fin et un titre au rythme beaucoup plus rapide lui succéda, alors Jack me prit par la main et on quitta la piste. Je crus que nous allions rejoindre les autres invités, mais il m'entraîna dans les allées de la roseraie plongées dans le noir.

Sa peau avait refroidi de manière considérable. Tandis que nous marchions, je le vis se mordre les lèvres. Derrière nous, le bruit de la musique et des conversations se fit plus faible.

— À quoi tu penses ? lui demandai-je au bout d'un moment.

Il s'arrêta et prit une profonde inspiration.

— J'ai envie de t'épouser.

— Jack, on en a déjà discuté. Un bout de papier ne possède absolument aucune valeur. L'identité qui est sur ta carte n'existe même pas, tu n'as pas vingt-quatre ans et tu ne t'appelles pas réellement Townsend.

— Le fait d'être né Jack Hobbs ne constitue pas une raison pour ne pas se marier. De toute façon, je ne parle pas de documents, insista-t-il à grand renfort de gestes, mais de toi et moi, de nous tenir devant notre famille et nos amis et de nous promettre de passer l'éternité ensemble.

— N'est-ce pas ce que nous faisons au quotidien ? demandai-je. Nous nous sommes tellement battus pour être ensemble, et nous avons dû prouver la force de notre amour à tout le monde. Et désormais, on est tous les deux, on est bien ensemble. Cela ne te suffit pas ?

— Si, je comprends ta logique, tu as raison sur bien des plans et c'est pour cela que je me suis rangé à ton avis pendant si longtemps, mais... (Il hésita.) Peut-être que je suis vieux jeu, Alice. Ça fait presque quarante-quatre ans que je suis sur cette planète. Et ça peut sembler ringard, mais j'ai toujours désiré tomber amoureux et me marier. La première partie est devenue réalité, et maintenant je te demande d'accomplir la suite avec moi.

— Cela compte à ce point pour toi ?

Son regard envieux m'indiqua la réponse.

— Oui. Tu représentes tout pour moi, et je veux t'épouser.

— OK, cédaï-je dans un sourire. Pour toi, je serais prête à tout.

— C'est vrai ? (Ses yeux étincelèrent et un large sourire éclaira son visage. Je hochai la tête.) Je souhaite t'entendre le dire.

— Oui, Jack, je vais t'épouser.

Soudain, un bonheur inédit m'envahit. Le sien se mêlait au mien, comme une explosion. Un millier de points blancs lumineux m'éblouirent, puis des picotements et frissons de joie parcoururent tout mon corps.

Il m'enveloppa de ses bras et me souleva, puis me fit tourner tandis que je me perdais dans un éclat de rire. Toujours blottie contre lui, je me penchai pour l'embrasser. Ses lèvres avaient le même goût fabuleux que lors de notre premier baiser, et je sentis la chaleur de son poul battre contre sa peau.

— Tu crois qu'on devrait rentrer et l'annoncer à tout le monde ? me demanda-t-il quand il m'eut reposée au sol.

Je secouai la tête.

— Pas aujourd'hui. Je ne veux pas voler la vedette à Milo et Bobby. Nous pouvons attendre quelques jours.

— S'il le faut.

Il me reprit par la main et on se dirigea vers la réception.

Un grand rosier aux longues branches couvertes de feuilles vert émeraude et de fleurs d'un bleu d'encre nous barrait le chemin. Jack me lâcha la main afin de nous frayer un passage, et quelques pétales et gouttes de pluie retombèrent sur nous.

J'avancai, chassant les pétales de mes cheveux.

— Bon, quand aurai-je la bague qui accompagne la demande ? exigeai-je.

J'avais progressé de quelques pas, mais je m'aperçus que Jack n'était plus à côté de moi, alors je me retournai et le vis. Immobile, il tenait encore la branche au-dessus de sa tête, sans se rendre compte de l'eau qui lui mouillait les cheveux. Il regardait dans le vide, une expression très étrange sur le visage.

— Je te taquinais. Je ne suis pas fâchée, ajoutai-je dans ma hâte de dissiper sa gêne, mais il ne me répondit pas. Jack ?

— Excuse-moi.

Il secoua la tête pour essayer de s'éclaircir les idées, mais je perçus l'anxiété qui lui nouait la gorge et étouffait la joie du moment.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je quand il me rejoignit.

Il serra les lèvres.

— Je ne sais pas exactement. Mais c'était une sensation familière et... déplaisante.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Retournons vers la fête, d'accord ?

Il se força à sourire et me passa un bras autour de la taille.

On regagna la soirée bien plus vite qu'on l'avait quittée, et, même si Jack tenta de recouvrer sa gaieté, je restai persuadée que son esprit était ailleurs. Du moins, pas tout à fait avec moi.

Dès que je sortis du chemin avec lui pour retrouver la clairière où se trouvait la scène en bois sous ses guirlandes lumineuses, Peter fonça droit sur nous. Les gens se bousculaient sur la piste, et tous les danseurs semblaient s'amuser, mais le regard de Peter était loin d'être joyeux.

Je sentis tout de suite le bras de Jack se serrer sur moi dans un réflexe de protection plutôt stupide, car je savais bien mieux me battre que lui.

— Que se passe-t-il ? demanda Jack dès que Peter nous rejoignit.

— Eh bien, il y a du nouveau, répondit-il d'une voix prudente.

Mais Jack avait déjà cessé d'écouter. Il avait reporté son attention sur une femme qui s'avancait vers nous avec de longues enjambées décidées. Sa robe ajustée soulignait ses courbes voluptueuses, et ses cheveux bruns retombaient en vagues sur ses épaules. Elle était belle, arborait un magnifique teint mat, et un sourire sensuel jouait sur ses lèvres pulpeuses.

— Aïsha est ici, annonça Peter en étirant le « i ».

Je les dévisageai tour à tour, perdue.

— Qui est Aïsha ?

Jack déglutit.
— Mon ex-petite amie.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

J'avais toujours su que Jack avait connu des filles avant moi. Il avait vécu deux histoires sérieuses lorsqu'il était humain, puis, après sa transformation, une sorte de frénésie s'était emparée de lui. Il avait mentionné au passage une relation qui avait un peu compté avec une vampire, mais ils avaient rompu quelque temps avant moi. Nous n'avions jamais abordé le sujet en détail, car cela ne me paraissait pas si important.

Mais, désormais, alors que cette ex se tenait devant nous, ses yeux bruns presque noirs rivés sur Jack, je regrettais de ne pas avoir posé plus de questions. Elle prit une profonde inspiration par le nez et battit des paupières.

— Salut, Jack, dit-elle.

Jack s'empressa de sourire au lieu de rester bouche bée devant elle.

— Euh, salut. (Il se racla la gorge.) Qu'est-ce que tu, euh, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu connais Bobby ?

— Bobby ? C'est lui, l'humain ? demanda-t-elle avec un rire méprisant. Vraiment, Jack, tu me connais mieux que ça. J'ai cessé toute amitié avec les humains depuis que je suis vampire.

Jack se passa la main dans les cheveux. Le stress le gagnait de plus en plus.

— Eh bien, tu sais, on ne s'est pas adressé la parole depuis six ou sept ans, voire davantage.

Je jetai un coup d'œil à Jack. Nous nous étions rencontrés six ans auparavant, au printemps, ce qui signifiait qu'ils venaient juste de rompre à l'époque.

— À qui la faute ? lâcha-t-elle en me scrutant par-dessous ses longs cils avant de m'accorder tout son intérêt. Désolée, nous n'avons pas été correctement présentées. Je m'appelle Aïsha Moore.

— Alice Bonham, répliquai-je avec un léger sourire.

Lorsqu'elle tendit sa main fine et délicate, telle une reine en attente d'un baiser sur ses bagues, je la serrai avec courtoisie.

— Ma petite-amie, précisa Jack en m'enlaçant davantage. Ma fiancée, même.

Peter, qui s'attardait à nos côtés en sirotant son cocktail de sang tandis que la tension montait, nous observait désormais Jack et moi avec un air d'approbation étonnée.

Aïsha fit claquer sa langue et se tourna de nouveau vers Jack.

— Tu m'as dit que tu n'étais pas sûr de vouloir t'impliquer de façon sérieuse.

— Non, j'ai précisé que je n'étais pas certain de désirer une histoire sérieuse avec toi, rectifia-t-il d'un ton glacial.

Elle s'esclaffa.

— Oh, Jack, ne t'inquiète pas. C'était il y a des lustres. Quand on sortait ensemble, j'étais vampire depuis à peine deux ans. J'ignorais tout de la vie et en aucun cas je n'étais prête pour un truc sérieux.

— Oui, on était jeunes tous les deux, reconnut Jack avec un petit rire gêné.

Aïsha semblait avoir environ vingt-cinq ans, et, si sa transformation remontait à peu de temps avant sa rencontre avec Jack, elle était encore assez jeune. Du moins en termes vampires.

— Alors, Aïsha, que fais-tu dans les parages ? s'enquit Peter de la voix lasse et blasée dont lui seul possédait le secret.

— J'ai parcouru l'Europe récemment, et j'ai entendu par hasard qu'un vampire Townsend se mariait, expliqua-t-elle avec un haussement d'épaules. J'ai songé que c'était peut-être Jack, et je n'allais pas rater cette occasion de dire adieu à mon premier amour.

Jack se frotta la nuque.

— Je n'étais pas ton premier... quoi que ce soit.

— Tu as été mon premier véritable petit ami vampire. (Elle esquissa une moue sexy, telle une pâle imitation de Marilyn Monroe.) C'est le genre de souvenirs qu'une fille n'oublie pas.

— Tu comptais ravir Jack et filer en douce ? l'interrogea Peter sans détour.

La jalousie s'empara de moi l'espace d'un instant. Il s'agissait d'un instinct de possession primitif, qui me brûla les veines, mais que je parvins à réprimer avant de plaquer un sourire sur mon visage. Jack m'aimait, il

m'avait choisie autant que je l'avais choisi, et une fille surgie de son passé ne pouvait rien y changer.

— Non, bien sûr que non, lâcha-t-elle dans un bruyant éclat de rire. Je vous l'ai dit, j'ai tourné la page. J'avais juste envie de voir comment tu te portais et de m'assurer que tu menais une vie épanouie.

— C'est le cas, lui certifia Jack.

Je sentis son bras se détendre autour de ma taille ; pas complètement, mais j'étais moins serrée. Il se redressa, reprit son assurance habituelle et me sourit.

— Je suis très heureux, en réalité, ajouta-t-il. Et toi ? lui demanda-t-il en reportant son attention sur elle.

— Je n'ai pas à me plaindre, répliqua-t-elle avec un sourire timide. La vie après la mort m'a gâtée.

— Je suis vraiment ravi de l'apprendre, dit Jack d'un ton sincère.

— Pour moi aussi, tout roule, intervint Peter d'une voix sèche. Enfin, si cela vous intéresse.

Aïsha lui adressa un rictus moqueur.

— Tu as toujours été très drôle, Peter.

— Et toi, tu as toujours été... (Il s'interrompit pour boire une longue gorgée.) Alors, qu'as-tu fait de beau pendant toutes ces années, Aïsha ? Tu t'accroches encore à des vampires fortunés et esseulés ?

Le sourire d'Aïsha se crispa, et elle le fusilla du regard.

— Non, pas du tout. (Elle prit une profonde inspiration et secoua la tête.) Non, je n'ai plus besoin de me défendre face à toi. Je l'ai peut-être fait pendant toute la période où je fréquentais Jack, mais désormais je ne suis plus avec lui.

— En effet, et depuis belle lurette, rétorqua Peter. Ce qui nous amène à nous demander ce qui t'a poussée à venir.

— Je me suis déjà justifiée, répliqua-t-elle d'un ton sec. Je voyageais dans le coin. Pour le travail, à vrai dire, même si cela ne te regarde pas, et j'avais simplement envie de vous saluer.

— Qu'est-ce que tu fais, maintenant, comme boulot ? s'enquit Jack pour faire retomber la tension.

— Je bosse au sein d'une structure vampire, j'aide ceux qui viennent de se transformer à s'acclimater et à vivre de façon paisible, précisa-t-elle, ses yeux furieux encore rivés sur Peter.

— Ça a l'air sympa, commentai-je.

Elle me dévisagea comme si elle avait oublié ma présence, et je soupçonnai que c'était le cas.

— J'ai toujours souhaité donner à la communauté.

À ces mots, Peter partit d'un petit rire méprisant. Un silence gênant s'installa, alors Jack finit par prendre la parole :

— Oui, c'est super.

— Donc, si je comprends bien, il s'agit d'une union entre un vampire et un humain ? demanda-t-elle avec un haussement de sourcils sceptique.

— Oui, confirma Jack. Ils sont ensemble depuis un moment.

— Hum. (Elle se retourna pour reluquer l'un des collègues de Milo qui passait avec d'autres.) Selon mon expérience, les humains ne sont bons que pour une chose. Et ce n'est pas l'amour, ni le mariage, précisa-t-elle en nous adressant un sourire de prédatrice.

Je me crispai, et Jack resserra son étreinte, pour protéger Aïsha cette fois.

— Ce fut un plaisir de prendre de vos nouvelles à tous, sincèrement, dit-elle avec un large sourire comme si nous étions de vieux amis, mais je ne dois pas tarder et je voudrais saluer Mae en vitesse.

— Bonne continuation, répondit Jack sans aucune chaleur.

Elle avança, puis jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et laissa son regard s'attarder sur lui. Ensuite, elle se retourna et traversa la piste d'un pas nonchalant. Elle ne s'arrêta pas, comme si elle s'attendait à ce que tous les invités s'écartent sur son passage. Ce qu'ils firent, force était de le reconnaître.

— OK, je n'ai strictement rien compris à ce qui vient de se produire, avoua Jack quand elle fut hors de portée de voix. C'était vraiment bizarre.

— Pour le moins étrange, renchérit Peter qui scrutait d'un air mauvais la silhouette qui s'éloignait. Et, quoi qu'Aïsha manigance, je vous garantis que ce n'est pas bon.

— J'ignorais que tu avais eu une histoire importante avant moi, fis-je remarquer à Jack.

— Ce n'était pas si sérieux que ça, protesta-t-il. Franchement. Tu vois, c'est pour ça que c'est si louche. On était seuls tous les deux, on s'ennuyait, et on a traîné ensemble quelque temps. Elle a refusé que cela devienne plus sérieux, alors j'ai rompu.

— Une croqueuse de diamants, oui, rectifia Peter. Elle voulait se faire passer la bague au doigt pour mettre la main sur l'argent d'Ezra.

Jack se massa les tempes et me dévisagea.

— Désolé pour tout ça. Tu n'es pas fâchée, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non, le rassurai-je. Pourquoi le serais-je ? Tu ne l'as pas invitée, et tu es sorti avec elle il y a longtemps, avant de me connaître. C'est du passé.

— Bien. (Il me déposa un baiser sur la tempe.) Parce que tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Tu es la seule que je désire, pour le reste de ma vie.

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Lorsque la réception se termina enfin quelques heures plus tard, chacun regagna son lit. Je m'écroulai sur les draps, à la fois épuisée, folle de joie, prise de vertige et troublée. Après cette longue, étrange et surtout merveilleuse journée, j'étais heureuse de me blottir dans les bras de Jack pour m'assoupir.

Tout le monde dormit tard, même si j'aurais voulu prolonger mon sommeil, puis Mae et ma mère vinrent assister au déballage des cadeaux par les mariés. J'envisageai de rester avec eux, mais Jack avait prévu de faire visiter la ville à Ezra, Leif et Peter, et plus précisément de leur montrer sa librairie, alors je décidai de les accompagner.

Tous les cinq, on longeait le canal Kloveniersburgwal pour parcourir le quart d'heure de marche qui séparait notre appartement de la boutique de Jack. En ce dimanche, tard le soir, les rues étaient calmes, en partie grâce à l'épais brouillard et au tonnerre qui grondait au loin. C'étaient les conditions climatiques qui nous permettaient autrement de nous aventurer à l'extérieur sans craindre l'épuisement provoqué par le soleil.

— Le coin est très joli, fit remarquer Leif qui admirait l'architecture des vieux immeubles qui bordaient les routes.

— Oui, ça nous plaît beaucoup, confirma Jack avec un sourire spontané.

— Tu n'es jamais venu ici ? demanda Ezra à Leif.

Ce dernier secoua la tête.

— Non, j'ai consacré la majorité de ma vie à éviter les villes. Je jugeais que tout le monde demeurerait plus en sécurité ainsi.

Depuis qu'il était réapparu dans mon existence, mon père avait passé un peu de temps avec moi, mais il parlait peu. Il m'avait confié un petit nombre de détails, surtout des évocations de sa survie dans les contrées sauvages du Canada, où il était né et devenu vampire ; ou dans la région hostile de Finlande, quand il avait rejoint les lycans.

— Eh bien, il va falloir y remédier, insista Ezra avec une tape dans le dos de Leif. Amsterdam a toujours figuré parmi mes villes préférées, et je

serais ravi de te montrer tous mes anciens lieux de prédilection.

Un sourire se dessina sur le visage de Leif, subtil et apaisé, qui me fit penser à Milo plus jeune, avant sa transformation. J'éprouvais des difficultés à m'adapter au retour de mon père après son absence, ainsi qu'à son apparence si jeune et tellement semblable à celle de Milo qu'on aurait pu le prendre pour son frère à peine plus âgé.

— Le coin regorge d'endroits fantastiques, en effet, mais vous êtes sur le point de voir le meilleur, affirma Jack tandis que l'on tournait dans l'étroite rue pavée.

Quelques commerces précédaient le sien : un magasin de réparation de vélos, un médium, plusieurs coffee shops et un fast-food thaïlandais. Dans la vitrine trônaient deux grandes statues de Batman et de Deadpool, ainsi que quelques posters et encarts publicitaires scotchés.

Au centre, entre le superhéros au regard noir et le portrait caricatural de Deadpool, on pouvait lire l'enseigne peinte en caractères gras : « LA VIE GÂCHÉE DE JACK ».

Ezra pencha la tête, les sourcils froncés de confusion.

— Quel nom étrange ! Je veux dire, c'est le rêve de ta vie. Ce n'est pas du gâchis.

— C'est une référence au film *Fight Club*, tenta d'expliquer Jack. Il s'agit d'une blague. (Comme ni Ezra ni Leif ne semblèrent la comprendre, Jack décida de poursuivre.) Venez. Laissez-moi vous montrer où opère la magie.

Il ouvrit la porte d'un geste théâtral, qui me rappela le moment où Willy Wonka présente sa chocolaterie dans *Charlie et la chocolaterie*. Sauf que, bien entendu, au lieu de montagnes de confiseries, l'endroit était rempli de bandes dessinées, romans graphiques et autres objets qui intéressaient Jack.

À l'avant de la boutique s'amassaient des articles de collection et souvenirs en tout genre, de distributeurs de bonbons Pez aux figurines en édition limitée, sans oublier les dernières nouveautés et ouvrages les plus vendeurs et populaires.

Au centre, un présentoir en forme de U contenait tous les bibelots et jouets qu'une personne comme Jack pouvait souhaiter ; c'était également là que se situaient la caisse et les employés. Derrière, quatre marches menaient à un autre niveau présentant les BD les moins connues et celles d'occasion.

Ce soir-là, Jeroen De Vries, le responsable adjoint, tenait la boutique. Il me décocha le même sourire hésitant que chaque fois qu'il me croisait. Il était grand, maigre, et affublé d'une tignasse blond terne. Au-dessus de ses hautes pommettes, ses yeux très enfoncés semblaient incapables de soutenir un regard plus de quelques secondes.

— Hé, patron ! (Jeroen s'efforça de lui adresser un sourire espiègle, mais ne parvint qu'à esquisser un rictus incertain.) Je croyais que vous étiez de repos ce soir.

— Repos, soldat, plaisanta Jack avec un petit rire. Ma famille est de passage à Amsterdam, donc je voulais leur montrer la boutique.

Jeroen effectua un salut militaire et s'inclina un peu.

— Pas de souci. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de moi ou si je peux vous être utile en quoi que ce soit.

Jack commençait à faire visiter la librairie aux garçons. Ezra et Leif étaient attentifs aux moindres détails de l'entreprise, alors que Peter préférait flâner de son côté. Il était familier des lieux pour avoir aidé à leur rénovation, deux ans auparavant.

Je me demandai une nouvelle fois ce que Jeroen pensait de nous. Banal étudiant qui avait grandi aux Pays-Bas, à ma connaissance, il ne soupçonnait pas que Jack, moi ou quiconque étions davantage que d'ordinaires citoyens américains humains. Jack jurait que ce jeune travaillait dur, et c'était l'essentiel.

Pourtant, quand on se promenait ensemble dans les rues, je ne pouvais m'empêcher de songer à la façon dont les humains nous percevaient. Depuis notre transformation, nous étions devenus des versions sublimées de nous-mêmes et étions bien plus séduisants que nous l'avions été sous notre forme mortelle. Cela concernait particulièrement Ezra, dont l'élégance et l'assurance faisaient toujours tourner les têtes.

Je m'étais rendue au second niveau en quête d'un ouvrage à lire, mais les éclats de rire de Jack retinrent mon attention. Il débordait d'enthousiasme et de fierté tandis qu'il trottait dans le magasin pour indiquer tous ses objets préférés à Ezra et Leif, ainsi qu'à Peter quand il parvenait à capter son regard.

Soudain, un trouble s'empara de moi ; j'avais décelé une odeur incongrue. La librairie de Jack sentait en permanence les vieux livres, le papier et le plastique. Mais, là, c'était... doux. Un parfum de fleurs.

Je fermai les yeux et pris une profonde inspiration. J'eus l'impression de recevoir une gifle. Il s'agissait de l'odeur issue de mes rêves.

La voix s'éleva dans mon esprit, délicate mais déterminée : « Le temps presse, Alice. »

Peter m'appela, m'arrachant ainsi à mes pensées, du moins si elles m'appartenaient bel et bien. Cela s'apparentait plutôt à une hallucination. J'ouvris les yeux et le vis debout au niveau inférieur, une lueur inquiète dans le regard.

— Alice ? répéta-t-il. Tout va bien ?

J'acquiesçai, bien décidée à éviter d'expliquer que mes rêves commençaient à empiéter sur la réalité.

— Oui, tout roule.

— Tu en es sûre ? insista-t-il. On dirait que tu as aperçu un fantôme.

— Arrête tes bêtises. La librairie de Jack n'est pas hantée.

Je choisis de balayer son angoisse et me dirigeai vers Jack dans l'espoir que sa joie me submerge et éloigne ce sentiment d'appréhension qui me nouait l'estomac.

— Vous n'en savez rien, intervint Jeroen en levant la tête de la grosse anthologie de *Sandman* qu'il parcourait. (Il posa le menton dans le creux de sa main, mais ses yeux écarquillés trahissaient son sérieux.) Ma mamie prétendait que les fantômes lui parlaient, et Amsterdam est une très vieille ville, où bon nombre de morts s'attardent.

Jack passa un bras autour de mes épaules, et je me blottis contre lui.

— Si je te suis, ce ne serait pas absurde de faire figurer la boutique sur un site web d'excursions dans des lieux hantés ?

Jeroen secoua la tête.

— Possible que l'endroit soit hanté, mais il ne faut jamais s'enrichir sur les morts. Sauf si vous voulez vous attirer leurs foudres, et ça n'a jamais réussi à personne.

Chapitre 13

Quand on quitta le magasin, le ciel s'était considérablement obscurci, bien que le véritable coucher du soleil aurait lieu plusieurs heures plus tard. L'épais brouillard s'attardait sur la ville, mais la pluie ne tombait pas malgré le grondement du tonnerre qui se rapprochait.

Ezra décida d'emmener Leif dans un musée, puis un ancien bar vampire qu'il affectionnait autrefois, et Peter les accompagna en souvenir du bon vieux temps. Pour ma part, je n'avais pas trop envie de jouer les touristes, alors avec Jack on partit de notre côté. Lorsqu'on s'éloigna dans la direction opposée de la leur, Jack me prit la main et ralentit le pas.

— Bon..., commença-t-il, qu'est-ce qui t'a effrayée là-bas ?

Je haussai les épaules.

— Rien, je t'assure.

— Alice.

Il cessa de marcher sans me lâcher, alors je me tournai face à lui.

— C'est idiot, persistai-je.

— Je suis un type un peu bête. Je pense pouvoir encaisser.

— C'était juste ce rêve.

— Celui avec les fleurs et la femme bizarre ?

— En quelque sorte.

Il fronça les sourcils, inquiet et confus.

— Mais tu étais réveillée. On ne peut pas rêver sans dormir.

— Non, ce n'était pas un rêve. C'était simplement... (Je fis un vague geste de la main pour me donner le temps de réfléchir à la meilleure manière d'expliquer la situation.) Il s'agissait d'une voix et d'une odeur.

Jack sembla peser ma réponse avant de reprendre la parole :

— Peut-être que Jeroen a raison, que ma librairie est hantée.

Je roulai des yeux.

— Jack ! Sois sérieux.

— Je ne plaisante pas, m'assura-t-il. Pourquoi pas ?

— Eh bien, pour commencer, les fantômes n'existent pas.

— Comment peux-tu affirmer cela ? Parce que tu n'en as jamais rencontré un ? répliqua-t-il, le sourcil levé. Tu es une vampire, Alice. Comment peux-tu écarter tous les autres phénomènes paranormaux ?

— D'accord, concédai-je. Mais je faisais ces rêves avant que tu aies ta librairie, alors il y a de grandes chances qu'elle ne soit pas hantée.

— C'est peut-être toi qui l'es.

Comme pour ponctuer cette hypothèse, un éclair zébra le ciel puis un coup de tonnerre résonna dans l'air. Je m'efforçai de masquer mon ébranlement.

— Comment une personne pourrait-elle être hantée ? lançai-je, me raccrochant à mon scepticisme et à ma raison. Ça n'a aucun sens.

— Un fantôme a décidé de te suivre. Quelle autre définition donnerais-tu au mot « hanté » ?

— Nous ignorons s'il s'agit d'un fantôme. C'est plus probable que ce soit juste le stress, une indigestion ou un truc du genre, argumentai-je, et Jack leva les yeux à son tour. Et, quand bien même, on ne sait pas s'il me suit partout, ou encore pourquoi il le ferait.

— Tu as raison, reconnut-il. Donc on devrait consulter un expert.

— De quoi parles-tu ? m'enquis-je, l'air soupçonneux.

Au lieu de me répondre, Jack se retourna et m'entraîna à sa suite. Avant même d'y parvenir, je distinguai l'enseigne au néon rose en forme d'œil à travers la brume. Elle se situait à peine à quelques numéros de la librairie, coincée entre une salle de yoga et un restaurant thaïlandais qui sentait l'ail et la citronnelle.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, dis-je alors qu'il s'était arrêté sous un panneau avec l'inscription « Jessamine, lectures psychiques ».

— On ne craint rien à entrer pour lui parler, précisa Jack. Peut-être qu'elle ne saura rien. Si ça se trouve, c'est un charlatan, ou rien de tout cela n'est vrai, et alors on aura gaspillé quelques dollars et perdu quelques minutes. Mais si elle se révélait capable de nous aider ?

— Admettons que tu aies raison, qu'il s'agisse d'un fantôme et que je sois hantée, aussi ridicule que cela semble. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? rétorquai-je. Je n'en souffre pas du tout.

— Pas encore, nuança-t-il tandis que son regard bleu s'assombrissait.

— D'accord, concédai-je. Si cela te rassure, allons-y.

Le carillon de la porte tinta lorsqu'on entra dans l'étroit local. L'odeur piquante des mets thaïlandais imprégnait en partie les murs, mais des volutes d'encens et de clou de girofle parvenaient à en masquer la majorité. Des tentures murales étaient accrochées, principalement des mandalas ou des motifs *tie and dye*.

À l'arrière de la boutique se trouvait un présentoir en verre rempli de pierres précieuses et de divers bijoux. Au premier plan étaient disposées deux petites tables rondes recouvertes d'étoffes de soie, sur lesquelles reposaient des cartes, des pierres et des bougies.

En l'absence de personnel, je m'apprêtais à suggérer à Jack de quitter les lieux quand une femme écarta le rideau en perles du fond. Je ne savais pas vraiment à quoi ressemblaient les médiums, mais, en tout cas, celle-ci n'avait pas le physique de l'emploi.

Pour commencer, elle était belle et jeune, la vingtaine à peine, et ses courbes généreuses lui conféraient une allure de pin-up. Ses vêtements évoquaient une ménagère des années 1950, et ses cheveux couleur lavande étaient rassemblés sur son crâne en boucles bien nettes. De nombreux tatouages recouvraient ses bras, et elle portait un rouge à lèvres cerise. Elle nous adressa un sourire radieux.

— Bonjour, que puis-je faire pour vous ?

Son accent m'intrigua. Subtil, il provenait de Nouvelle-Angleterre, comme si elle avait grandi dans le Maine. Amsterdam regorgeait d'expatriés du monde entier, avec tous les accents possibles et imaginables, mais cela me surprenait toujours de croiser des concitoyens.

— Ma petite..., euh, ma fiancée et moi aurions souhaité une consultation, expliqua Jack.

— Dans ce cas, vous êtes au bon endroit. Je suis Jessamine, voyante experte, annonça-t-elle avec un rire charmant.

— Je m'appelle Jack, et voici Alice, nous présenta-t-il en nous désignant tour à tour.

— Ravie de vous rencontrer, dit-elle tandis qu'elle s'approchait de nous. En quoi puis-je vous être utile ? La plupart des gens recherchent des conseils relationnels ou de l'aide financière, développa-t-elle lorsqu'elle remarqua le regard gêné que l'on s'échangea.

— Tout va bien pour nous sur ces deux plans, indiquai-je avec un petit rire nerveux.

— Formidable, dit-elle d'un ton qui me parut sincère, puis elle tira une chaise de l'une des tables. Si l'on s'asseyait pour discuter de ce que je peux vous apporter aujourd'hui ?

Jack prit place en premier et entra dans le vif du sujet.

— Des phénomènes étranges se produisent ces derniers temps, et on désire une lecture à ce propos.

— Est-ce vous qui êtes concerné ? l'interrogea Jessamine.

Il me pointa du doigt, sur la chaise d'à côté.

— Elle, en réalité, mais elle se montre un peu sceptique.

— Ce n'est pas grave. Nous le sommes tous, jusqu'à ce que l'on constate que ça fonctionne.

Elle m'adressa alors un clin d'œil. Elle dégageait tant de sympathie et de chaleur que je ne pouvais m'empêcher de l'apprécier.

— Ce n'est pas tout à fait ça, expliquai-je avec prudence. Je me demande juste si une voyante est la bonne interlocutrice pour m'aider, et même si j'en ai besoin.

— Voici ce que je vous propose : on peut effectuer une ou deux lectures. Et je commence par lui, afin de vous mettre plus à l'aise. Peut-être suis-je en mesure de vous donner un coup de main, ou alors vous avez raison et c'est inutile. Mais dans les deux cas, espérons que vous repartirez en ayant vécu une expérience agréable.

Je lui souris.

— Ça me paraît parfait.

— Y a-t-il un sujet en particulier sur lequel vous souhaiteriez de l'aide ou des conseils ? demanda-t-elle à Jack, concentrée sur lui.

— Pas vraiment, admit-il avec un haussement d'épaules. Toutefois, tout élément sur mon avenir est bon à prendre, je suppose.

— C'est dans mes cordes, affirma Jessamine d'une voix enjouée. J'aime débiter avec les paumes de la main. Cela me donne une meilleure idée de vous et de vos besoins. Pouvez-vous poser votre main à plat, paume vers le ciel ?

Jack s'exécuta. Jessamine tendit la main, laissa ses longs doigts s'attarder un instant juste au-dessus de ceux de Jack, puis elle les bougea, comme pour convoquer des esprits, des auras ou un phénomène magique dans l'air.

À peine le toucha-t-elle qu'elle eut un mouvement de recul. On aurait dit qu'elle venait de recevoir une décharge, comme un enfant qui touche par mégarde une clôture électrifiée. Elle scruta la table, cligna des yeux plusieurs fois et se lécha les lèvres.

— Ça va ? m'inquiétai-je avec un regard nerveux en direction de Jack.

Elle gardait les mains juste au-dessus de celles de Jack, et deux secondes s'écoulèrent avant qu'elle acquiesce.

— Puis-je voir votre main, Alice ?

Je soupçonnais que sa réaction à mon petit ami avait un rapport à son statut de vampire, mais peut-être s'agissait-il d'électricité statique, ou bien elle jouait la comédie. Dans tous les cas, cela me sembla plus étrange de me lever et de partir que de l'autoriser à me lire les lignes de la main quelques instants.

— Bien sûr, répondis-je enfin en la lui tendant comme Jack l'avait fait.

Jessamine prit une profonde inspiration. Elle ne manifesta aucun rejet quand elle me toucha. Je perçus son poul, la chaleur qui s'en dégageait sur sa peau douce tandis qu'elle laissait ses longs ongles vernis en bleu marine caresser ma paume.

— OK. Merci.

Elle m'adressa un sourire qui se voulait rassurant, mais peinait à dissimuler son réel malaise. Ensuite, elle se retourna vers Jack.

— Laissez-moi réessayer avec la vôtre.

— Que s'est-il passé ? l'interrogea-t-il.

Jessamine lâcha un rire nerveux.

— Pour être franche, je ne sais pas trop. Je cherche moi-même à comprendre.

— Mais vous vous sentez bien ? s'enquit Jack sans pour autant lui donner sa main.

— Ça va. (Elle tendit sa main.) On retente ?

À contrecœur, il obéit. Le scénario se répéta : elle remua les mains dans le vide, puis retint sa respiration en le touchant. Elle tressaillit, comme si ce contact constituait une épreuve, mais ne lâcha pas.

En fait, elle s'agrippa et ferma les yeux. Je la vis retrousser ses lèvres pulpeuses dans une moue presque féroce, les dents serrées.

Un éclair s'écrasa dehors, inondant l'intérieur du cabinet d'une aveuglante lumière blanche, suivi par un bruit de tonnerre si assourdissant

que les verres de la vitrine se mirent à trembler.

Lorsque le grondement cessa et que son écho s'éloigna, Jessamine lâcha la main de Jack et repoussa sa chaise de la table. Elle demeura assise, ce qui me fit songer qu'elle avait besoin de mettre de la distance entre lui et elle.

Au départ, elle resta silencieuse. Elle se contenta de respirer profondément, les yeux rivés sur la table. Lorsqu'elle les leva enfin sur Jack, son visage était devenu blême et son regard brun exprimait une grande confusion.

— Je ne sais pas comment vous l'annoncer autrement, alors... je me lance. (Elle prit une nouvelle inspiration pour se donner du courage.) Tous mes sens m'indiquent que... vous êtes mort.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

— S’agit-il d’une blague tordue ? demandai-je avec un rire faux.

Assis près de moi, Jack observait Jessamine, l’air perplexe, et son anxiété me parvenait par vagues. Il était désarçonné, presque effrayé, mais je m’efforçai de chasser ce sentiment, de réprimer la panique et de laisser la logique tranquille l’emporter.

— Je pense qu’il s’agit d’un bête malentendu, indiquai-je, rationnelle.

Désormais, je commençais à songer que soit Jessamine jouait un jeu avec nous, que je devais bien avouer ne pas comprendre, soit elle possédait un don psychique et avait perçu que nous étions techniquement des morts-vivants.

Pourquoi ne l’avait-elle ressenti que pour Jack ? C’était une autre question que je n’étais pas prête à aborder.

— J’aimerais bien, mais... (Jessamine secoua la tête et me dévisagea.) Je sais ce que vous pensez que c’est, et vous vous trompez.

Je me détendis sur ma chaise et lui offris un sourire intrigué afin de faire redescendre la tension palpable dans la pièce.

— Et qu’est-ce que je crois, alors ?

Elle plissa ses paupières ombrées de bleu vif, puis me demanda :

— Vous êtes... un vampire, pas vrai ?

J’en restai littéralement bouche bée, ce qui m’arrivait rarement. Les yeux rivés sur elle, stupéfaite, j’étais incapable de décider. Fallait-il argumenter, nier ou lui demander comment elle avait deviné ? L’avait-elle su dès que nous avions franchi la porte, ou quand elle avait touché Jack ?

Comme j’étais sans voix, Jack finit par prendre la parole :

— Nous le sommes tous les deux, en fait.

— Eh bien, pour vous, il se passe bien davantage, affirma Jessamine.

Jack se pencha en avant, les deux bras posés sur la nappe en satin.

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

Elle secoua la tête.

— Aucune idée.

— Mais de toute évidence, je ne suis pas mort. (Il agita les bras pour prouver ses dires, puis plaça les doigts au niveau de sa veine jugulaire sur son cou.) J'ai un pouls. Plus lent que le vôtre, mais bien réel. Mon cœur bat.

Il me regarda, dans l'attente d'une confirmation, et j'entendis le subtil son de son cœur qui battait certes plus fort et plus vite qu'à l'accoutumée, mais toujours très lentement selon les standards humains.

Je hochai la tête, refrénant le sourire qui me venait chaque fois avec le plaisir procuré par l'écoute de ses battements cardiaques.

— Ton cœur me paraît en forme.

C'était un euphémisme : pour moi, ce délicat tambourinement était le plus beau son au monde.

— Votre corps est sans nul doute vivant, affirma Jessamine.

Jack laissa échapper un rire sinistre.

— Mon corps est vivant ? Et le reste alors ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle, son accent amplifié par sa perplexité et son trouble.

— Et qu'y a-t-il d'autre à part mon corps ? (Il se désigna d'un geste, lui et son tee-shirt de The Cure qui recouvrait son torse merveilleusement musclé.) Je ne suis qu'un sac de sang et d'os, et si c'est cela être vivant, quoi d'autre peut être mort ?

Jessamine pinça les lèvres.

— Votre âme.

— Mon âme ? répéta Jack, incrédule, avant de se redresser. Mais j'aime. Je ris. Je vis. J'incarne un modèle pour citations inspirantes. Si j'arrive à faire tout ça sans âme, alors à quoi sert celle des autres ?

— Au moment de votre mort, expliqua-t-elle. C'est ce que vous laissez lorsque votre corps disparaît.

— Comme un fantôme, alors ? m'enquis-je, cherchant à démêler le sens de ses propos.

— Mais vous affirmez que le truc que je laisserai à ma mort l'est déjà, insista Jack sans me prêter attention. Si cela ne sert qu'à mon décès, en quoi cela m'affecterait-il de mon vivant ?

— Pour être honnête, je l'ignore, admit-elle. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un doté de cette particularité.

Il me désigna alors du pouce.

— Mais la sienne est vivante ?

Jessamine me scruta.

— Selon moi, oui. Elle semble être une vampire ordinaire.

— Si ça se trouve, c'est toi qui me hantes, tentai-je de plaisanter.

Jack se contenta de dévisager Jessamine sans esquisser le moindre sourire, mais, lorsque je tendis ma main sous la table pour prendre la sienne, il me laissa faire.

— Vous êtes hantée ? m'interrogea-t-elle.

— Possible. Je ne sais pas. Ce sont juste des rêves bizarres, dis-je d'un ton désinvolte. Mais je ne pense pas que ce soit ce qui compte pour l'instant. Je préférerais comprendre le problème de Jack.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Pouvez-vous arranger ça ? demanda-t-il.

— Franchement, j'ignore si c'est réversible, ni même dans quelle mesure cela pose problème, concéda la médium. (Son épuisement semblait diminuer, elle redevenait plus fidèle à la jeune femme joviale que nous avions connue avant la consultation.) Vous êtes heureux ? En bonne santé ? Vous parvenez à vous amuser et à aimer votre fiancée ?

— Oui. Oui, tout à fait, insista-t-il.

— Dans ce cas, je crois que vous devriez poursuivre sur cette voie, comme si de rien n'était, conseilla Jessamine.

Il dut réfléchir un moment à cette suggestion, puis secoua la tête.

— Donc vous m'annoncez que je suis mort, mais que ce n'est pas bien grave ?

— Je suis désolée d'avoir réagi comme je l'ai fait. Sincèrement, ajouta-t-elle en nous dévisageant tour à tour tandis qu'elle s'excusait. C'est la première fois que je rencontre ce cas. Mais, en vérité, vous me paraissez bien dans votre peau et heureux, donc je ne sais pas si vous devez vous en préoccuper.

— Mais vous ne comprenez pas comment cela s'est produit ni ce que ça implique ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête, l'air attristé.

— Malheureusement, non. S'il s'agissait d'un problème médical, vous pourriez vous rendre à l'hôpital et passer une batterie d'examens. Mais je suis toute seule dans mon petit cabinet, et j'effectue surtout des lectures pour des gens en quête d'amour ou de gains au loto.

— Toutefois, vous estimez que je vais bien ? persista Jack.

— Est-ce que vous vous sentez bien ? rétorqua-t-elle.

— Mis à part un léger sentiment de panique, oui, dit-il, et sa peur semblait s'être en grande partie dissipée.

— Écoutez, je ne vais pas vous faire payer, puisque je n'ai pas pu vous aider du tout, affirma Jessamine. Mais je vais faire des recherches sur la question et en discuter avec des collègues pour voir si j'obtiens des renseignements. Je vous propose de revenir dans une semaine environ, et, avec un peu de chance, j'aurai de nouveaux éléments à vous apporter ?

Jack acquiesça brièvement.

— Bien sûr, c'est très bien.

— Une fois encore, veuillez pardonner ma réaction excessive, dit-elle alors qu'elle se levait. J'espère que je ne vous ai pas fait trop peur.

— Non, il en faut bien davantage pour m'effrayer désormais.

Il lui adressa son sourire habituel, naïf et sexy.

Pourtant, arrivé dans la rue, où le brouillard s'était changé en brume froide, il se renfrogna. Il me prit la main, mais resta les yeux rivés droit devant lui, les sourcils froncés, perdu dans ses pensées.

— Comment te sens-tu, vraiment ? le pressai-je en déplaçant sa main de sorte qu'il m'entoure l'épaule de son bras pendant que nous marchions.

— J'ai connu mieux. Mais je ne sais pas trop. (Il haussa les épaules.) Je me dis qu'elle est jeune et inexpérimentée, et qu'elle n'était jamais tombée sur quelqu'un d'aussi extraordinaire que moi, ce qui a affolé tous ses sens.

— Probable, reconnus-je dans un éclat de rire, sans pouvoir chasser l'impression de malaise qui s'était insinuée en moi.

Chapitre 15

En temps normal, notre salon nous paraissait plutôt spacieux, mais les traces du mariage de Bobby et Milo de samedi étaient omniprésentes. Les cadeaux, les décorations envahissaient la pièce, sans compter que Mae et Ezra nous tenaient désormais compagnie, même si ce dernier point ne me dérangeait pas du tout.

Leif n'aimait pas s'attarder trop en ville, alors ma mère et lui étaient partis en Russie afin qu'il lui montre des lieux qu'il avait déjà visités. Peter s'était éclipsé tôt le matin, sans prendre la peine de nous indiquer sa destination. Il s'était contenté de laisser un mot à Ezra précisant qu'il devait se rendre ailleurs.

Jack et Ezra étaient assis sur le canapé, Matilda étendue de tout son long entre eux. Ils regardaient un documentaire sur la nature tandis que Bobby, Milo, Mae et moi passions en revue toutes leurs affaires afin de décider ce dont se débarrasser et quoi garder.

— Comme je suis chef cuisinier, les gens présument que je mange et reçois en permanence, et mes collègues m'ont offert une quantité astronomique d'ustensiles de cuisine, expliqua Milo en posant sur la table un ensemble de couteaux à steaks sur la pile grossissante d'équipements du même genre qu'il comptait donner.

En réalité, mon frère adorait recevoir et préparer des repas, depuis toujours, d'où la naissance de sa vocation. Malheureusement, la plupart de ses amis et membres de sa famille ne mangeaient pas, à part Bobby, donc il n'avait personne pour qui mitonner de bons petits plats, et on utilisait rarement notre minuscule cuisine.

Des années auparavant, quand Milo s'était inscrit à l'école hôtelière, Jack lui avait demandé pourquoi il souhaitait travailler dans ce domaine alors qu'il était incapable d'avaler ou de goûter de la nourriture. En effet, cette dernière nous répugnait et nous rendait malades.

Milo argumentait que, malgré sa surdité, Beethoven avait produit de magnifiques œuvres musicales. Sa condition de vampire ne l'empêchait pas

de comprendre les associations de saveurs, au point que son talent suscitait l'envie des autres chefs, et il retirait une grande satisfaction à créer une belle assiette qui ferait plaisir à d'autres.

La lumière du soleil couchant se réfractait à travers le cristal d'un bol à punch que Mae tenait, sous la forme d'arc-en-ciels qui dansaient dans la pièce.

— Eh bien, c'est un joli présent, et c'est l'intention qui compte, bien entendu.

— Nous n'avons même pas invité tant de monde que ça, souligna Bobby, qui observait la scène, les mains sur les hanches. Comment a-t-on pu recevoir autant de cadeaux ?

— Les gens se sont toujours pris d'affection pour Milo, et maintenant il respire le charme vampirique, expliquai-je, plaisantant à moitié.

— C'est l'un des principaux avantages qui m'ont poussé au mariage. (Milo leva la main et tapota l'anneau en platine à son doigt.) Je ne peux que montrer la bague pour faire fuir les serveurs qui flirtent de manière trop insistante avec moi.

— C'est ça qui a fait pencher la balance ? s'étonna Bobby en haussant les sourcils. Tu n'avais aucune autre bonne raison de te marier ?

Milo lui entoura la taille de ses bras et l'attira vers lui.

— Je blague. Marié ou non, je savais déjà que je resterais avec toi jusqu'à la fin de tes jours.

À ce choix de mots délibéré, Bobby lui adressa un sourire peiné.

— C'est mieux ainsi. Mais cela ne change en rien tout l'amour que j'éprouve pour toi.

— Je le sais. (Milo se pencha et lui déposa un doux baiser sur les lèvres.) Je suis tout de même heureux de t'avoir épousé, monsieur Swanson.

— Et moi de même, monsieur Swanson, répliqua Bobby avec un sourire.

Milo avait renoncé à son nom d'adoption, Townsend, préférant opter pour celui de Bobby afin de conserver quelque chose de lui plus longtemps qu'une vie.

Comme notre mère avait épousé notre père et pris le nom qu'il avait reçu, Bouchard, j'étais désormais la seule Bonham de la famille. Je coulai un regard vers Jack, qui débattait avec Ezra d'un type d'orques, et me

demandai si j'arriverais à le convaincre d'échanger « Townsend » pour « Bonham » par amour pour moi.

— Ça vous ennuerait si je récupérais ce bol en cristal ? demanda Mae quand Milo et Bobby rompirent leur étreinte. Seulement si vous n'en voulez pas.

— Non, pas de souci, déclara Milo en le désignant d'un geste. Si tu vas t'en servir, prends-le, avec plaisir.

Elle afficha son sourire habituel, celui qui ne semblait plus jamais se propager à ses yeux, même si en présence de Milo elle paraissait plus heureuse. Le mariage avait sans conteste amélioré son humeur.

— Quand allez-vous rentrer à Londres ? demanda Bobby, qui se mit à plier avec soin un lot de serviettes en satin offertes par notre patronne, Ettie.

— Demain, je pense. Nous avons encore tant à faire au manoir. (Elle plaça la main sur son menton et laissa échapper un soupir.) On a peut-être eu les yeux plus gros que le ventre, pour ainsi dire. (Elle regarda Ezra.) Mais cela nous fait du bien, je crois. Nous avons tous les deux besoin de nous tenir occupés.

Elle arborait une expression presque satisfaite, comme si Ezra et elle avaient enfin trouvé une sorte de paix mutuelle. Ensuite, elle cligna des paupières et se retourna vers Bobby.

— Et vous deux ? Quand allez-vous partir en lune de miel ?

— Mercredi, répondit-il avec un regard vers Milo. Cela s'apparente davantage à un week-end prolongé qu'à une véritable lune de miel.

Milo fronça les sourcils.

— Nous avons déjà abordé le sujet. Mon chef a reçu un tuyau : un inspecteur est censé nous rendre visite bientôt, et nous allons peut-être obtenir une étoile au guide Michelin. C'est une étape excitante, à laquelle je souhaite assister.

— Je sais, je sais, affirma Bobby. Nous ferons un autre voyage plus tard.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Lorsque je le sortis, le nom d'Olivia Smith s'affichait sur l'écran éclairé. Je venais de la voir à la cérémonie, mais, avant cela, des mois s'étaient écoulés sans que je lui parle. Elle n'était pas du genre à appeler pour bavarder.

— Je dois répondre, m'excusai-je avant de m'éloigner des chamailleries des jeunes mariés.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

— Alice ?

La voix d'Olivia était comme toujours voilée et aguicheuse.

— Tout va bien ? m'enquis-je sans détour, redoutant le pire.

— Bien sûr ! m'assura-t-elle en s'esclaffant. Je suis en vacances, pour de vrai, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années, voire des siècles. (Elle marqua une pause, comme si elle effectuait le calcul dans sa tête.) J'ignore à quand cela remonte, mais, pour une fois, ça fait du bien de lâcher prise.

— Tu veux dire que quand je te voyais, tu étais très tendue ? raillai-je en me remémorant les nombreuses fois où j'étais restée en sa compagnie à la voir paresser, ivre de sang.

— J'ai pris ma retraite, Alice, je ne suis jamais complètement nerveuse, précisa-t-elle. Mais peu importe. Ce n'est pas pour ça que je te téléphone.

— Pour quelle raison, alors ?

— Je suis en visite chez des « amis » à Prague. (À sa manière de prononcer « amis », j'entendis quasiment les guillemets qui entouraient ce mot.) Et je suis tombée sur quelqu'un que tu connais peut-être. Cate Brennan ?

— Cate Brennan ? répétai-je en fouillant ma mémoire. Non, ça ne m'évoque rien.

— Nous discussions, et tout se déroulait bien. C'est une très belle vampire dotée de longs cheveux noirs et de magnifiques seins rebondis...

— Olivia, l'interrompis-je, car elle avait tendance à céder au lyrisme et à employer des phrases souvent crues à propos des filles pour lesquelles elle avait un faible, ou de ses conquêtes sexuelles. Concentre-toi.

— Tu as raison, reconnut-elle en revenant au sujet. J'ai mentionné ton nom, et j'ai vu dans les yeux de Cate qu'elle le connaissait. Elle a tenté de le dissimuler, mais je l'ai remarqué. Quand j'étais chasseuse, j'ai appris à voir clair dans le jeu des gens.

Je m'assis sur notre lit resté défait depuis notre réveil, quelques heures auparavant.

— Elle a peut-être juste entendu parler de moi.

— Possible, concéda Olivia d'un ton peu convaincu. J'essayais de l'étudier et de creuser un peu plus. Lorsque j'ai évoqué Peter, elle s'est totalement figée.

D'instinct, je me crispai. Même si notre lien était rompu depuis plusieurs années, son nom faisait ressurgir des souvenirs de danger et de problèmes. Combien de fois avait-il frôlé la mort et l'avais-je sauvé de justesse, sans compter toutes celles où il avait failli me faire tuer ?

— Peter ? répétais-je une fois calmée. Pourquoi l'as-tu mentionné ?

— Parce que c'est un vagabond, répliqua Olivia d'une voix indifférente, comme si ce n'était pas elle qui avait amené le sujet. Il passe son temps à voyager, à suivre son chemin, et je sais que tu l'as obsédé pendant un moment, alors j'ai pensé que ton nom lui avait peut-être échappé au cours de la conversation.

— Donc, que s'est-il passé après ? la pressai-je.

— Elle s'est refermée, tétanisée, puis elle a pris ses jambes à son cou.

Je me mordis l'intérieur des joues, m'efforçant de songer uniquement aux possibilités les plus bénignes.

— Eh bien, Peter peut se comporter comme un abruti parfois. C'est une réaction qui a déjà dû se produire face à lui.

— Tu as raison sur ce point, concéda-t-elle avec un rire las. Mais j'ai perçu dans son attitude que quelque chose clochait. Je ne saurais pas exactement le décrire.

— Pourquoi m'appeler pour me raconter ça ? finis-je par lui demander. Enfin, c'est intéressant, mais ce n'est pas le genre de détails que tu estimerais d'habitude assez importants pour mériter un coup de fil de ta part.

— C'est vrai. (Elle marqua une longue pause, laissant le silence s'installer tandis qu'elle cherchait à préciser ses pensées.) En tant que chasseuse, on s'appuie beaucoup sur son intuition. Tu comprends comment cela fonctionne à présent, n'est-ce pas ?

Je fermai les yeux, comme si cela pouvait me protéger du poids de ses mots. Lorsque l'on traque des vampires, il faut apprendre à se fier à son

instinct et à réagir vite, à sentir le danger avant qu'il vous détecte, sinon il est déjà trop tard.

— En effet, confirmai-je.

— Elle avait cet air, expliqua-t-elle enfin. Au moment où elle a entendu le nom de Peter, la panique a envahi son regard, on aurait dit un animal en captivité. Et, selon mon expérience, les bêtes sauvages comme elle ont tendance à être dangereuses quand elles s'échappent de leur cage.

— Merci, mais je crois vraiment ne pas connaître cette Cate Brennan.

— Elle se trouve peut-être encore dans le coin, si tu as envie de venir. Tu n'es qu'à quelques heures de route de Prague, proposa-t-elle.

— Je pense que c'est plus long, rectifiai-je.

Je ne m'étais jamais rendue dans cette ville, mais Milo avait parlé d'y aller lors de l'hiver précédent, et je me souvenais qu'il avait précisé que le trajet durait au moins huit ou neuf heures, et davantage en train.

— Je me contente de transmettre des informations, affirma Olivia. Je te les ai données, et maintenant tu en fais ce que tu veux. Si tu souhaites te déplacer jusqu'ici, enquêter et t'assurer que cette fille ne mijote rien, alors ne te gêne pas. Si tu as envie d'oublier que je t'ai appelée, c'est aussi ton droit.

Malgré mon inquiétude, un rire m'échappa.

— Merci, Olivia.

— Je fais toujours attention à toi, ma petite, dit-elle avant de prendre rapidement congé.

Je raccrochai et me levai, songeant que la position debout m'aiderait à me sentir mieux. Selon toute probabilité, cette histoire n'était pas grave, et Olivia cherchait juste un prétexte pour que je la rejoigne, car, au cours des années passées, nous nous étions peu vues et nous avions peu parlé.

Mais ce n'était pas son genre de me faire perdre mon temps, ni de se montrer paranoïaque ou de courir un risque pour des choses sans importance. Elle était devenue nonchalante depuis sa retraite, et cela lui convenait très bien.

Un léger coup frappé sur la porte ouverte de ma chambre m'arracha à mes pensées.

— Tout va bien ? murmura Ezra sur le seuil.

Je plaquai un sourire sur mon visage.

— Oui, tout va bien.

Une lueur sceptique anima ses yeux brun-roux.

— Tu quittes la pièce pour prendre un appel, et maintenant tu as l'air effrayée.

— C'était Olivia, avouai-je, consciente que, souvent, dire la vérité à Ezra facilitait la situation, puisqu'il avait toujours une réponse ou de sages conseils à offrir. Elle a eu un échange bizarre avec quelqu'un qui connaît Peter. Une certaine Cate Brennan, ça te dit quelque chose ?

— Cate Brennan ? Non, je ne... (Il laissa sa phrase en suspens, puis, soudain, le choc déforma ses traits magnifiques.) Oh, mon Dieu. Catherine.

— Catherine ? répétais-je.

— Oui, elle... (Ezra afficha un trouble peu commun chez lui tandis qu'il cherchait ses mots pour l'identifier.) Tu te souviens avoir entendu parler de la femme de Peter, Élise ? (J'acquiesçai.) Catherine était sa meilleure amie.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Je me rappelais l'histoire du premier amour de Peter, Élise. En réalité, son nom m'avait procuré beaucoup de souffrance au départ, lorsque je me sentais liée à Peter, mais qu'il me repoussait sans cesse à cause de la douleur qu'il avait éprouvée en la perdant.

On parlait peu d'elle, en partie par respect pour Peter, mais aussi parce que seul Ezra l'avait rencontrée. Si j'avais bien compris, Élise était morte bien avant la naissance de Mae et de Jack.

Désormais, je me rendais compte que j'en savais très peu à son sujet. J'ignorais même que Peter et elle avaient été mariés jusqu'à ce qu'Ezra la désigne comme la femme de Peter, bien que ce soit logique. Tout le monde l'appelait « l'amour de Peter », sa « promise » ou son « âme sœur ».

— Que t'a raconté Olivia à son propos ? m'interrogea Ezra.

Je lui donnai tous les détails de la conversation, même s'ils étaient finalement peu nombreux, pourtant il s'assit sur le lit, l'air abasourdi.

— Je ne sais pas si Peter a revu Catherine depuis la dernière fois que je suis tombé sur elle, expliqua-t-il avant de pousser un long soupir. Ça remonte à... cent cinquante ans, voire plus ?

— Un sacré bout de temps.

Ezra regarda au loin, perdu dans ses souvenirs.

— C'était après la mort d'Élise. Nous étions revenus sur sa tombe, comme nous n'avions pas été avec elle à ce moment-là.

— Où vous trouviez-vous, Peter et toi ?

— Aux États-Unis. On essayait de démarrer une nouvelle vie, mais Élise était restée en Irlande au début. Elle n'avait jamais quitté sa région. Elle aurait aimé rester, mais les habitants allaient bientôt s'apercevoir qu'elle ne vieillissait pas et jaser. Nous avions tous les trois établi un plan, et, quand tout serait prêt en Amérique, elle devait nous retrouver là-bas.

» Mais, ensuite, Catherine a informé Peter qu'Élise avait été tuée. (Il s'interrompit un moment.) Pour tout dire, je pense qu'il le savait déjà. Pendant un mois entier, avant de recevoir la lettre, il avait été malade, à

vomir et à se réveiller avec des sueurs froides. Physiquement, c'était horrible. Il s'agissait du lien du sang qui se rompait.

— Il l'a senti ? Malgré l'océan qui les séparait ? m'étonnai-je, sidérée.

— Cela s'étend bien au-delà de l'espace et du temps, m'indiqua Ezra d'une voix à la fois mystique et lointaine, les yeux dans le vide. Peter l'a déterrée.

— Quoi ? demandai-je, perplexe.

Il s'humecta les lèvres.

— Quand on est allés en Irlande. Il n'arrivait pas à croire qu'elle était morte. Il fallait qu'il la voie. Alors il l'a exhumée, et elle n'avait subi aucune décomposition. Elle était restée aussi jolie que le jour de sa mort.

— Comment Catherine a-t-elle réagi ?

— Elle était presque aussi anéantie que Peter, je dirais. Mais, parfois, on avait du mal à déchiffrer ses émotions, précisa Ezra. Peter avait essayé de jouer les entremetteurs entre elle et moi, mais elle n'était pas vraiment mon type.

— Quel genre de fille était-elle ?

— Tu es déjà allée dans un bar humain où des filles bruyantes, qui souvent fêtent un quelconque rite de passage, descendent des shots de tequila avec des cris hystériques à chaque verre ? Eh bien, voilà le genre de fille que Catherine était.

La précision de son exemple m'arracha un rire.

— Alors tu ne tenais pas à elle ?

— Si, je l'appréciais. Mais elle ne me correspondait pas sur le plan amoureux.

— Est-ce que Peter et elle se sont brouillés ? insistai-je. Dois-je m'inquiéter d'elle ?

— Je ne sais pas, avoua Ezra. D'après moi, Peter et elle étaient en bons termes la dernière fois qu'ils se sont parlé. Je ne vois aucune raison qui la pousserait à réagir comme Olivia l'a décrit... Ce qui me laisse croire qu'il y a plus que cela.

— Tu penses que je devrais contacter Peter ? m'enquis-je après un instant d'hésitation.

Il expira longuement.

— Non, décréta-t-il enfin. Peter a tendance à agir sur un mode affectif et de façon radicale, surtout quand cela concerne son amour, et je ne veux pas

qu'il commette un acte irréfléchi.

— C'est un euphémisme, marmonnai-je.

Ezra émit un petit rire avant de reporter son regard sur moi.

— Vas-tu la rechercher ?

— Tu penses que je devrais ?

— Aucune idée, admit-il avec sincérité. Mais Olivia ne t'a pas appelée pour rien, ajouta-t-il.

— Je sais.

Il m'étudia un long moment de ses yeux foncés.

— Je connais Olivia depuis un bail, et j'ai appris à me fier à son jugement.

— C'est bien ce que je craignais.

À ce moment précis, Jack apparut dans l'encadrement.

— Tu crains quoi ?

— Je pense que je dois me rendre à Prague, déclarai-je, car tourner autour du pot n'arrangerait rien.

Bobby passa la tête dans la chambre et nous dévisagea tour à tour.

— Pourquoi traînez-vous ici tous les trois ? C'est une sorte de fête ?

— Alice va à Prague, répondit Jack.

Bobby prit cela comme une invitation et entra.

— Oh, c'est pour une mission ?

— En quelque sorte.

Ensuite, j'expliquai tout ce qu'Olivia m'avait appris, et Ezra ajouta son avis chaque fois que nécessaire.

— Ça a tout l'air d'une mission, je trouve, déclara Bobby après mon récit. Je devrais t'accompagner.

Je secouai la tête.

— Tu pars en voyage de nocces.

— Pas avant mercredi, insista-t-il. Et nous allons juste à Paris. Je peux prendre un vol depuis Prague et rejoindre Milo là-bas si besoin.

— Ça ne paraît pas très romantique, lui fis-je remarquer, mais il chassa mon objection d'un geste.

— Je vais aller lui en parler, annonça-t-il, puis il se retourna et se rendit dans le salon à petites foulées pour obtenir l'accord de son mari.

Jack resta devant moi, les bras croisés.

— Tu crois vraiment que c'est nécessaire ?

Ezra se leva.

— Je vous laisse régler cela entre vous.

Lorsqu'il quitta la pièce, il referma la porte derrière lui.

— Je ne sais pas, reconnus-je. Olivia estime que je devrais y aller. Et Ezra aussi, apparemment. Donc je suppose que je devrais.

— Eh bien, si tout le monde pense ça, qui suis-je pour me mettre en travers de ton chemin ? répliqua Jack.

Il ne paraissait pas fâché, mais, de toute évidence, ne se réjouissait pas non plus.

— Qu'est-ce qui te dérange ? demandai-je avec franchise.

— J'étais persuadé que nous avions fini de chercher Peter en vain. Il mène sa propre vie dorénavant, il fait ce qu'il veut, et nous avons la nôtre ici, dit-il en désignant la chambre d'un geste pour appuyer sa remarque.

Je comprenais ses réserves. Même si Peter et lui s'étaient réconciliés et semblaient heureux de passer de nouveau du temps ensemble, cela ne signifiait pas pour autant que Jack souhaitait que je me blesse pour Peter. Enfin, il ne désirait jamais que je sois blessée tout court, mais le fait de partir pour une mission potentiellement dangereuse à cause de son frère devait faire ressurgir une foule de mauvais souvenirs chez lui.

— Je ne me lance pas en quête de Peter, le raisonnai-je. Il ne sera même pas là-bas, et il ignore ce que je projette. C'est différent. C'est plutôt un boulot. Je dois juste m'assurer que tout va bien et que personne ne craint rien.

— OK, concéda Jack. Mais sois prudente.

— Je le suis toujours, dis-je en me levant.

Il m'attrapa au passage et m'attira dans ses bras.

— Si seulement j'arrivais à y croire.

— Tu devrais. (Je l'embrassai et me blottis contre lui.) Est-ce que tu as parlé à Ezra d'hier, de ce qui s'est passé chez la voyante ?

— Pas encore.

— Hier soir, je pense t'avoir entendu dire que tu allais le faire.

Il pencha la tête en arrière, mais garda les bras autour de moi.

— C'est vrai. L'instant semble mal choisi. On partage de bons moments tous ensemble, et je n'ai pas envie de les démoraliser. Ce n'est sûrement rien du tout. Comme je te l'ai expliqué, elle ne sait probablement pas ce qu'elle raconte.

— Ezra est encore là pour un jour. S'il te plaît, parle-lui pendant mon absence.

— D'accord, je le ferai, me promit-il avec un sourire. Pour toi.

Je l'embrassai de nouveau, avec plus de fougue cette fois.

— Merci.

— Bonne nouvelle ! s'exclama Bobby en ouvrant notre porte à la volée. Milo est d'accord pour que je parte à Prague !

— Super ! (Jack s'éloigna de moi, un large sourire aux lèvres.) Et pendant que vous serez sur place, à faire votre enquête vampire ou autre, tâchez de trouver du temps pour vous arrêter dans l'une des belles boutiques de la ville et me dénicher un truc sympa. Il ne reste que quatre jours ouvrés avant mon anniversaire.

— Je ne serai même pas là le jour J, lui rappela Bobby une fois encore.

Depuis qu'ils avaient choisi la date de leur mariage, Jack les taquinait parce qu'elle était très proche de son anniversaire.

— Donc, je devrais avoir deux fois plus de cadeaux de ta part, estima Jack. Un de Prague, un de Paris. Tu devrais peut-être faire le tour de l'Europe en voiture et me rapporter un présent de chaque pays.

Chapitre 18

Bobby avait incliné le siège et posé les pieds sur le tableau de bord de ma Mercedes SLS AMG gris métallisé, que je conduisais à toute allure sur la portion déserte de l'autoroute qui traversait la campagne allemande. La lune éclairait les forêts et les champs qui nous entouraient, et Bobby regardait par la vitre l'obscurité défiler.

— Tu peux dormir, lui suggérai-je, puisque nous n'avions parcouru que la moitié de nos neuf heures de trajet, à en croire notre GPS.

— Je n'arrive jamais à dormir la nuit, me rappela-t-il d'un ton las. Je parviens rarement à fermer les yeux, d'ailleurs.

— Ça ne doit pas être bon pour toi.

— Je sais, dit-il d'une voix geignarde. Milo veut que je consulte un médecin, parce qu'il a envie de prolonger mon existence au maximum. Mais je ne vois pas comment je pourrais m'adapter à votre style de vie avec le sommeil d'une personne normale.

— Tu renonces à beaucoup pour être avec Milo.

— Ce n'est pas trop un sacrifice quand on aime réellement quelqu'un. (Il se tourna vers moi.) Mais tu le sais bien.

On échangea peu de mots pendant le reste du voyage, préférant tous deux écouter la playlist de son téléphone, intitulée « Mission road trip », qu'il conservait pour ce genre d'occasions. Il s'agissait de morceaux éclectiques, de Chase & Status à Tove Lo, en passant par une curieuse reprise de Bruce Springsteen.

Lors de notre dernière étape, Bobby parvint enfin à somnoler, la tête posée contre la vitre de la portière et sa veste en guise de couverture. Il se réveilla quand j'atteignis le bout de la longue allée qui, selon le GPS, constituait notre terminus, à en croire l'adresse qu'Olivia m'avait envoyée par texto.

Nous nous trouvions à l'est de la ville, loin de la circulation, des habitations et des embouteillages, au milieu de paysages vallonnés recouverts de chênes et de hêtres aux larges troncs et aux branches

sinueuses. Le soleil commençait à se lever sur l'horizon, teintant le brouillard bas d'une étrange lueur rose-orangé.

Bobby s'étira sur son siège et demanda :

— On est arrivés ?

— Presque, répondis-je alors que je roulais avec prudence sur la route gravillonnée en lacet.

La voix enjouée de mon GPS m'indiqua que nous avions atteint notre destination, mais, pour l'instant, je ne distinguais rien à part des arbres, et je n'imaginai pas une minute Olivia camper dans les bois.

— Tu es certaine qu'Olivia t'a donné la bonne adresse ? s'inquiéta Bobby.

— Quasiment...

J'interrompis ma phrase en approchant du haut de la colline, lorsque j'aperçus enfin les tours noires qui transperçaient le ciel.

Je n'avais jamais vu un bâtiment surgir, pas de la sorte en tout cas. La pierre foncée, riche en détails de style baroque, paraissait menaçante avec les nuages gris en arrière-plan, et les grilles noires en fer forgé qui bloquaient chaque fenêtre ne faisaient que confirmer cette sensation. On se serait cru dans un film d'horreur gothique.

— Merde alors ! s'exclama Bobby. C'est un château !

Bouche bée, il se pencha pour l'observer à travers la vitre.

— Olivia a dit que c'était un manoir, rectifiai-je sans conviction en me garant devant les larges marches de pierre qui menaient au vestibule.

Il me jeta un coup d'œil.

— Tu es sûre que nous sommes au bon endroit ?

— Eh bien, il n'y a qu'une seule façon de le savoir.

J'éteignis le moteur, la porte-papillon se souleva et je sortis du véhicule.

— Si on s'est trompés, on pourrait nous tirer dessus, suggéra Bobby qui s'extirpa à la hâte du coupé et me suivit. Ou les habitants pourraient lancer le docteur Frankenstein à nos trousses et nous chasser avec des fourches. C'est bien le genre du lieu.

— Frankenstein était la cible des coups de fourche, soulignai-je tandis que je montais l'escalier en direction de la demeure, du manoir ou du château.

Bobby récupéra nos sacs dans le coffre, puis se précipita pour me rejoindre. Je venais d'atteindre l'imposante porte en fer et en bois, et je me

demandais si je devais frapper et si on allait m'entendre quand celle-ci s'ouvrit.

Une petite femme d'âge mûr nous accueillit avec un sourire froid, mais poli. Son teint cireux indiquait qu'elle ne voyait pas souvent le soleil, et ses mains étaient calleuses, sa peau sèche les craquelait. Ses cheveux grisonnants étaient tirés en arrière en un chignon strict. Elle portait un uniforme noir parfaitement repassé, mais ses chaussures ergonomiques comportaient des rayures et des éraflures.

— *Dobré ráno paní*, dit-elle.

— Désolée, je ne parle pas tchèque.

Je consultai rapidement Bobby du regard, mais il se contenta de hausser les épaules, incapable de m'aider. Notre métier requérait des déplacements, alors nous avions étudié quelques langues, mais il en existait tant que nous ne pouvions les maîtriser toutes.

— Anglais ? s'enquit-elle avec un fort accent.

— Oui, nous parlons anglais, répliquai-je d'une voix joviale. Nous cherchons Olivia Smith. Elle nous a dit qu'elle séjournait ici.

— *Ano*, oui, *slečno Smithová*. (La femme hocha la tête, son mince sourire toujours plaqué sur son visage.) Elle est là. Elle m'a prévenue que des invités arriveraient, mais elle dort toute la journée. Je vais vous conduire à vos chambres. Vous pouvez vous reposer avant son réveil.

Elle ouvrit la porte plus largement et s'inclina légèrement lorsque l'on passa devant elle. Le vestibule débouchait sur une majestueuse entrée avec des dalles de marbre, un immense chandelier et un escalier à double volée qui épousait chaque mur arrondi.

— Cet endroit est hanté, ce n'est pas possible autrement, commenta Bobby en admirant les tableaux accrochés aux murs sombres.

— *Zavazadla* ? demanda la femme, le doigt pointé sur Bobby. Les bagages ?

— Euh, oui, tenez.

Il lui tendit les sacs, puis on la suivit pour une longue montée, probablement vers nos chambres.

Au gré de nos pas vers l'étage, je constatai que les peintures possédaient un thème récurrent qui me donna froid dans le dos. Vu les vêtements des modèles et le style artistique, elles dataient de diverses époques, véritable exposition sur la mode à travers les siècles.

Parfois, elles représentaient des familles entières, un homme, une femme, un enfant et un animal de compagnie, comme un chien de chasse à l'allure aristocratique. D'autres montraient juste un enfant avec un adulte solitaire, tantôt un jeune homme à la posture royale, le plus souvent une belle femme à l'air digne.

Mais toutes avaient un point commun : une petite fille prenait la pose au premier plan. Sur la plupart des portraits, elle semblait avoir environ huit ou neuf ans, même si certains choix artistiques la faisaient de temps à autre paraître plus jeune ou plus âgée.

Comme les œuvres ne provenaient pas toutes du même peintre, ce n'était pas tout de suite évident qu'il s'agissait de la même fille. Elle portait ses cheveux châtons ondulés de cent manières différentes, ses joues oscillaient entre rebondies et rosées ou pâles et tendues.

L'unique réelle constante était ses yeux. Curieusement, chaque artiste était parvenu à les saisir à la perfection. L'éclat et la beauté du bleu contrastaient avec une lueur taciturne surnaturelle. Sous son apparence d'enfant, son regard était ancien.

Une fois au sommet de l'escalier, je repérai enfin la toile où se trouvait un visage qui me parut le plus familier. La petite fille et sa « mère » étaient vêtues avec opulence. Les robes foncées regorgeaient d'ornements : rubans, œillets et cols ridiculement larges, parfaitement assortis aux hanches généreuses de leur tenue.

La fillette affichait un demi-sourire suffisant qui évoquait celui de Mona Lisa. La femme derrière elle avait la main posée sur son épaule, les doigts scintillants de bijoux divers, et elle arborait déjà ce sourire vague qui ferait sa renommée.

Il s'agissait d'Olivia, et la fille présente sur chaque tableau était sa créatrice, Rebekah, l'enfant vampire.

— Nous sommes dans la maison de Rebekah, compris-je.

— Rebekah ? répéta Bobby avec une grimace perplexe. (Soudain, je vis à son visage qu'il venait de percuter, il écarquilla les yeux et ralentit.) Oh, zut !

Chapitre 19

Bobby et moi avions rencontré Rebekah une seule fois, avant que je devienne chasseuse de vampires, alors que je m'entraînais encore auprès d'Olivia. C'était quand Mae avait transformé son arrière-petite-fille Daisy dans une vaine tentative pour la sauver d'une maladie en phase terminale ; par la suite, Mae avait appris à ses dépens que rien de bon ne résultait jamais d'un enfant changé en monstre immortel.

Mais, avant cet épisode, avant que Mae se heurte à la réalité et soit obligée de briser le cou de Daisy pour la décapiter, nous nous étions efforcés de trouver une solution. Alors Olivia nous avait présenté Rebekah, qui avait accepté d'aider Daisy à gérer cet inimaginable cauchemar d'être une petite fille en proie à une soif de sang insatiable et à des douleurs associées à la faim pour l'éternité.

Malgré le tour tragique que les événements avaient pris, je devais bien admettre que la mort de Daisy m'avait procuré un immense soulagement. Après avoir rencontré Rebekah, mon espoir s'était même amenuisé. Une froide étrangeté émanait d'elle, évoquant une poupée de porcelaine possédée par un démon.

Et voilà que désormais, je me retrouvais à dormir dans l'une des chambres d'amis du château gothique de Rebekah. De lourds rideaux masquaient toutes les fenêtres, bloquant le moindre rayon de lumière. Le lit à baldaquin, au milieu de la pièce spacieuse, disposait d'épaisses couvertures au moelleux surprenant, d'autant plus qu'elles dégageaient une nette odeur de renfermé.

J'étais réveillée, mais je ne m'étais pas encore levée afin de récupérer mon téléphone qui chargeait à l'autre bout de la chambre. La conception des manoirs anciens tels que celui-là ne tenait pas exactement compte des prises électriques et des appareils électroniques.

Alors, quand la porte s'ouvrit dans un lent grincement, je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, et, comme je ne me sentais pas tout à fait

en sécurité chez Rebekah, je me crispai. Il me fallut à peine une seconde pour détecter le rythme cardiaque familial de Bobby.

— Tout va bien ? lui demandai-je tandis qu'il se faufilait dans la chambre.

— Oh, super, tu es debout. (Il ferma la porte derrière lui.) Est-ce qu'il y a un interrupteur ici ? Je ne trouve pas les lumières dans cette maudite baraque.

— Ils utilisent sûrement des bougies, des lampes au pétrole ou un truc aussi absurde, marmonnai-je.

En tant que vampire, ma vision surpassait celle de Bobby, et je l'observai se déplacer à tâtons avec maladresse. Il était pieds nus et portait le même jean que lors de notre arrivée la veille, ainsi qu'un tee-shirt col V qui dévoilait les tatouages de son torse.

— Marco, annonçai-je afin de le guider grâce au son de ma voix.

— C'est moi qui dois dire « Marco ». Toi tu dis « Polo ».

— Peu importe. Polo. Tu n'es pas loin du lit.

Il finit par l'atteindre, grimpa pour me rejoindre et s'empessa de se glisser sous les couvertures, me rappelant un petit garçon qui se dépêcherait de se cacher des monstres.

— On se gèle, déclara-t-il en frissonnant. Je me suis habitué à ce que Milo et toi aimiez le froid, mais, là, c'en est ridicule.

Les vampires ne ressentait pas le froid comme les humains et, en réalité, on avait tendance à le préférer. Mais celui qui régnait dans le manoir était si intense que je m'attendais presque à voir mon haleine former un nuage dans l'air.

— Tu as dormi ?

— Un peu, répondit-il, évasif, avant de baisser la voix pour murmurer : Est-ce que tu penses qu'il s'agit d'un piège ?

— Olivia m'apprécie. Pourquoi voudrait-elle monter un coup contre moi ? rétorquai-je, sans parvenir à dissiper ce sentiment d'appréhension qui me tenaillait depuis l'instant où j'avais aperçu la demeure au détour de la colline.

— Je n'en sais rien, admit-il. J'ai l'impression qu'un truc cloche.

— Eh bien, heureusement que tu m'as accompagnée alors. Tu peux surveiller mes arrières.

Même s'il s'était calfeutré sous les couvertures dans une chambre plongée dans le noir, je vous assure que je le vis se gonfler d'orgueil.

Après un petit coup sec, la porte s'ouvrit sans attendre de réponse. La femme qui nous avait accueillis avait fini par se présenter sous le mononyme Myska avant de nous montrer nos chambres. Elle entra dans la mienne et poussa un bouton à l'allure bizarre près de la porte. Le lustre s'alluma, éclairant la pièce d'une terne lumière jaune.

— Oh, *ty vole* !

Lorsqu'elle aperçut Bobby blotti près de moi, elle porta la main à sa poitrine, stupéfaite, certainement parce qu'elle se souvenait lui avoir assigné sa propre chambre, beaucoup plus exiguë, à l'autre bout du couloir, le matin même.

— Bonsoir, la salua Bobby en s'efforçant d'adopter un ton jovial.

Il plissait les yeux dans sa direction, car il mettait plus de temps à s'adapter à la lumière que moi.

— Bonsoir, répéta-t-elle avec une petite révérence. Vous êtes tous les deux ici. Le dîner sera servi dans dix minutes.

— Le dîner ?

— *Ano*. Le chef a obtenu un festin local pour vous, dit-elle dans son anglais approximatif. (Elle coula un bref regard vers Bobby, mon camarade humain.) Sauf si vous voulez, *jak to říct*, dîner avec votre... nourriture, dit-elle en le désignant.

— Comment ? Oh, non ! (Je secouai la tête avec conviction.) Il n'est pas... Il n'est pas là pour me nourrir.

— Je suis un ami, pas un garde-manger, répéta-t-il.

— *Ano*, bien sûr.

Myska baissa la tête, les joues légèrement rosies par la honte.

Lorsqu'elle nous eut donné des indications mal assurées pour rejoindre le réfectoire, je sortis du lit et m'habillai à la hâte. Il devait falloir au moins dix minutes pour atteindre l'endroit, et je ne voulais pas les faire attendre.

— Est-ce que je dois venir avec toi ? demanda Bobby tandis que je revêtais une tunique grise sur mon legging en similicuir.

— Eh bien, sinon, tu peux rester seul dans ces chambres vides qui sentent le moisi. Pour être honnête, ça me paraît pire.

Je mis un sautoir autour de mon cou et passai les doigts dans mes cheveux bruns pour les démêler.

— Est-ce que tu me crois assez apprêtée pour l'occasion ?

— Et moi ? (Il haussa les épaules et se désigna d'un geste.) Quel est le code vestimentaire pour dîner avec un vampire ?

Par bonheur, on se pressa de partir, car il nous fallut plus de dix minutes pour trouver le réfectoire, en partie à cause de la maîtrise discutable de l'anglais de la domestique, mais surtout parce que le manoir était gigantesque.

À notre arrivée, on poussa deux énormes portes en bois et je vis trois vampires installés sur des méridiennes en velours carmin dans une pièce de style baroque. De façon naïve, j'avais imaginé qu'elle comporterait une table, mais, comme les vampires n'en utilisaient pas pour manger, c'était bien plus logique.

— Alice ! s'exclama Olivia d'une voix ravie dès mon entrée, comme si elle ne m'avait pas vue le samedi précédent.

Elle était affalée sur son sofa, comme à son habitude, vêtue d'une robe noire transparente, ses cheveux bruns retombant en cascade.

Sur le siège voisin se trouvait Rebekah sous un immense miroir sculpté. Son apparence n'avait pas changé du tout depuis la dernière fois que je l'avais vue. Elle était l'étrange reproduction d'une enfant, mais possédait toute la présence d'une poupée grandeur nature.

Son teint lisse, ses joues rebondies et ses boucles châtain parfaitement dessinées correspondaient avec précision à la copie d'une adorable petite fille, mais elle manquait d'énergie. Sa robe luxueuse et foisonnante de strass ne faisait qu'ajouter à son aspect de figurine.

Rebekah avait plus de mille ans, ce qui faisait d'elle la plus vieille vampire que j'avais rencontrée, et, d'après ce que j'avais pu constater, elle avait perdu toute once d'humanité depuis longtemps. Elle adoptait une posture digne, assise au bord du sofa, immobile et stoïque.

Lorsqu'elle tourna subtilement la tête pour me regarder, j'eus l'impression de voir un mannequin s'animer. L'illusion était tellement convaincante que j'entendis Bobby retenir sa respiration quand elle battit lentement des paupières dans sa direction, presque comme un robot, avec ses yeux bleus surprenants.

— Cela fait un moment que je ne t'ai pas vue, Alice, dit-elle d'une voix calme et dénuée d'émotion. Tu sembles en forme.

Sur la méridienne jouxtant celle de Rebekah se trouvait une vampire d'environ vingt-cinq ans, même si je ne pouvais pas deviner depuis combien de temps elle vivait en réalité. Sa tenue était semblable à celle de Rebekah, au point qu'on aurait dit des costumes pour mère et fille conçus pour un film historique.

Elle se leva quand j'entrai avec Bobby, avec un sourire qui me fit songer à un cocker anglais trop démonstratif. Elle se mit à tripoter ses longs gants en satin tandis que je parlais avec Rebekah.

— Merci, répondis-je au compliment de cette dernière, malgré un doute sur sa sincérité. Toi aussi. (Après un silence prolongé et gênant, je désignai Bobby, qui se tenait près de moi.) Tu te souviens de Bobby ?

— Non. Mais, en général, je ne cherche pas à me remémorer les humains. (Rebekah afficha alors un sourire dépourvu de toute joie.) Tu seras dans le même cas, si tu as l'occasion de vivre aussi longtemps que moi.

— C'est noté, affirmai-je, incapable de trouver une autre réponse.

Sans cesser de jouer avec ses gants, l'autre vampire fit preuve d'audace en s'avançant vers nous, la main tendue, comme si elle désirait serrer la mienne, et annonça :

— Je suis Anka Novak, la mère adoptive de Rebekah.

— Anka ! aboya Rebekah juste avant de nous rejoindre. (Immédiatement, Anka baissa la main et le regard.) Pas maintenant. Tu pourras bavasser plus tard.

La tête toujours penchée, Anka battit en retraite vers son canapé.

À cause de son apparence enfantine, Rebekah demandait aux vampires de se faire passer pour ses parents pour gérer toutes les démarches administratives dont un petit ne pourrait se charger seul, et de voyager avec elle afin de ne pas éveiller les soupçons.

C'était pour cela qu'elle avait transformé Olivia et, comme me l'avait expliqué cette dernière, elle avait davantage joué les esclaves que les mamans. Je supposai que la situation différait peu pour Anka.

— À présent, mangeons, ordonna Rebekah.

Elle fit sonner une cloche, et, au bout de quelques secondes, un grand homme à l'épaisse moustache entra dans la pièce, un cortège de quatre jeunes femmes dans son sillage. Toutes avaient moins de vingt ans, au bas

mot, mais elles arboraient des tenues impeccables et paraissaient en bonne santé, avec un cœur qui tambourinait frénétiquement.

— Olivia a un penchant pour les jeunes demoiselles, alors c'est ce que j'ai placé au menu de ce soir, expliqua Rebekah avec indifférence. Les invités choisissent en premier.

— Mes préférées.

En un éclair, Olivia s'était mise debout pour examiner les beautés qui souriaient d'un air modeste et laissaient échapper des rires aguicheurs.

Elle finit par opter pour une blonde rondelette qu'elle guida vers son sofa. Puis, supposant à juste titre que je n'en sélectionnerais jamais une de moi-même, elle prit une grande brune par la main et la conduisit à moi.

— Olivia, je ne...

— Alice. (Son ton était amical, mais une lueur sévère animait ses yeux.) C'est malpoli de refuser l'hospitalité, et ces filles savent très bien ce qu'elles font. C'est leur métier. Alors mange. S'il te plaît.

Je sentais le regard immobile de Rebekah peser sur moi, et jugeai qu'il valait mieux éviter d'agacer une telle hôtesse. Je récupérai la main de l'humaine qu'Olivia tenait ; elle s'assit sur le canapé entre Bobby et moi.

Il se décala un peu, et, quand tout le monde eut choisi un « repas », Myska poussa devant elle un petit chariot en or avec une assiette débordante de purée et une bouteille verte de Lobkowitz.

— Nous avons rarement des invités humains, dit Rebekah en insistant d'une voix fielleuse sur le mot « invités ».

— C'est, euh, c'est parfait, lui assura Bobby avec un sourire avant de lever sa bière. Santé !

— Dînons, maintenant, ordonna Rebekah.

Sans attendre, chacun plongeait les dents dans son festin.

En quelques secondes à peine, le délicieux parfum du sang se répandit dans la pièce. J'en avais consommé samedi lors du mariage, en excès même, donc je n'aurais pas dû ressentir de l'appétit.

Mais l'odeur m'affecta, déclenchant une faim puissante et une envie irrésistible en moi, qui venait non pas de mon estomac, mais du plus profond de mon être, et qui faisait vibrer mes os et mes muscles.

La fille me regarda, les pupilles dilatées par le désir, et son sourire timide paraissait presque aussi avide que je l'étais.

— Je m'appelle Tereza, articula-t-elle avec un fort accent. Je suis prête pour que tu me mordes.

Elle rassembla ses longs cheveux bruns sur le côté et pencha la tête, exposant son cou. Puis elle ferma les yeux et se mordit les lèvres de façon séduisante tandis qu'elle attendait. Comme cela ne servait à rien de retarder le moment, je l'attirai sur mes genoux et plantai les dents dans sa gorge.

Elle avait une saveur d'espoir, de jeunesse et d'ambition mêlés. Elle poussa des gémissements de plaisir alors que je sentais ce liquide délicieux s'insinuer en moi et m'emplir d'une chaleur qui me rendait euphorique.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Olivia fonçait à toute allure dans les rues bondées de Prague à bord de la Rolls Royce de Rebekah, chantant sur *Paint It Black* des Rolling Stones qui retentissait dans l'habitacle. Elle prit un virage brusque et faillit renverser un piéton, mais n'y prêta aucune attention.

— Hé, et si tu essayais de ne tuer aucun humain tant que nous sommes de sortie, suggéra Bobby depuis la banquette arrière.

Il venait une nouvelle fois de se faire projeter contre les sièges en cuir noir tandis qu'Olivia parcourait la ville à tombeau ouvert.

— Attache ta ceinture, lui conseillai-je d'une voix peu convaincue.

Le sang du dîner m'avait laissée un peu vaseuse. Je le consommais rarement frais, lui préférant des poches de sang qui ne mettaient pas de vies humaines en danger et n'entretenaient ni dépendance ni éventuelle addiction aux morsures de vampires. Mais il demeurerait impossible de nier le plaisir intense et la sensation de planer qui résultaient du sang bu à la source.

— Oh, je n'ai jamais tué un humain, répliqua Olivia d'un ton désinvolte. Par accident, je veux dire, ajouta-t-elle quand elle surprit mon regard. J'en ai seulement éliminé de manière intentionnelle, et je ne compte pas le faire cette nuit.

Bobby se pencha entre les deux sièges avant.

— Tu sais, Olivia, tu as l'air d'une fille super cool.

Elle s'esclaffa.

— Eh bien, merci. Tu sembles top pour un humain toi aussi, et pour un homme. (Elle s'accorda un instant de réflexion.) En toute franchise, je n'ai jamais rencontré d'humains masculins qui m'ont plu. Tu es peut-être bien le seul.

— Je prends ça comme un immense compliment alors, avoua-t-il tandis qu'Olivia continuait son chemin sur la route longeant le fleuve Vltava, qui traversait Prague en son centre. Mais ce que je veux dire, c'est que... en fait, Rebekah ne semble pas cool du tout, mais plutôt horrible et méchante.

— Elle l'est, confirma Olivia sans une once d'ironie.

— Dans ce cas, pourquoi séjournes-tu chez elle ? Pourquoi lui rendre visite tout court ?

— Rebekah est ma créatrice, répondit-elle simplement. Et la relation qui lie un vampire à son créateur s'avère très complexe.

Bobby paraissait désireux de poursuivre sur ce sujet, mais Olivia négocia un nouveau virage sans ménagement, qui l'envoya valser de nouveau, et ses mots moururent sur ses lèvres.

— Bobby ! mets ta fichue ceinture ! aboyai-je avec davantage de conviction.

— Oh, c'est inutile. Nous sommes presque... (elle laissa sa phrase en suspens, puis donna un coup de volant et parvint je ne sais comment à garer la Rolls en créneau dans une place très étroite le long du trottoir) ... arrivés.

Elle s'était arrêtée devant un immeuble qui ressemblait davantage à un vieux pub médiéval fantastique qu'à un club de vampire moderne. « *KLUB NEMRRTVY* », indiquait l'enseigne en fer forgé au-dessus de la porte. De chaque côté se tenaient deux videurs immortels chargés de chasser les ivrognes.

Du club d'Olivia, à Minneapolis, j'avais tiré les enseignements suivants : les videurs devaient empêcher humains indésirables et vampires bagarreurs d'entrer. Les vampires ne mordraient pas tous les humains qui pénétreraient à l'intérieur ce soir-là, mais tous devaient s'avérer de qualité suffisante pour que les clients immortels l'envisagent.

— Cet endroit est bien moins raffiné que chez toi, lui fit remarquer Bobby lorsque l'on sortit du véhicule.

— C'est l'Europe. Tout est beaucoup moins raffiné ici, répliqua Olivia.

Une fraîche brise estivale soufflait de la rivière voisine, et je mis mon blouson en cuir bordeaux tandis que nous marchions vers l'entrée. Pas parce que j'avais froid, mais car j'espérais avoir l'air assez cool pour qu'on m'autorise à entrer dans un tel lieu.

Lorsque les videurs aperçurent Olivia, ils nous firent signe de passer, même si l'un des deux jeta un rapide coup d'œil à Bobby. Je pris mon ami par la main, comme j'ignorais encore le genre de l'établissement et voulais éviter que quelqu'un essaie de l'attraper. Il fallait que je le revendique comme étant mon humain, et non un être destiné à la consommation générale.

À l'intérieur, les murs en brique apparente et de nombreux détails architecturaux correspondaient au caractère historique du quartier. Sur le côté, le bar ultramoderne lisse ainsi que les lumières colorées clignotantes conféraient davantage une ambiance de boîte de nuit, tout comme les basses lancinantes du dubstep que passait le DJ.

— Tu es certaine qu'elle est ici ? demandai-je à Olivia alors qu'on jouait des coudes sur la piste de danse bondée.

— Non, évidemment que je n'en suis pas sûre, répondit-elle. C'est juste que je l'ai vue ici la nuit dernière.

Un vampire tendit le bras et saisit la veste de Bobby de ses longs doigts, la faim presque perceptible dans son regard brun. Il était beau, comme tous les vampires, mais aussi un peu effrayant et trop mince, tel un mannequin de la stupide tendance « héroïne chic » des années 1990.

Bobby lui adressa un sourire. Sa grande expérience des créatures de notre sorte ne le mettait pas à l'abri de succomber momentanément à notre charme surnaturel.

— Je m'appelle Cyrus, roucoula le vampire en déshabillant Bobby des yeux. Et toi ?

Je m'interposai rapidement entre eux avant que la situation se complique. Je montrai les dents, qui n'étaient pas très longues, mais plus aiguisées que celles des humains, et laissai échapper un grognement sourd.

Ce n'était pas réfléchi, plutôt un instinct primitif : quand je voyais quelqu'un toucher ce qui m'appartenait, je grognais, sifflais ou attaquais en cas de besoin.

Cyrus recula, l'air contrarié, mais sa colère m'importait peu tant qu'il battait en retraite. Je récupérai la main de Bobby et le guidai à travers la foule, suivant les pas d'Olivia.

— Ça déchire toujours autant quand tu grognes comme ça, cria presque mon ami pour couvrir la musique. Tu devrais vraiment le faire plus souvent.

— J'essaie de le réserver pour les occasions spéciales. Comme quand quelqu'un tente de te dévorer.

Soudain, Olivia attrapa ma main libre et me tira dans sa direction. Je lâchai Bobby, mais il resta près de moi.

— Danse avec moi, Alice ! m'ordonna-t-elle en posant les mains sur mes hanches pour m'attirer à elle.

— Je ne suis pas vraiment venue ici pour ça, protestai-je tandis qu'elle ondulait au son de la musique et m'entraînait avec elle.

— Ne sois pas si ennuyeuse ! s'exclama-t-elle avec une moue. Même si ton existence va être longue, on ne vit qu'une fois. Tu dois en profiter tant que tu le peux.

Je levai les yeux au ciel, mais obtempérai, la laissant danser avec moi, ou plutôt contre moi, voire sur moi. Elle se mouvait de manière gracieuse et aguichante, à mi-chemin entre une danseuse et une strip-teaseuse.

À cause du sang consommé plus tôt dans la soirée, je me sentais fiévreuse et débauchée. Même si le pic d'adrénaline s'était dissipé, j'avais l'impression que la musique coulait dans mes veines, et il était bien trop facile de fermer les paupières pour laisser Olivia mener la danse.

— Hé ! intervint Bobby. Alice, hé !

Il s'était lâché sur la piste avec certains de ses mouvements de hip-hop les plus doux, mais s'était interrompu pour me taper sur l'épaule alors qu'Olivia se frottait contre moi.

— Quoi ?

Je repoussai gentiment Olivia, qui adopta un air renfrogné sans cesser de se balancer en rythme.

— Cette fille là-bas n'arrête pas de nous fusiller du regard, m'annonçait-il en indiquant du menton une vampire de l'autre côté du bar.

Elle était installée dans un coin lounge sur une plateforme surélevée qui courait le long du mur en briques, ce qui donnait l'impression qu'elle nous toisait de haut. Ses longs cheveux brillaient sous une lumière bleue et sa robe décolletée parvenait à peine à contenir sa poitrine généreuse.

— Oh, mince ! s'écria Olivia quand elle s'aperçut que Bobby la désignait. C'est elle. C'est Cate Brennan.

À cet instant précis, la fille leva son verre dans ma direction et me gratifia d'un large sourire qui dévoila ses incisives pointues.

Chapitre 21

Bobby se pencha vers moi, si près que ses lèvres touchèrent presque mon oreille, mais il devait parler discrètement s'il ne voulait pas que les vampires autour nous entendent.

— J'ai tes armes si tu en as besoin, murmura-t-il en tapotant d'un geste subtil le côté de sa veste.

Ce blouson adoré possédait une poche secrète dans la doublure, dans laquelle mon ami conservait en permanence quelques outils essentiels à notre métier : un ou deux pieux en titane, des attaches de câble réalisées dans un alliage pratiquement incassable, ainsi qu'un petit « badge » noir attestant que nous travaillions sous la direction de l'Agence.

— Tu vas lui parler ou lui lancer des œillades toute la nuit ? s'enquit Olivia, qui se tenait à côté de moi.

Il était inutile de plaisanter, alors je traversai la piste d'un pas déterminé et montai les cinq marches qui menaient là où Cate était assise seule à boire son cocktail de sang. Bobby et Olivia me suivirent, mais tous les deux s'attardèrent derrière moi tandis que je m'apprêtais à me présenter.

— Offre-moi un verre, exigea-t-elle dans un lyrique accent irlandais avant que je puisse prononcer le moindre mot.

Je lui adressai un sourire narquois.

— C'est présomptueux.

— Eh bien, tu veux discuter, pas vrai ? rétorqua-t-elle.

— En effet.

— Alors, paie-moi une boisson, et nous irons dans un endroit plus calme.

— Très bien, cédaï-je, cherchant mon portefeuille dans la poche de mon blouson. Combien coûte un verre ?

Cate eut un haussement de sourcils suggestif.

— Combien as-tu ?

J'ouvris mon portefeuille et me rendis tout de suite compte avec désarroi que j'avais peu de monnaie sous la main, et il s'agissait d'euros,

qui me seraient inutiles en République tchèque.

— Tiens.

Dans mon dos, Olivia passa sa main et jeta deux billets de couronnes violet vif sur la table. Lorsque je la dévisageai, elle haussa les épaules.

— Je voulais mettre fin à ce jeu stupide, ajouta-t-elle.

Cate se leva, ramassa l'argent et le glissa dans son décolleté. Elle se faufila hors du coin lounge, son verre à la main.

— Suis-moi. (Elle fit un pas, puis s'arrêta et tourna la tête vers moi.) Oh, et laisse ta garde rapprochée ici. Ce sera plus simple si on y va toutes les deux.

Elle se remit à marcher, sans attendre ma réponse.

Je pivotai vers Bobby et Olivia.

— Restez ensemble, m'empressai-je de leur dire. Je vous retrouverai quand j'aurai terminé.

— Tu ne crois pas que c'est risqué ? me demanda Bobby.

— On n'est jamais à l'abri, avouai-je en suivant Cate.

Elle se dirigeait tout droit vers un escalier hélicoïdal métallique au fond du club, qui menait à un balcon. Je l'empruntai à mon tour et jetai un bref regard à la foule en bas, qui se trémoussait au rythme de la musique diffusée par le DJ sous un kaléidoscope de lumières.

Du moins, la plupart des personnes dansaient, à l'exception de Cyrus qui se tenait immobile au centre de la pièce et qui m'étudiait de ses étranges yeux foncés. Je remarquai seulement qu'il ressemblait davantage au Nosferatu interprété par Max Schreck qu'à un mannequin de n'importe quelle époque.

Le videur posté au sommet des marches fit signe à Cate d'avancer ; il était sur le point de me bloquer quand elle lui précisa que j'étais avec elle. À l'étage, l'ambiance était plus calme et l'endroit moins bondé. Des rideaux sombres semi-transparents séparaient différents coins salon.

En passant devant les autres zones, je vis des vampires se nourrir sur des humains ; j'avais déjà senti le sang depuis l'escalier. Cate opta pour une place dans le coin le plus distant, loin du bruit et des regards indiscrets des vampires qui s'alimentaient.

Elle se glissa en premier derrière les rideaux et pénétra dans la partie qui comprenait quatre fauteuils club et une table basse en verre au centre. Naturellement, elle choisit le siège avec le dos au mur, qui lui offrait le

point de vue privilégié sur tout l'étage. Elle étendit ses longues jambes qui dépassaient l'ourlet de sa robe, puis les croisa.

— Est-ce que tu viens souvent ici ? demandai-je.

Un sourire espiègle naquit sur ses lèvres.

— Tu essaies de me draguer ?

Je laissai échapper un petit rire nerveux.

— Non. C'est juste que tu as l'air de bien connaître les lieux.

En réalité, elle semblait détachée et sûre d'elle, ce qui me déroutait. Quand Olivia avait décrit sa panique à la simple mention du nom de Peter, je pensais rencontrer une personne beaucoup moins paisible. En fait, Cate m'avait attendue, et je ne pouvais pas m'empêcher de songer que j'étais peut-être tombée au beau milieu d'un guet-apens.

— J'ai habité à Prague quelques années, et on peut dire que je suis une habituée, répondit-elle. Mais allons droit au but, tu veux bien ? Alice, c'est ça ?

— Oui, acquiesçai-je.

— Cate. (Elle se désigna, faisant tinter ses bracelets parés de strass.) Mais on m'appelait Catherine à l'époque. (Elle pencha la tête.) Tu n'es pas une Townsend, je me trompe ?

— Non. Je vis avec eux. Je n'ai simplement... jamais pris leur nom.

— Bonham, pas vrai ? (Une lueur mystérieuse et menaçante traversa soudain son regard lorsqu'elle prononça mon nom.) Et, si mes souvenirs sont bons, tu exerces un métier intéressant.

— Je ne suis pas venue ici pour parler de mon travail, répliquai-je de manière évasive en m'agitant sur mon siège.

J'avais très vite appris que la plupart des vampires n'aimaient pas les chasseurs. Même si j'œuvrais juste à maintenir la paix, à protéger vampires comme humains, j'avais réellement l'impression d'être un flic des stupés dans un repaire de drogués.

— Je dois admettre que je suis soulagée de le savoir, affirma-t-elle, sincère. Quand on m'a dit que tu voulais me localiser, je me suis préparée au pire.

Je secouai la tête.

— Je ne cherchais pas à retrouver ta trace. D'où te vient cette idée ?

— Ton amie, la petite en bas, qui posait des questions ? rétorqua-t-elle avec un vague geste en direction de la piste de danse. Tu ne l'as pas

envoyée enquêter sur moi ?

— Non, c'était une pure coïncidence. Pour tout dire, je n'avais pas entendu parler de toi avant qu'elle me téléphone l'autre jour.

Son expression oscilla entre la surprise et le dégoût.

— Peter n'a jamais mentionné mon nom ?

— Il déteste évoquer son passé.

— Mais tu es sa petite amie, maintenant.

— Comment ? Non ! (Je secouai la tête, sans doute avec trop de force.)

Non, pas du tout. Je ne suis pas avec lui, mais avec son frère.

Elle haussa ses sourcils noirs.

— Ah bon ? Je pensais que tu lui étais destinée.

Si j'avais été humaine, mon cœur se serait emballé. En l'occurrence, les légers battements de mon cœur se firent encore plus lents.

— N'était-ce pas Élise ? m'enquis-je, perplexe.

Cate soupira, comme si cette simple idée l'exaspérait, puis baissa les yeux.

— C'est ce qu'il prétendait, mais je ne suis pas sûre d'avoir jamais cru à cette histoire.

— Pourquoi ?

— As-tu déjà transformé quelqu'un en vampire, Alice ? demanda-t-elle avec emphase.

— Non, confessai-je. J'ai assisté à des métamorphoses, mais je ne l'ai jamais effectuée moi-même.

— Il existe un lien presque indicible entre un vampire et sa progéniture. (Elle prit une profonde inspiration.) C'est totalement viscéral.

— Je ne vois pas le rapport avec Élise et Peter.

— Parce que j'étais sa créatrice, m'annonça-t-elle comme si j'étais demeurée. Et, s'il lui avait réellement été destiné, je l'aurais senti à travers elle. Tu dois connaître le phénomène de transmission du lien.

— Que trop bien, lui assurai-je avec un sourire grave.

Comme Ezra avait engendré Peter et que Mae était liée par le sang avec Ezra, Peter avait toujours ressenti une affinité particulière pour elle. Il ne l'aimait pas de la même manière qu'Ezra, mais tenait beaucoup à elle. Nous avions pendant longtemps soupçonné que c'était en partie à cause de cette transmission enchevêtrée que mes relations avec Peter et Jack avaient été si chaotiques au départ.

— Alors tu sais. Je n’ai jamais éprouvé d’attachement pour Peter. Or, ce serait le cas s’il avait été lié au sang d’Élise.

— Peter et toi ne vous entendiez pas ?

— Si, assez bien, mais je ne l’ai jamais apprécié réellement, précisa-t-elle. J’ai fait l’effort pour Élise, quand je me suis rendu compte de l’affection qu’elle lui portait. Je l’ai toujours trouvé plutôt ennuyeux.

— C’était gentil de ta part de te réconcilier avec lui pour elle, affirmai-je, car Cate semblait du genre à chercher les compliments, et j’avais envie qu’elle poursuive son récit.

— J’aurais été prête à tout pour elle, ajouta-t-elle d’une voix douce, presque pour elle-même, les yeux perdus dans le vide, puis elle cligna des paupières et me dévisagea d’un regard plus perçant qu’auparavant. Pourquoi es-tu là si tu ne me traques pas ?

— Parce qu’Olivia m’a raconté que quand elle a mentionné mon nom, tu as réagi de façon étrange, confessai-je sans détour. J’ai pensé que tu savais peut-être un truc sur Peter susceptible de l’aider, ou je craignais que tu veuilles lui faire du mal.

Elle partit d’un rire mélancolique.

— J’ai réagi de manière bizarre parce que j’étais persuadée que ton amie, et maintenant toi, étiez venues sur ordre de Peter pour exécuter une vengeance tardive. Deux chasseuses de vampires à vos trousses suffisent à éveiller la méfiance de n’importe qui.

— Pourquoi Peter me lancerait-il à ta recherche ?

— Car j’étais avec Élise quand elle est morte, et pas lui. (Elle marqua une pause et déglutit péniblement.) Parce que je n’ai pas réussi à la sauver.

— Je crois qu’il s’accuse plus que quiconque, lui assurai-je avec franchise.

— C’est en partie vrai, admit Cate. Je me suis souvent demandé si elle serait encore vivante s’il était resté.

— Que lui est-il arrivé ?

Cate secoua la tête, incrédule.

— Il ne t’a réellement jamais rien révélé ?

— Je sais seulement que le simple fait d’entendre son nom le bouleverse.

Ce n’était pas tout à fait exact. Peter ne m’avait jamais rien dit au sujet d’Élise, rien de concret, mais Ezra m’avait donné les détails dont il

disposait.

— Il a toujours été doué pour le mélodrame, affirma-t-elle en levant les yeux au ciel. Lors de leur deuxième rendez-vous, il lui demandait de s'enfuir avec lui pour se marier. Et Élise, jeune et naïve comme elle l'était à l'époque, l'aurait suivi si je ne l'avais pas raisonnée.

— Mais ils ont fini par s'unir ?

Elle hocha la tête.

— Oui. Ils ont été mariés pendant... dix ans, je crois.

— Jusqu'à ce qu'elle meure, complétai-je.

— Peter était en Amérique, occupé à monter une stupide entreprise avec Ezra. (Tandis qu'elle parlait, elle baissa les yeux vers le sol.) Élise avait refusé de partir avec lui. Il lui avait quasiment ordonné de le suivre, et, comme elle l'aimait et prenait ses vœux au sérieux, elle avait cédé. Mais elle était restée au pays jusqu'à ce qu'il envoie quelqu'un la chercher.

» Nous avons mis la vieille ferme en vente, celle où elle avait toujours vécu, et nous avons pris la route vers le nord pour trouver des acquéreurs, poursuivit Cate. En ce temps-là, dans notre pays, les vampires se révélaient parfois très territoriaux, et nous avons par mégarde traversé la propriété d'un autre vampire. Nous avons tenté de nous excuser et de fuir, et je me suis battue pour Élise de mon mieux, mais...

— Ils l'ont tuée ? demandai-je d'une voix douce, constatant qu'elle demeurait silencieuse.

Une larme solitaire roula sur sa joue ; elle l'essuya d'un revers de main.

— Une fourche plantée en plein cœur.

— As-tu fini par attraper ceux qui lui ont infligé ça ?

— Non. (Elle leva enfin les yeux vers moi.) Je n'avais pas vraiment d'alliés à l'époque, pas d'autres vampires, alors j'étais incapable de les affronter seule. Le temps que Peter et Ezra reviennent en Irlande, les autres vampires s'étaient déplacés, et nous ne sommes jamais parvenus à les pister.

— Je n' imagine pas une seconde Peter abandonner si vite, objectai-je.

Cate laissa échapper un rire jaune qui sembla résonner dans la pièce.

— En effet. Il a cherché partout, jusqu'à ce qu'Ezra le convainque que c'était vain. Et je suis persuadée que son abattement l'a aidé à lâcher prise. Retrouver les assassins ne la ramènerait pas. (Elle baissa de nouveau le regard.) Rien ne le pouvait, alors c'était sans intérêt.

— Il l'aimait sincèrement, dis-je, sans savoir si c'était pour me le rappeler ou pour convaincre Cate.

— Je sais. (Elle hocha la tête.) J'en ai toujours eu conscience. Mais pas assez.

— Pas assez, ou pas autant que toi ? rétorquai-je.

Elle riva ses yeux sombres aux miens.

— Peut-être que cela revient au même.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

— J'ai bien besoin de prendre l'air, annonça Olivia quand j'atteignis le bas de l'escalier en spirale.

Elle semblait s'être matérialisée hors de la foule, et m'avait saisie par le bras, Bobby sur ses talons. Je n'avais pas le temps d'intégrer ce que Cate m'avait raconté, mais, de toute évidence, Olivia avait décidé que ce n'était pas le moment.

— Pourquoi un tel empressement ? demandai-je alors qu'elle m'entraînait vers la porte.

— As-tu parfois l'impression qu'on t'observe ? répliqua-t-elle.

Je tendis le cou.

— Qui nous surveille ?

— Ne regarde pas ! m'intima-t-elle.

— Oui, Alice, intervint Bobby. On se croirait dans *Comment se conduire lorsque vous êtes suivi pour les Nuls*. Enfin, le livre n'existe pas, car ce serait ridicule comme titre. Mais tu vois ce que je veux dire.

Une fois dans la rue, je pensais qu'Olivia me guiderait vers la Rolls Royce que nous avions empruntée à l'aller, mais, à la place, elle me déboîta presque le bras pour qu'on traverse la route et qu'on se dirige sur la promenade qui longeait la Vltava.

— Si nous avons quelqu'un à nos trousses, pourquoi ne monte-t-on pas dans la voiture ? m'étonnai-je.

— Parce que je ne suis pas encore sûre de son identité. Il s'agit du véhicule de Rebekah, et elle m'assassinerait s'il lui arrivait quelque chose alors qu'il est sous ma responsabilité.

Nous étions un mardi soir bien après minuit, alors les rues près du club étaient quasi désertes. Un muret nous séparait de la rivière au flot continu, ainsi que du reste de la ville en arrière-plan, qui scintillait de ses lumières jaunes. De l'autre côté, les tavernes et les immeubles avaient cédé la place à des parcs, où une brise fraîche faisait bruisser les arbres d'un vert vif.

— Où allons-nous, alors ? demandai-je une fois suffisamment loin du club pour que l'on puisse parler sans crainte.

Olivia jeta un bref coup d'œil en arrière, puis répondit vaguement :

— Loin, loin, loin.

— Qui nous poursuit ?

Je me tournai vers Bobby pour obtenir son aide, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Aucune idée, admit Olivia. Peut-être personne. Je n'ai rien vu, c'est juste une sensation.

— Combien de temps va-t-on marcher ?

J'essayais de me renseigner, car on était seuls en apparence, et on ne cessait de s'éloigner de notre voiture et du trajet retour.

— Aussi longtemps que nécessaire, dit-elle d'un ton bref, mais elle ralentit l'allure pour adopter un pas plus naturel, au lieu de se précipiter comme si notre vie en dépendait.

— Tout s'est bien passé avec Cate ? s'enquit Bobby. Tu as eu de nouvelles informations ?

— Je ne sais pas.

Il me gratifia d'un regard sceptique.

— Comment ça ? Soit elle t'a raconté des trucs, soit rien du tout.

— Elle m'a donné beaucoup d'éléments. Mais je ne suis pas certaine de leur pertinence, précisai-je.

Il souhaitait sûrement me questionner davantage, mais deux silhouettes se détachèrent à quelques mètres de là. Elles tournèrent d'une rue adjacente et rejoignirent le chemin sur lequel nous nous trouvions, se dirigeant droit sur nous.

Elles étaient assez proches pour que je distingue qu'il s'agissait de deux vampires, dont l'un était Cyrus, le mince sosie de Nosferatu. À sa gauche, l'autre était à la fois plus petit et plus large, ce qui le faisait paraître trapu en comparaison.

Ils portaient tous les deux un long manteau noir censé leur donner un air menaçant, mais l'effet était plutôt comique en définitive. On aurait dit des gamins adeptes de cosplay qui jouaient à faire semblant d'être méchants et dangereux.

— Devrait-on faire demi-tour ? suggéra Bobby.

— Non. Si on se met à courir, ils vont nous poursuivre, répondit Olivia d'un ton nonchalant.

On se décala afin de leur laisser plein de place pour nous dépasser sur le trottoir, mais Cyrus jeta tout de même un coup d'œil par-dessus son épaule en me croisant. Olivia se figea, et moi aussi, puis on fit volte-face pour les affronter s'ils décidaient de bondir sur nous.

— Attention ! aboya le plus petit.

Cyrus se retourna, un étrange sourire malsain aux lèvres.

— Regardez-moi ça. Tabasser deux pauvres vampires sans défense comme ça. Je ferais bien de tout rapporter à l'Agence.

Un frisson me parcourut l'échine, et j'écartai les jambes, prête au combat, les poings serrés.

— Nous souhaitons éviter les ennuis, objecta Olivia d'une voix exagérément soûle. On se promène juste.

Alors que je me préparais à la bagarre, elle tentait de les désarmer. À de nombreuses reprises, elle avait eu le dessus sur des adversaires qui la sous-estimaient parce qu'elle jouait tour à tour la femme stupide, aguicheuse, faible ou ivre. Dans d'autres situations, cela fonctionnait à merveille, mais cette fois j'éprouvais des doutes.

Cyrus était au courant de notre force, pourtant il cherchait à se battre.

— Arrêtez vos salades, aboya-t-il. Mon ami Omar et moi savons très bien ce que vous mijotez.

Il désigna son camarade, qui afficha son mépris envers nous.

— J'ignore ce que vous avez entendu, poursuivit Olivia d'un ton rationnel. Mais nous sommes en vacances. Nous venons voir de vieux copains et visitons les principales attractions.

— On se fiche royalement de ce que vous faites pendant votre temps libre, gronda Omar avec un fort accent slave. Mais nous connaissons votre identité et nous savons pour qui vous travaillez. La Famille des Basarabi ne va pas le tolérer davantage.

Olivia lâcha un rire surpris.

— La famille des Basarabi ? Ils reviennent à la charge ?

Sa réaction mit Cyrus en colère. Il la fusilla du regard et rétorqua :

— Tu ris pour l'instant, mais, bientôt, tous ceux qui sont du côté de l'Agence rigoleront moins.

— Impossible de les raisonner, alors ce n'est pas la peine. (Elle remonta les longues manches transparentes de sa robe.) Finissons-en, dans ce cas.

Comme Olivia était plus proche d'Omar, ce fut sur lui qu'elle fondit. Cyrus se rua sur moi, et je réussis à lui décocher un coup de poing en pleine mâchoire. Mais, alors que je m'apprêtais à lui en assener un second, il se volatilisa.

Soudain, il fut derrière moi et me frappa dans les jambes. Je retrouvai l'équilibre et me relevai d'un bond, mais j'avais découvert avec frustration qu'il comptait parmi les rares vampires capables d'évoluer à une vitesse incroyable.

J'avais déjà combattu une créature dans son genre, un lycan pour être précise, qui se déplaçait si rapidement qu'on aurait dit qu'il se téléportait d'un endroit à l'autre. Désormais, je me sentais moins préparée, d'autant que Bobby détenait toujours toutes mes armes d'urgence dans sa veste.

Tandis qu'Olivia s'occupait d'Omar, qui semblait la forcer à rester en alerte, j'évitais les attaques de Cyrus chaque fois que possible et m'efforçais d'anticiper ses mouvements, de sorte que je pus le frapper encore à une ou deux reprises. Pas de quoi le maîtriser.

— Le pieu, Bobby ! criai-je.

Il me le lança, et l'objet s'éleva dans les airs. En un éclair, Cyrus s'en empara, puis atterrit sur moi en me projetant sur le béton. Il tint le pieu au-dessus de moi, prêt à le planter tandis que j'étais coincée sur le dos.

— N'énervez jamais ceux qui suivent Basarab, dit-il en me montrant les crocs.

Avant qu'il puisse continuer, j'entendis un pieu lui traverser le corps avec un bruit humide de métal transperçant la chair. Je vis ses yeux s'écarquiller et les vaisseaux éclater autour de ses iris, envahissant le blanc de filaments rouges.

Il s'écroula sur moi, alors je repoussai son cadavre, qui retomba au sol. Bobby se tenait devant moi, une expression de fierté sur le visage.

— Je sais qu'en temps normal c'est toi qui les plantes, mais j'ai pensé que je devais prendre l'initiative cette fois. Afin que tu ne meures pas, tu comprends.

Si ce qu'il venait d'accomplir ne paraissait pas si impressionnant, en réalité cela requerrait beaucoup d'entraînement et d'habileté afin de savoir exactement où frapper pour que le pieu glisse entre ses côtes. Bobby ne

serait jamais assez fort pour briser l'un de nos os, alors il était obligé de trouver l'angle parfait pour enfoncer l'arme.

— Tu as bien fait, le félicitai-je en me relevant.

Derrière nous, j'entendis Olivia émettre un grognement énervé. Je me tournai juste à temps pour la voir attraper Omar par la tête. Elle la fit pivoter d'un coup sec, déclenchant un fort bruit de craquement, puis elle la tira vers le haut et le décapita.

Le sang jaillit de son cou et éclaboussa toute la robe de luxe noire, ce qui provoqua un autre gémissement irrité de la part d'Olivia. Quand le corps sans tête d'Omar s'écroula par terre, elle le repoussa sur le côté avec le pied afin d'éviter de maculer ses chaussures de sang.

— C'est précisément pour cette raison que j'ai cessé de chasser. (D'un geste désinvolte, elle jeta la tête d'Omar dans l'eau.) J'ai abîmé tant de jolies tenues !

— Attends, on balance les corps dans la rivière, voilà tout ? demanda Bobby.

Olivia ramassa le cadavre d'Omar et l'envoya suivre la tête.

— C'est plus facile que de faire face à la police. Et comme ce n'est pas une exécution ordonnée par l'Agence, il vaut mieux qu'on nettoie nous-mêmes la scène.

Il observa les rues qui nous entouraient, mais, par chance, il était tard et nous étions assez loin des clubs, de sorte que les lieux étaient déserts. Cela nous éviterait de gérer d'éventuels témoins gênants.

Je retirai le pieu du torse de Cyrus et en essuyai le sang sur ses vêtements. Selon l'exemple d'Olivia, je jetai le vampire dans l'eau et l'envoyai dériver avec son confrère disciple de Basarab.

— Qu'est-ce que la famille des Basarabi ? demandai-je à Olivia en rendant les pieux à Bobby pour qu'il les cache.

— C'est un groupe de vampires persuadés qu'ils sont censés hériter de la terre et que les humains doivent être traités comme du bétail, expliqua-t-elle comme s'il s'agissait de la théorie la plus stupide qu'elle ait jamais entendue. Il meurt et ressuscite au fil des siècles, mais, pour une raison que j'ignore, il ne reste jamais éteint.

— Eh bien, il s'agit d'un culte vampire, donc c'est logique, avança Bobby.

Olivia éclata d'un rire franc.

— Touché !

— Que signifie « Basarab » ? demandai-je.

— Tu as entendu parler de Dracula ? Ou Dracul, comme ses adeptes l'appellent, poursuivit-elle sans attendre ma réponse. C'était un membre de la famille des Basarabi, cette vieille dynastie roumaine. Il n'était pas le premier vampire, et de loin, ni le premier à suggérer que nous renversions les humains. Mais il fut l'un des plus couronnés de succès, et a réellement contribué à populariser la tendance.

— Oh, comme Skrillex avec le dubstep, offrit Bobby en guise d'analogie.

Olivia lui accorda un regard agacé.

— Je ne vois même pas ce que c'est, et cela ne m'intéresse pas.

Sur ces paroles, elle se retourna et se mit à marcher vers la voiture, alors Bobby et moi la suivîmes.

— As-tu révélé à quiconque que nous sommes des chasseurs ? lui demandai-je pendant que nous restions encore loin des oreilles indiscrètes du club.

Elle leva les yeux au ciel avec exagération.

— Voyons, Alice. J'ai beaucoup plus d'expérience que toi dans ce domaine. Je suis suffisamment intelligente pour ne pas le faire. D'autre part, je suis à la retraite.

— Cate savait que toi et moi étions chasseuses, précisai-je. (Je lus une légère hésitation sur ses traits, mais elle continua d'avancer.) Elle m'a expliqué que c'était pour ça qu'elle avait eu si peur quand tu avais prononcé mon nom au départ. Et maintenant, il y a ces deux idiots de Basarab, eux aussi au courant.

Olivia pinça les lèvres et fronça les sourcils.

— L'Agence est très discrète et secrète, et n'importe quel chasseur digne de ce nom ne crie pas sur tous les toits la profession qu'il exerce.

— Eh bien, on dirait que votre identité cachée ne l'est plus du tout, fit remarquer Bobby.

— Que ferait Batman dans ce cas ? répliquai-je.

Bobby lâcha un petit rire moqueur.

— Une telle fuite ne lui arriverait pas. C'est Batman.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Comme il était inutile de s'attarder dans le manoir avec Rebekah et ses serviteurs qui donnaient tous la chair de poule, on prit congé d'Olivia dans l'allée. Elle promit de nous tenir au courant si elle disposait de nouvelles informations, puis se précipita à l'intérieur afin de voir si l'une des domestiques de sa créatrice pouvait ôter le sang sur sa robe.

Le soleil ne tarderait pas à se lever, et je me sentais épuisée, alors Bobby s'installa au volant de ma Mercedes pour regagner Amsterdam. Je m'affalai sur le siège passager et observai le paysage défiler jusqu'à ce que mes paupières soient trop lourdes et que le sommeil m'emporte enfin.

Après les interminables journées que je venais de vivre, j'espérais faire une longue sieste reposante. Mais, bien entendu, dans mon existence, rien ne pouvait se révéler aussi simple.

Cette fois, je sentis d'abord les rayons du soleil me réchauffer la peau, et j'ouvris les yeux avec l'intention de demander à mon ami d'allumer la climatisation. Mais je me rendis compte qu'il avait disparu. J'étais de retour dans le champ de fleurs bleues. J'aurais dû m'en douter, car je les sentais déjà.

— Et maintenant ? grommelai-je avant de m'asseoir.

Je l'entendis avant de la voir.

— Alice, m'appela-t-elle.

Quelques instants plus tard, elle apparut, flottant depuis la colline. Elle resta plus en retrait que d'habitude. Dans la plupart de mes rêves, j'avais l'impression de pouvoir la toucher en tendant le bras, mais là je distinguais à peine son visage.

Tout son être me paraissait plus flou et plus faible qu'en temps normal, sauf sa voix, qui parvenait encore à s'infiltrer dans le songe.

— Un danger approche, annonça-t-elle avec une inflexion chantante et éthérée. Tu dois te préparer.

— À quoi ? demandai-je avant de sentir un étrange picotement sur la main tandis que la vigne grimpait dessus.

Cela se produisait déjà alors que je n'étais qu'au début du rêve. Les fleurs m'envahissaient.

— Le temps presse.

— Alors dis-moi ce que je dois faire ! lui criai-je en me débattant. Si le temps importe, il faut arrêter de perdre le mien.

— Je ne détiens pas toutes les réponses, Alice, regretta-t-elle. Tu dois les trouver toi-même. Et il te faut bouger vite si tu veux te libérer.

Je ne la voyais plus désormais, car les fleurs me tiraient vers le bas. Au départ, elles me plaquaient juste au sol, mais, à présent, elles m'enfonçaient dans la terre. Je la sentis m'avaloir, froide et lourde. Je tentai de m'agripper et de hurler, mais cela ne servait à rien.

— Alice ? s'exclama Bobby.

Il me secouait, ce qui me poussa à l'attaquer et à le frapper au bras.

— Aïe, Alice !

— Merde, désolée. (Je clignai des yeux et me redressai, m'efforçant d'analyser la situation.) Tu vas bien ? Pardon. J'étais en plein cauchemar.

— Oui, ça va aller. Je crois. (Il se frotta l'épaule et me jeta un regard circonspect.) Et toi ? Tu as l'air... chamboulée.

Je plaquai un sourire sur mon visage.

— Ça va. Tout roule. Pourquoi m'as-tu réveillée ?

— Parce qu'on est arrivés à la maison.

J'observai les alentours et m'aperçus que nous nous trouvions dans le parking à étages sous notre immeuble, coincés entre la Lexus hybride de Milo et la DeLorean de Jack.

— Merde alors ! Combien de temps ai-je dormi ? J'ai l'impression d'avoir fermé les paupières quelques secondes.

— C'est ainsi que fonctionne le sommeil d'habitude, affirma Bobby en me scrutant d'un air étrange. Tu as dormi pendant tout le voyage. Tu es sûre que tu te sens bien ?

— Oui, je t'assure, lui promis-je, mais ni lui ni moi n'étions convaincus. Entrons.

C'était plus facile que de lui expliquer que j'avais la sensation de ne pas avoir fermé l'œil du tout. On aurait dit que j'étais victime d'une sorte de téléportation insensée, et l'odeur de la terre m'emplissait encore les narines et la bouche. Je la sentais sous mes ongles quand j'avais essayé de remonter à la surface. Mais lorsque j'inspectai mes doigts, rien ne l'indiquait.

C'était logique, puisque ce n'était qu'un rêve. Intense, réaliste et terrifiant.

— Tu seras en forme pour ta lune de miel ? demandai-je à Bobby, me hâtant d'aborder un sujet banal afin de ne plus penser à ce rêve.

Il acquiesça.

— Oui. Nous voyageons en avion, car Milo ne veut pas perdre de temps sur la route, alors je pourrai dormir.

— Tant mieux, répondis-je en hochant la tête, avant de prendre une grande inspiration. Tout est parfait.

Quand on atteignit l'appartement, le silence régnait et les volets étaient fermés, ce qui signifiait que tout le monde dormait ; on était encore en début d'après-midi. Je pénétrai sans bruit dans ma chambre, où Jack dormait, dos à moi.

Matilda était allongée au bout du lit. Lorsqu'elle me vit, elle agita violemment la queue. J'ôtai mes chaussures et mon pantalon puis lui grattai la tête avant de me glisser dans le lit. Jack était torse nu sous les draps. J'enroulai mon bras autour de sa taille, me plaquai contre lui et posai la tête contre son dos afin d'écouter les lents battements réguliers de son cœur.

— Hé, tu es revenue, murmura-t-il, à moitié endormi. Comment ça s'est passé ?

— Je te raconterai plus tard.

Il roula sur lui-même pour me faire face et écarta une mèche de devant mes yeux.

— Tout va bien ?

— Oui, mentis-je.

Il observa mes traits de son regard bleu, sans que je puisse deviner s'il me croyait, mais peut-être pensait-il juste qu'il me fallait du temps pour me relaxer avant de lui parler de quoi que ce soit.

— Tu m'as manqué, déclara-t-il enfin.

— Toi aussi.

Je me penchai vers lui et l'embrassai avec tendresse et douceur, puis il m'attira dans ses bras et me laissa poser la tête sur son torse.

Alors que je fermais les yeux et que je m'assoupissais, dans l'espoir d'un véritable sommeil cette fois, un détail à propos de notre séjour à Prague revint me tracasser. Au-delà de l'étrange réaction de Cate, ou du fait que mon statut de chasseuse de vampires était désormais relativement

public, ou de la résurgence de la famille des Basarabi, même si je me demandais encore ce que cela voulait dire.

Un élément plus profond me dérangeait, moins mortel, mais plus personnel, ce qui le rendait bien plus terrifiant. Ce que Cate avait affirmé occupait mes pensées, alors que je me trouvais avec l'homme que j'aimais plus que tout au monde.

Elle était convaincue qu'Élise n'avait pas été destinée à Peter. Si elle et lui n'étaient pas liés, qu'est-ce que cela impliquait pour moi ? Étais-je réellement destinée à Jack ? Ou peut-être ne l'étais-je pour personne, ainsi qu'Ezra me l'avait suggéré un jour. Il était possible que ma nature de dhampire me fasse réagir fortement à eux, sans posséder d'âme sœur parmi eux.

Peut-être n'avais-je pas d'âme sœur du tout.

OceanofPDF.com

Chapitre 24

— Alors ? s'enquit Jack avec une certaine impatience dans le regard. Est-ce que tu es d'accord pour en parler, maintenant ?

Après mon retour, j'avais sans surprise dormi jusque tard dans la soirée ; à mon réveil, Jack s'était déjà rendu au travail, tandis que Milo et Bobby étaient partis en voyage de noces. J'avais profité de ce moment seule pour récupérer mon ordinateur portable et rechercher tout ce que je pouvais à propos de Cate Brennan ou du lien par le sang, mais ces deux axes se révélèrent infructueux.

Lorsque j'entendis Jack à la porte, j'avais fermé tous les onglets que j'avais parcourus avec soin et lancé une requête plus innocente sur la famille des Basarabi.

Jack joua avec la chienne avant de me donner un baiser sur la tempe, puis s'assit à côté de moi et posa les pieds sur une chaise vide en face de lui. Ses doux yeux bleus brillaient d'une lueur étrange, lointaine et épuisée, ce qui, en fin de compte n'était pas si insolite, sauf qu'elle détonnait avec son visage d'habitude souriant.

— Nous avons eu un problème avec des vampires issus de ce culte bizarre, avouai-je, décidée à expliquer la partie que je n'étais pas gênée d'aborder en premier.

Quand j'eus terminé mon récit, son expression trahissait désormais une anxiété contenue que je connaissais bien depuis que j'étais devenue chasseuse de vampires à plein temps. Il me savait capable de me défendre seule, mais ne se montrait jamais heureux que je sorte me frotter à des vampires susceptibles d'essayer de me tuer.

— Mais vous êtes tous indemnes ? demanda-t-il, s'efforçant de masquer l'inquiétude qu'il éprouvait de toute évidence.

— Oui. Nous allons tous bien.

— Et c'est de cela que tu ne voulais pas discuter ce matin ?

— Ouais.

Il détourna les yeux et se gratta la nuque.

— Hmmm.

— Tu vas bien ? m'enquis-je avant de refermer le capot de mon ordinateur et de rapprocher ma chaise de la sienne afin de lui prendre la main.

— Oui, répondit-il d'un ton peu convaincu, les sourcils excessivement froncés. Je viens de passer une drôle de journée.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas. (Il secoua la tête.) Je n'arrive pas trop à l'expliquer. On a eu une soirée chargée, avec beaucoup de clients, donc c'était bien. Mais j'ai perçu des ondes étranges tout le temps, comme si les gens me scrutaient davantage que d'habitude.

— On te dévisage en permanence, lui rappelai-je.

Quand nous avons commencé à nous fréquenter, alors que j'étais encore une mortelle, les autres humains le reluquaient et le draguaient souvent et ouvertement, ce qui me contrariait beaucoup. Il était très sexy, même selon des normes vampires. À cause de cela et du charme surnaturel dont il disposait, il retenait toujours beaucoup l'attention.

— Je sais. Mais ce n'était pas que les humains.

Surprise, je me redressai, sans pour autant lui lâcher la main.

— Que veux-tu dire ?

Il s'humecta les lèvres, comme s'il cherchait à gagner du temps.

— Une vampire est venue à la librairie, avoua-t-il enfin.

— Et ?

— Et elle n'a pas cessé de me poser des questions et de me suivre partout. Ses demandes étaient toutes innocentes, à propos d'un titre ou d'un autre, de ce que je pensais du *New 52*, ce que je lui recommandais, bref, des trucs de base.

— Ça me paraît anodin, dis-je avec prudence. Alors qu'est-ce qui t'a semblé étrange ?

— Sa manière de m'examiner. Comme si elle était impressionnée. (Il regarda dans le vide, cherchant les bons mots.) Quand on emploie l'adjectif « incroyable », cela signifie souvent « cool » ou « génial ». Mais, à sa façon de me dévisager, elle était littéralement ébahie, sidérée, bouche bée, les yeux écarquillés.

— As-tu pu saisir son nom ?

— Non. Pour être franc, je n’ai pas tenté d’engager la conversation avec elle. J’ai fini par prétexter un truc important à faire dans le bureau, et je m’y suis caché jusqu’à ce que Jeroen vienne me prévenir qu’elle était partie.

— Tu es certain que c’était une vampire ?

Jack me regarda comme si j’étais ridicule.

— Arrête, Alice ! Je crois savoir reconnaître un vampire quand j’en rencontre un.

— Pardon. Bien sûr que oui, m’excusai-je avec un sourire. À quoi ressemblait-elle ?

— Blonde aux yeux bleus, le teint pâle. Elle devait avoir quarante ans au moment de sa transformation, mais j’ignore quand c’était, précisa-t-il. Son seul trait vraiment remarquable était son accent.

— Son accent ? répétai-je, intriguée.

— Oui, il était allemand, mais nuancé d’une certaine douceur, de l’australien peut-être ? (Il réfléchit quelques secondes.) Comme si elle était née en Australie, mais avait passé son enfance en Allemagne, ou le contraire.

— As-tu d’autres éléments à me fournir sur elle ?

— Je... (Il leva les yeux vers moi et je vis ses épaules s’affaisser.) Tu vas la chercher, n’est-ce pas ?

— Je vais essayer.

Il s’appuya contre le dossier de sa chaise, mais garda ma main dans la sienne.

— Je n’ai pas besoin que tu vérifies que tout va bien pour moi. Ce n’est probablement rien.

— Jack, ça fait partie de mon travail. Bien entendu, je veux m’assurer que tu ne crains rien, mais je suis également chargée de surveiller cette zone pour le compte de l’Agence. Je dois prendre au sérieux toutes les signalisations de vampires qui se comportent mal.

— Ce n’était pas le cas, argumenta-t-il. Peut-être qu’elle a juste flashé sur moi. Je suis un mec attirant, tu sais.

— Je sais, renchéris-je avec un sourire.

— Certes, c’était bizarre, mais je ne sais pas si elle est dangereuse. (Il se pencha en avant sur la table.) Si elle se pointe à nouveau, je te donne ma bénédiction pour faire des recherches à son sujet. Mais d’ici là, peux-tu

t'abstenir ? Je ne veux pas que tu embêtes une pauvre étrangère et que tu fasses fuir des clients. Ce n'est pas bon pour les affaires.

— OK, concédai-je. Mais promets-moi de m'avertir si quoi que ce soit de bizarre se reproduit, surtout avec cette femme.

— Marché conclu. (Il m'offrit un large sourire ; son malaise semblait s'être enfin dissipé.) Au fait, comment ça s'est passé avec cette vampire, Catherine ? Elle t'a appris des choses ?

— Pas vraiment. Du moins, rien de nouveau, admis-je avant de changer de tactique. Que sais-tu à propos d'Élise ?

— Très peu, en réalité. Peter prononçait à peine son nom en ma présence. La plupart de mes informations proviennent d'Ezra, me confia-t-il, ce qui nous mettait sur un pied d'égalité. Pourquoi ? Qu'espérais-tu découvrir ?

— Aucune idée, mais quelque chose en tout cas, je suppose. (Je pris une profonde inspiration.) Élise a été assassinée, tu étais au courant ?

— Oui. Elle a été victime d'une rixe avec des vampires ou un truc de ce genre.

J'acquiesçai.

— Ils n'ont jamais attrapé ses meurtriers.

— Ezra l'a mentionné un jour. Ils ont cherché partout, sans jamais trouver le moindre signe de cette bande itinérante de vampires territoriaux.

— Ça paraît étrange, non ? demandai-je, les yeux dans le vague, alors que je songeais à tous les éléments dont je disposais à propos de sa mort. Elle a vécu en Irlande sans rencontrer de problèmes pendant toutes ces années, et, juste avant son départ, elle se fait tuer ?

— Houla ! s'exclama Jack avec un sourire déconcerté. Je connais cette tête.

— Laquelle ?

— Celle que tu fais en ce moment, dit-il avec un geste dans ma direction. Tu vas tenter de résoudre ce meurtre, je me trompe ?

— Euh, non. J'ignore même si on peut l'élucider, prétendis-je. Mais oui, j'envisageais d'effectuer des recherches.

— Sa mort remonte à plus d'un siècle, souligna-t-il. C'était dans les années 1800, n'est-ce pas ?

— Personne ne m'a révélé la date exacte, mais Ezra m'a indiqué qu'il n'avait pas revu Catherine depuis au moins cent cinquante ans, alors je

suppose que c'était aux environs de 1864, voire avant.

Jack laissa échapper un petit sifflement de désarroi.

— C'est une très vieille affaire. Tu as vraiment envie de creuser à la recherche d'indices qui n'existent peut-être même pas ?

— Cela pourrait apporter un peu de paix à Peter.

— Tu te sens encore responsable de son malheur, comprit-il.

— Eh bien... pas toi ?

— Parfois, si, admit-il d'une voix inhabituellement maussade. Je suis heureux de partager mon existence avec toi, alors je sais exactement ce qu'il rate, et je saisis que cela le rend triste. Mais il mène sa propre vie. Et, ces derniers temps, j'ai beaucoup plus parlé avec lui. Il semble vraiment épanoui.

— Je l'espère.

Il me gratifia d'un léger sourire.

— Mais si cela peut rendre Peter plus heureux, et toi par la même occasion, dans ce cas tu as tout mon soutien. Je ferai mon possible pour t'aider.

Chapitre 25

— Agence Stoker & Hawthorn, Sabine à votre service, je vous écoute ?

La réceptionniste venait de décrocher le téléphone quand je poussai la porte des bureaux. Ses larges lunettes sur le nez, elle m'offrit un sourire poli et leva l'index pour m'indiquer de patienter une minute.

Je pris place sur l'une des chaises noires disposées dans le hall. En face de moi se trouvait une cascade décorative aux tons changeants, qui occupait tout un pan de mur et baignait la zone d'attente de douces couleurs pastel.

Abner entra. Il venait du couloir qui menait à son bureau. Son manteau gris sur le bras, son chapeau Homburg en feutre sur la tête, il arborait une expression plutôt sombre. Lorsqu'il m'aperçut, il s'immobilisa et parvint à m'adresser un sourire troublé.

— Je suis surpris de vous voir. Je vous croyais partie profiter de vos congés.

— Bobby est en vacances, affirmai-je. Je rôde encore en ville.

— En quête de travail ?

— À vrai dire, je suis venue parler à Ettie, mais je suis disponible. Vous aviez besoin de moi ?

— Rien de précis, et pas tout de suite, mais peut-être, répondit Abner d'un ton abattu, et je remarquai quelques éclaboussures de sang sur le blanc cassé de sa chemise habillée.

Après avoir raccroché, Sabine avait patiemment attendu un silence dans la conversation pour s'adresser à moi.

— Mademoiselle Bonham, vous souhaitez voir Mme Lefèvre ? (J'acquiesçai.) Je la préviens de votre arrivée.

Lorsqu'elle eut disparu dans le couloir afin d'annoncer ma présence à Ettie, je reportai mon attention sur Abner.

— Que se passe-t-il ?

Il s'assit sur la chaise voisine avec une grande lassitude et ôta son chapeau.

— J'ai l'impression que l'on retrouve de plus en plus d'humains morts ces derniers temps.

— Les crimes de vampires sur humains connaissent un pic ? demandai-je.

— J'en suis encore au stade de la collecte des données, donc je ne dispose pas des chiffres exacts pour le moment. Mais je crois bien. (Il marqua une pause.) Ou alors, c'était juste une longue nuit.

— Pourquoi ? répliquai-je avec un bref regard sur les taches de sa chemise.

Abner caressa le bord de son chapeau du bout des doigts et parla, les yeux rivés sur ses mains :

— J'ai reçu un appel signalant des troubles dans le quartier de De Wallen. Une fois sur place, il n'y avait que cette jeune femme d'environ dix-huit ans, allongée dans une ruelle, et je ne crois même pas qu'il s'agissait d'une *beethoer*.

» Elle avait la gorge lacérée et respirait à peine, poursuivit-il avec une grimace. J'ai tenté de la sauver, mais elle ne s'est accrochée qu'une minute avant de pousser son dernier soupir.

Il garda le silence un moment, puis reprit :

— J'ai entendu certains vampires parmi les plus anciens affirmer qu'on se fait à la mort. Qu'on s'habitue à voir les humains disparaître si vite et si souvent autour de nous, et que la vie cesse d'avoir cette valeur naturelle.

— Vous estimez que ce n'est plus vrai ?

Je m'efforçai de dissimuler l'espoir que je ressentais.

Rebekah et Ezra m'avaient mise en garde et expliqué que, lorsque l'on disposait de l'éternité, la vie perdait sa valeur, donc j'avais peur que cela devienne aussi le cas pour moi un jour. Mais, à écouter Abner, pour qui la mort représentait toujours une épreuve même après cent-vingt-cinq ans, cela renforçait ma conviction que nous n'étions pas obligés d'abandonner notre humanité si nous n'en avons pas envie.

— Je ne sais pas, admit-il. Mais, parfois, j'aimerais que l'apathie se hâte de me gagner, et d'autres jours je suis reconnaissant de ressentir encore des sentiments.

— Et aujourd'hui ?

Il m'adressa un sourire amer.

— Reposez-moi la question demain.

J'entendis les talons hauts de Sabine claquer dans le couloir ainsi que ses rapides battements cardiaques. Elle rejoignit le hall, coula un bref coup d'œil inquiet à Abner qui était de toute évidence bouleversé, puis me sourit.

— Mademoiselle Bonham ? Ettie va vous recevoir tout de suite.

— Merci, Sabine. (Je me levai et donnai à Abner une petite tape réconfortante sur l'épaule.) Et n'hésitez pas à me contacter en cas de besoin, d'accord ? Je serai toujours disponible pour vous aider.

Il remit son chapeau et me gratifia d'un sourire plus sincère.

— Je risque de vous prendre au mot, Alice.

En tant que chef de notre région, Ettie possédait le bureau le plus spacieux et le plus agréable. D'un style moderne très français, il alliait élégance et excellente fonctionnalité. Tous les meubles comportaient des nuances de gris et de blanc, avec quelques surfaces en miroir ou des touches de verre.

La paroi intégralement vitrée derrière le luxueux bureau en albâtre d'Ettie donnait sur le centre d'Amsterdam. Une nouvelle nappe de brouillard s'était installée, obscurcissant la vue, mais les lumières de la ville parvenaient à le transpercer.

Lorsque j'entrai, je vis un ordinateur portable dernier cri ouvert sur le bureau. Penchée en avant, Ettie étudiait le contenu de l'écran, en griffonnant quelques notes de sa gracieuse écriture sur son papier à lettres dont l'en-tête indiquait « Etionette M. Lefèvre ». La lumière chaude que diffusait sa lampe de bureau donnait à son teint mat un magnifique hâle couleur bronze qui soulignait sa beauté.

Quand elle eut terminé, elle leva les yeux dans ma direction et me gratifia d'un sourire radieux, puis me fit signe de m'asseoir sur le fauteuil en face d'elle, alors je m'exécutai.

— Alice, quelle bonne surprise ! Comment allez-vous ? s'enquit-elle.

Son accent français était si prononcé qu'après avoir vécu deux cents ans à parcourir la planète, je soupçonnais qu'elle devait fournir des efforts pour le conserver. La plupart des accents s'estompaient au fil du temps. Quand Ezra et Mae avaient déménagé pour la première fois en Angleterre tout le monde leur faisait remarquer leur inflexion américaine, mais, pour les habitants des États-Unis, à l'oreille, ils semblaient tout à fait britanniques.

Je n'avais jamais interrogé Ettie à ce sujet, mais je me demandais si elle s'y raccrochait parce qu'elle le possédait quand elle était humaine. Certains

vampires rejetaient tous les vestiges de leur mortalité et abandonnaient tout ce qui les reliait à leur existence passée, tandis que d'autres se cramponnaient aux moindres miettes de leur humanité.

— Bien, je vais bien, lui assurai-je.

— Parfait. (Elle croisa les mains devant elle, et la rivière de diamants à son poignet tinta doucement sur le plateau.) Vous aimez toujours faire équipe avec votre collaborateur humain ?

Des dizaines de mortels travaillaient au sein de l'Agence, mais Bobby était le seul à chasser à Amsterdam. En général, on les estimait plus faibles, plus fragiles ou moins doués pour le combat, si bien que la plupart d'entre eux occupaient des postes administratifs, moins risqués, comme Sabine.

Quand on m'avait embauchée, Ettie avait émis des doutes sur mon désir de m'allier à Bobby, mais, au cours de mes missions en tant qu'indépendante, il s'était révélé d'une aide réellement précieuse. Désormais, l'Agence pouvait m'apporter des renforts, ce qui en théorie rendait son rôle moins nécessaire, mais j'avais pris l'habitude de l'avoir à mes côtés. Nous formions un bon duo, et il m'avait sauvé la mise suffisamment souvent pour que cela en vaille la peine.

De plus, Bobby adorait cet emploi, et, à ma connaissance, rien d'autre ne l'intéressait davantage.

— Oui. Bobby est génial, m'enthousiasmai-je.

— Ravie de l'entendre, dit-elle. De nombreux clients nous ont contactés pour nous présenter leurs compliments sur l'efficacité et la discrétion dont vous faites preuve tous les deux.

Ces louanges m'arrachèrent un sourire.

— Nous faisons de notre mieux.

— Bon, que puis-je faire pour vous aujourd'hui ?

J'éprouvais une étrange nervosité à aborder le sujet avec elle, mais je m'étais déplacée, alors il fallait me jeter à l'eau.

— En réalité, je me demandais si vous aviez des conseils à me prodiguer afin de rechercher des éléments sur un meurtre commis il y a cent cinquante ans.

Ettie pencha la tête, sa curiosité aiguisée.

— C'est un vampire qui a été tué ?

— Oui, soi-disant assassiné par une bande de vampires en Irlande.

Je simplifiai l'histoire que l'on m'avait racontée, en partie parce que je ne savais pas à quel point les détails se révélaient exacts.

— En Irlande ? répéta-t-elle, les sourcils froncés, avant de secouer la tête. J'ai peu d'expérience dans ce pays. Au milieu des années 1800, je travaillais en tant que chasseuse, mais j'étais postée au Maroc. (Soudain, elle eut un flash et plissa les yeux.) Comment avez-vous entendu parler de ce meurtre ? Vous êtes bien trop jeune pour les avoir connus.

— La victime était l'amie d'un ami, lequel ne s'en est jamais complètement remis, expliquai-je sous forme d'euphémisme.

— Eh bien, la seule bonne nouvelle est que l'on a tendance à signaler les gangs de vampires.

Elle commença à pianoter sur le clavier de son ordinateur portable, sûrement pour accéder à la base de données de l'Agence qui recensait les vampires véreux, les crimes graves et autres événements importants qui impliquaient des immortels.

— Si le coupable était un individu, j'estimerai que vous n'auriez quasiment aucune chance de résoudre ce meurtre toute seule. Mais les gangs laissent des traces, poursuivit Ettie sans lâcher l'écran du regard. À l'époque, beaucoup de vampires habitaient en Irlande. La famine sévissait, et les morts et les mourants nous attirent comme des vautours.

Cela se tenait. J'avais entendu dire que les vampires suivaient divers épidémies et désastres dans le monde. Ils parvenaient à trouver des proies plus facilement, car elles étaient souvent faibles ou isolées, et que l'on imputerait volontiers leur mort à la dévastation qui les entourait. De plus, toute la population se focalisait tellement sur la survie que l'on n'avait même pas le temps de remarquer les immortels, et encore moins de préparer une riposte contre eux.

Elle fit claquer sa langue et secoua la tête.

— Très peu d'éléments sont répertoriés. À Dublin, un groupe de vampires dénommé les « Monto Boys » a sévi, mais principalement dans le domaine de la prostitution, à la fois sexuelle et sanguine. Était-elle une prostituée, par hasard ?

Comme je ne connaissais pas Élise, je ne pouvais affirmer avec certitude qu'elle ne l'avait jamais été. En revanche, je connaissais Peter, et savais qu'il n'aurait jamais été capable de la partager sans devenir fou, surtout s'il avait dû laisser d'autres la mordre.

— Non, répondis-je. D'autre part, je ne pense pas qu'ils habitaient la ville, mais plutôt un petit village.

— Je ne vois aucune activité particulière concernant une bande au-delà de Dublin. Il y en avait quelques-unes hors du pays. (Elle se pencha en arrière et me regarda.) La plus proche se serait trouvée en Turquie, avec la famille des Basarabi.

— La famille des Basarabi ? répétai-je, choquée.

— Oui. Il s'agit du plus ancien gang de vampires, même s'il mériterait plutôt le titre de secte. Ses membres possèdent des idées absurdes mais dangereuses au sujet de la supériorité des espèces et de la destinée manifeste.

— J'ai entendu quelqu'un les mentionner l'autre jour, affirmai-je, songeant qu'il me fallait expliquer ma curiosité.

— Cela ne me surprend pas, dit-elle, impassible. Selon des rumeurs qui circulent, ils sont en train de se regrouper, ce qui se produit tous les siècles à peu près, et, bien qu'ils soient très véhéments, nous finissons toujours par les éliminer. Jusqu'à ce qu'ils resurgissent.

— Alors vous n'êtes pas inquiète ? demandai-je afin d'essayer de jauger si elle avait besoin d'apprendre ma récente altercation avec Cyrus et Omar à Prague.

Je ne souhaitais pas dissimuler des informations à Ettie, mais les vampires avaient disparu et leur sort était réglé, ce qui les empêchait de nuire désormais. En outre, Ettie avait déjà conscience de l'éventuel retour de leur secte. Si je lui dévoilais cet épisode, je ne ferais que récolter un blâme et peut-être une mise à l'écart du terrain pendant quelque temps, d'autant que je n'avais pas rapporté l'incident tout de suite.

Sans compter que je voulais éviter de mêler Olivia ou Bobby à cette histoire. Bobby parce qu'il était en voyage de noces, et Olivia car elle était à la retraite et n'était plus censée gérer ce genre d'affaires.

— Je ne suis pas précisément inquiète, pas encore, mais prudente, expliqua Ettie. Et vous devriez l'être aussi. N'affrontez aucun membre de la famille des Basarabi seule, et Bobby ne compte pas comme renfort. Pas avec eux. Ils sont bien entraînés, zélés et fous, ce qui constitue toujours une combinaison très dangereuse.

— Je tâcherai de m'en souvenir, lui assurai-je à voix basse.

— Désolée de ne pas avoir pu vous aider davantage à propos du meurtre de votre amie. Si vous désirez réellement le résoudre, je vous suggère de retourner en Irlande, là où elle est morte, et de voir si vous réussissez à trouver des vampires qui étaient présents ou qui connaissent l'histoire locale.

OceanofPDF.com

Chapitre 26

Le placard de notre entrée était étonnamment profond, et nous y casions tout le bazar qui ne trouvait pas sa place ailleurs : un vieil équipement de hockey, des gants dépareillés, une veste déchirée, le skateboard de Bobby et un million d'autres objets dont nous n'aurions jamais besoin. Tandis que j'en fouillais le contenu, renversant des choses et créant un beau capharnaüm, Jack sortit du salon et me dévisagea.

Après ma conversation avec Ettie à l'Agence, j'étais rentrée à la maison, j'avais brièvement salué Jack et la chienne, puis je m'étais tout de suite attelée à ma quête dans tout l'appartement.

— Tu te lances dans un grand ménage de printemps ? m'interrogea-t-il. Car nous sommes en juin. Je pense que tu aurais dû le terminer le mois dernier.

— Je cherche un truc.

— Oui, j'avais cru comprendre. Peut-être que si tu éclairais ma lanterne, je pourrais t'aider ?

Je pris une profonde inspiration, puis me retournai vers lui.

— Tu te rappelles la boîte de souvenirs de Peter ? Celle qui s'est mystérieusement retrouvée dans nos affaires quand on a déménagé ? On dit toujours qu'on la lui rendra, mais, comme on le voit rarement, elle reste chez nous.

— Oui, en effet, répondit-il. C'est à propos de l'enquête sur le meurtre ?

— Oui, j'en ai parlé à Ettie et elle n'a pas réussi à m'aider, donc j'ai pensé que je devrais commencer par ce qui pourrait se révéler utile.

— C'est par ici, alors.

Il me guida vers la chambre et sa spacieuse penderie. Là, il gardait une grande malle où il stockait ses bandes dessinées les plus précieuses, quelques cahiers et photos de sa vie de mortel, ainsi que d'autres souvenirs importants.

Sous un album de Prince dédié et le numéro 31 de *Detective Comics* (comme neuf, selon Jack) se cachait un coffret en bois un peu plus grand

qu'une boîte à chaussures. Il paraissait ancien, avec ses charnières en laiton et son bois patiné, à l'exception de l'étiquette sur le dessus, sur laquelle était griffonné au marqueur noir un message essentiel : « Propriété de Peter ».

Jack me tendit la boîte, et, lorsqu'il me vit effleurer l'écriture du bout des doigts, éclata d'un rire penaud.

— Oui, cela m'était destiné. J'avais l'habitude de fouiner dans ses affaires, à l'époque où je venais de me transformer, et cela l'agaçait. Mais il refusait sans cesse de discuter de son passé ou de lui, alors quel autre moyen avais-je pour obtenir des informations ?

— Est-ce que cet autocollant a réussi à te dissuader ?

— Oui, répondit-il, sur la défensive. Je ne suis pas complètement crétin. S'il ne souhaitait pas divulguer certains éléments, j'étais obligé de respecter son choix.

J'observai la boîte, l'air renfrogné.

— Maintenant, j'ai l'impression qu'on ne devrait pas l'ouvrir.

— S'il ne voulait pas qu'on fouille dedans, il n'aurait pas dû l'abandonner chez nous pendant les cinq dernières années. Techniquement, nous en sommes propriétaires à ce stade, argumenta Jack.

— De plus, j'essaie d'élucider le meurtre de sa femme, me justifiai-je.

— Notre motif est altruiste, alors c'est tout à fait acceptable.

Je soulevai lentement le couvercle en retenant mon souffle. Les charnières grincèrent, puis une odeur de vieux livres et de fleurs s'en échappa.

Je n'avais pas anticipé le contenu du coffret. J'espérais y trouver une édition du livre qu'il avait écrit, *Brève Histoire des Vampires*. Ou des indices à propos de son histoire et de sa vie passée. Peut-être une ou deux photographies. En apparence, il renfermait des souvenirs importants, et cela se vérifiait.

Il était rempli de nombreuses piles de lettres. Certaines paraissaient très anciennes, et bon nombre d'entre elles étaient soigneusement conservées dans leur enveloppe d'origine, mais d'autres avaient l'air plus récentes, sur du papier ligné en parfait état.

Tandis que je transportais la boîte dans notre chambre afin d'en passer le contenu au crible, j'entendis un cliquetis à l'intérieur. J'avais cru qu'elle ne renfermait que des feuilles, mais, lorsque j'y plongeai la main, je

découvris deux petites bagues au fond, un large anneau masculin et un autre plus petit, avec des feuilles de vigne gravées dans l'or et un rubis monté en solitaire au centre.

— Ce sont des alliances.

Je les soulevai dans ma paume, et Jack se pencha pour les examiner.

— Ah bon ? Je me suis toujours demandé ce que Peter avait choisi. (Il prit la féminine et la fit tourner dans tous les sens.) Elles sont plus simples que je l'avais imaginé.

Jack me rendit la bague, et je les reposai dans le coffret. Je m'assis sur notre lit, les jambes croisées, et installai la boîte devant moi. Avec prudence, pour éviter d'endommager le papier, j'entrepris de soulever les lettres, et Jack se coucha à côté de moi. Je commençai par les plus récentes à cause de leur aspect moins fragile, et fis une découverte surprenante.

— Elles sont toutes destinées à Élise, déclarai-je en les survolant doucement, pour voir son nom inscrit sur les pages. Et celle-ci date de 2009. (Je la lui tendis.) Jack, il écrivait à sa femme bien après sa mort.

Il ne parut pas du tout étonné.

— C'est tellement obsessionnel, morbide et bizarrement romantique. Typique de Peter.

J'en sélectionnai une autre et désignai la signature de Peter.

— Celle-là remonte à 1958, et il signe encore « à jamais à toi ».

Jack haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Il n'a jamais cessé de l'aimer.

— Tu veux dire que tu continueras à m'adresser des lettres si je meurs ?

— Probablement pas, mais surtout parce que je n'en écris plus maintenant. Peut-être que je t'enverrai des textos ou que je réaliserai des vlogs super tristes où on me verrait pleurer et interpréter des chansons de Sarah McLachlan.

— Laquelle ?

— Soit celle de la publicité avec les chiens, soit celle de *Toy Story 2*. Ou les deux ? répondit-il du tac au tac.

— Très bons choix, concédai-je.

— De toute façon, tu ne vas pas disparaître avant moi. Si tu meurs, moi aussi, tu t'en souviens ? demanda-t-il. C'est le marché que nous avons conclu, mais, avec de la chance, cela n'arrivera à aucun de nous deux.

— Je m’en souviens. (Je me penchai pour l’embrasser.) Et je veillerai à ce que tu tiennes ta promesse.

— Bon, tu vas lire ces lettres tout le reste de la nuit ? m’interrogea-t-il lorsque je reportai mon attention sur le coffret.

— Oui, elles contiennent forcément des informations exploitables à propos du meurtre d’Élise. On ne passe pas un siècle à écrire à une femme morte sans aborder le sujet.

— Je vais chercher mon livre et bouquiner ici près de toi, si ça ne te dérange pas.

— Pas de souci, répliquai-je avec un sourire. En fait, cela me ferait très plaisir.

Il quitta la pièce puis revint quelques secondes plus tard avec son dernier roman graphique, *Fatale, tome 4 : Toutes les larmes du ciel*, Matilda sur les talons. Il s’installa sur le lit à côté de moi après avoir aidé la chienne à grimper, et, peu de temps après, nous étions tous les deux plongés dans notre lecture.

Au vu du nombre impressionnant de lettres, j’eus du mal à savoir par lesquelles commencer. Les plus récentes m’intéressaient, car elles traitaient davantage du quotidien et offraient un aperçu de la vie de Peter avec Ezra et Mae, puis avec Jack.

Mais lire à quel point il aimait Jack me fendit le cœur. Ils avaient été si proches, et Peter aurait fait n’importe quoi pour lui. Jusqu’à ce que j’entre dans leur existence et y sème le désordre. J’étais d’autant plus reconnaissante qu’ils se soient enfin réconciliés, qu’ils aient tourné la page et retrouvé un semblant de leur ancienne relation.

Les lettres plus anciennes, celles où il venait de rencontrer Élise et de tomber amoureux d’elle, étaient déchirantes d’une tout autre manière. Ligne après ligne, il décrivait dans les moindres détails sa beauté et la force de son amour pour elle.

Je trouvai le courrier où Catherine annonçait la mort d’Élise. Au départ, l’enthousiasme me submergea. Mais tout ce qu’elle avait écrit correspondait à ce qu’on m’avait raconté. Quelques éléments s’y ajoutaient, mais rien ne modifiait les faits.

Alors je remontai à des documents encore plus lointains, quand il avait commencé à courtiser Élise. Enfin, caché presque au fond de la boîte, je

découvris le courrier qui décrivait leur première rencontre, daté du 23 mai 1852.

Je me calai contre la tête de lit et posai avec soin le fragile papier sur mes jambes. Allongé contre moi, Jack était si près que ses cheveux effleuraient mon bras quand il bougeait. À nos pieds, Matilda ronflait doucement.

Alors, quand un cri de surprise m'échappa à la lecture d'une ligne, Jack et Matilda sursautèrent tous les deux.

— Quoi ? (Jack se redressa et me dévisagea.) Que se passe-t-il ?

— Quand j'ai rencontré Cate, elle m'a clairement indiqué qu'elle était la créatrice d'Élise.

— D'accord, et ?

— Mais, dans cette lettre, Peter croit que Catherine a engendré Élise, et cette dernière soutient qu'elles sont juste amies, presque comme des sœurs.

Je tendis le document à Jack pour qu'il l'examine, désignant de l'index la ligne la plus compromettante, où Peter citait ce qu'Élise lui avait dit :

« Mon créateur était un inconnu payé par mon père pour me transformer, et ensuite il m'a abandonnée sur-le-champ. »

— Pourquoi mentirait-elle ? demanda Jack. Et à qui a-t-elle menti, à toi ou à Élise ? Ou était-ce Élise l'affabulatrice ?

— Je l'ignore. Peut-être s'agissait-il d'Élise, mais elle ne possédait pas de réel motif.

— Alors c'est sûrement Cate qui ment.

— Exact. Et, si elle ne raconte pas la vérité à ce sujet, qui demeure essentiel pour un vampire, dans ce cas, qui sait sur quoi d'autre elle a menti ?

Chapitre 27

Une sonnerie de téléphone me réveilla en sursaut. À tâtons, je cherchai mon portable en charge sur ma table de chevet.

— C'est mon téléphone, marmonna Jack d'une voix somnolente.

Mais j'avais déjà récupéré le mien et constaté qu'il n'était pas encore midi, l'équivalent du milieu de la nuit pour les vampires.

— Allô ? répondit-il d'un ton vaseux tandis que je restais éveillée, à l'affût du moindre problème. Oui, je dormais, s'esclaffa-t-il. Non, tu es le premier. Merci. (Il marqua une pause.) À plus tard. Amuse-toi bien.

— Qui était-ce ? m'enquis-je quand il eut raccroché et se fut rallongé.

— Juste Bobby. Il voulait être le premier à me souhaiter un bon anniversaire, expliqua-t-il avec un nouveau petit rire.

— Joyeux anniversaire ! (J'essayai d'adopter le ton le plus enthousiaste et ravi que possible malgré ma torpeur, et me blottis contre lui.) Je t'aime.

Il m'enveloppa de son bras.

— Moi aussi, murmura-t-il.

Quelques minutes plus tard, je me rendormis et profitai d'un sommeil profond et sans rêves. Lorsque je me levai plusieurs heures après, le lit était froid et désert, ce qui signifiait que Jack était debout depuis un bon moment. La musique de The Smiths s'élevait doucement dans la pièce, et, à en juger par le son granuleux, il devait s'agir d'un vinyle qui tournait sur la platine.

Je m'étirai, puis pris mon portable sur ma table de nuit, m'apprêtant à faire défiler les derniers potins sur Internet et à consulter mes e-mails. Je démarrais ainsi la plupart de mes journées, même si je prévoyais d'abrégé ce moment car les préparatifs de la fête d'anniversaire m'attendaient.

La porte de la chambre s'ouvrit lentement, et Jack apparut sur le seuil. Les yeux baissés vers le sol, toute sa silhouette semblait voûtée, comme s'il avait à peine la force de se tenir debout.

— J'ai entendu que tu étais réveillée, dit-il d'une voix pleine de chagrin. Je m'assis.

— Que se passe-t-il ?

Il prit une profonde inspiration.

— Ma mère est morte.

Jack n'avait jamais beaucoup parlé de sa famille humaine, parce qu'il ne s'en était jamais senti proche. Ses parents avaient divorcé peu avant son dixième anniversaire, et sa petite sœur était allée vivre avec sa mère, alors qu'il était resté seul avec son père. Il m'avait décrit ce dernier comme violent, et sa mère comme une femme aigrie qui détestait les hommes.

Quand il était encore adolescent, son père était mort après un long combat contre le cancer, mais Jack n'était jamais retourné chez sa mère, préférant emprunter le canapé d'amis jusqu'à ce qu'il puisse prendre son propre appartement. Il parlait à sa sœur de temps en temps, mais, après être devenu vampire à l'âge de vingt et un ans, il avait rompu tout contact avec eux, sans aucun regret ni hésitation.

À sa connaissance, sa mère et sa sœur le supposaient mort, et cela ne l'avait pas dérangé. Il avait poursuivi son chemin et espéré qu'elles en avaient fait autant.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demandai-je, perplexe.

Jack ne me répondit pas tout de suite. À la place, il monta sur le lit et s'allongea, la tête sur mes genoux. Il me serra fort contre lui, et je passai les doigts dans ses cheveux blond cendré.

— Après le coup de fil de Bobby, je n'arrivais pas à me rendormir, expliqua-t-il. Et je ne sais pas si c'est parce que c'est mon anniversaire ou parce qu'on a examiné les objets de Peter, mais je me sentais nostalgique et je me suis demandé ce que devenaient les membres de ma famille.

» Je ne les ai pas vus depuis vingt ans et je ne leur ai pas parlé non plus, mais j'ai pensé que je pouvais les rechercher sans interagir avec eux. J'ai retrouvé ma sœur sur Facebook, elle est mariée, a des enfants et semble heureuse.

Aucun de nous ne possédait Facebook ni n'utilisait les réseaux sociaux, car des sites où l'on postait des photos ou des détails de notre existence auraient attiré l'attention sur notre jeunesse éternelle. En revanche, Milo tenait un compte Instagram, qu'il alimentait uniquement avec des clichés des plats proposés dans son restaurant, et je croyais savoir que Jack et Ezra lisaient Reddit avec assiduité.

— C'est drôle, me fit remarquer Jack, car elle a la quarantaine et fait son âge. Pour une raison ou une autre, je m'étais imaginé qu'elle ne vieillirait pas, comme moi. Je veux dire, la dernière fois que je l'ai vue, nous venions de sortir pour son vingt-et-unième anniversaire, elle était déchaînée et imprudente, et je me rappelle avoir craint qu'elle devienne alcoolique comme mon père.

Il poussa un long soupir, puis poursuivit :

— Et peut-être que cela s'est produit. Je n'en sais rien. Sur Facebook, on a l'impression que beaucoup de personnes font semblant d'être plus heureuses qu'en réalité, mais elle a vraiment l'air en bonne santé et épanouie. On dirait que sa vie lui convient.

— C'est bien, n'est-ce pas ?

Il garda le silence un instant, son doux regard bleu perdu dans le vide, emprunt de douleur.

— Oui, en effet, dit-il enfin. Mais je parcourais sa timeline, et j'ai trouvé un post dédié à toutes les mamans au paradis. Et elle avait commenté, racontant que notre mère était morte brutalement d'une rupture d'anévrisme il y a trois ans, combien elle était bouleversée de ne pas avoir pu lui dire adieu et à quel point elle lui manquait chaque jour.

Son récit achevé, des larmes lui emplissaient les yeux.

— Oh, mon amour, je suis désolée, lui dis-je, impuissante.

— Je ne m'attendais pas à ressentir autant de tristesse, reconnut-il d'une voix où se mêlaient peine et agacement, avant de s'essuyer les yeux. On a toujours conscience que nos parents vont partir avant nous, et puis, avec la mort de mon père et ma transformation, j'étais certain qu'elle disparaîtrait bien avant moi. Je le savais.

Je lui caressai le dos pour tenter de le réconforter.

— Peu importe que tu le saches ou pas. Tu l'aimais quand même.

— Elle ne m'avait pas adressé un seul mot gentil au cours des dix dernières années de ma vie humaine, répliqua-t-il sur un ton furibond en renflant. Quand j'étais petit, elle était mieux. Avant qu'elle quitte mon père, elle me lisait parfois des histoires le soir, et elle ôtait les croûtes sur le pain de mie de mes sandwichs. Des trucs de mère normale. Et puis un jour, tout a basculé, elle s'est mise à me détester, et je le lui ai bien rendu.

Il respira profondément, comme s'il avait tout juste réprimé un sanglot, puis continua :

— On s’est lancé des horreurs à la figure, et je n’ai jamais arrangé la situation. Je ne l’ai jamais souhaité, mais elle est partie désormais, et je ne peux plus le faire. Je ne suis pas en mesure de lui dire à quel point elle m’a fait du mal ni que, malgré tout ce qu’elle a fait, je l’aimais, curieusement.

— Je suis désolée, Jack, répétais-je, incapable de trouver d’autres mots.

— Non, c’est moi qui le suis. (Il roula sur le dos afin de lever les yeux vers moi.) Je n’aurais pas dû effectuer ces recherches. J’ai l’impression de transformer tout mon anniversaire en déception géante. Je n’ai pas songé une seule seconde que je découvrirais un truc comme ça, ni rien qui me mette dans un tel état.

— Inutile de t’excuser, lui assurai-je. C’est ta journée, rien qu’à toi, et il s’agit de ta famille, alors tu as le droit d’éprouver ce que tu ressens.

— Je suppose que oui. (Un rictus naquit sur ses lèvres.) Je me rends soudain compte que je suis orphelin, désormais.

— C’est faux, objectai-je. Enfin, tes parents humains sont morts, mais tu es vampire depuis longtemps. Et tu as une grande famille immortelle qui tient tellement à toi ! (Je posai la main sur sa joue et le forçai avec douceur à me regarder dans les yeux, pour qu’il voie mon absolue sincérité.) Et, tant que je serai en vie, tu ne resteras jamais seul, je te le jure.

Il recouvrit ma main de la sienne.

— Ça va te paraître bizarre, mais merci de m’aimer bien plus que ma vraie famille ne l’a fait.

— Toujours. Si seulement j’avais un moyen de prendre ta douleur.

Tout à coup, je compris que je pouvais faire quelque chose qui effacerait tout son chagrin, même si ce n’était que provisoire. Au moins, il se sentirait plus heureux pour son anniversaire.

Je m’allongeai sur le lit et rassemblai mes cheveux sur le côté pour mieux dévoiler mon cou.

— Viens ici, lui ordonnai-je avec douceur.

Il parut d’abord désorienté, puis remonta dans ma direction. Il prit appui sur ses bras, son corps au-dessus du mien, puis se pencha et m’embrassa. Au départ hésitant, son baiser se fit plus insistant, affamé et passionné.

Je cambrai le dos, lui révélant ma gorge davantage, et il traça un chemin de délicats baisers pour atteindre ma veine. Il laissa ses lèvres s’attarder à cet endroit, je sentis leur exquise chaleur sur ma chair, puis la douleur brève, mais intense lorsque ses crocs la transpercèrent.

S'ensuivit une explosion de plaisir et de chaleur. Nos cœurs battirent à l'unisson, vite et fort, martelant notre enthousiasme. Même si c'était lui qui me mordait, le goût du sang m'envahit la bouche, sucré et épais comme du miel, avec une délicieuse note de cuivre sur la fin.

Je sentais le sang se déverser en lui, mon énergie et ma force me quitter progressivement pour affluer en lui. Mon sang se mêlait au sien et parcourait ses veines, l'emplissant de tout mon amour qui se répandait dans tout son être, coulait en lui et le dévorait.

Et cette sensation était réciproque. Je percevais son amour sans borne, sa passion sauvage et son désir qui me brûlaient. L'amour de Jack possédait une innocence merveilleuse, si simple et si pure.

Je plongeai les doigts dans ses cheveux tandis qu'il me soulevait du lit et me plaquai contre lui aussi près que possible.

Des vagues de plaisir me traversèrent à le nourrir ainsi, à le laisser boire mon sang de la sorte. Alors même que je m'affaiblissais et que le monde autour de nous semblait disparaître, ma jouissance restait plus vive que jamais, si bien que je sentais son amour et son désir embraser chacun de mes nerfs, chaque parcelle de mon être.

Puis, après avoir consommé une telle quantité que je frôlais l'évanouissement, manquant tomber dans l'état de sombre hébétude qui suivait chaque fois cette expérience, il s'arrêta.

L'électrochoc de la séparation ne cessait de me surprendre. Nous avions connu une fusion si intense, nos sangs s'étaient mêlés et nos cœurs avaient battu comme un seul. À présent, je me retrouvais seule, isolée, et l'air qui entrait de nouveau dans mes poumons me paraissait froid.

Jack s'effondra sur le lit à côté de moi, le souffle court, et prit ma main dans la sienne.

— Je me sens tellement mieux maintenant, en effet. Je suis si heureux que tu m'aimes.

Un doux rire m'échappa, davantage murmure que véritable rire. J'avais l'impression d'être dans un rêve, il ne me restait que quelques minutes avant que l'épuisement m'emporte. À mon réveil, je devrais m'alimenter sans attendre afin d'éviter d'avoir trop faim et de devenir incontrôlable, mais, pour l'instant, le repos suffirait.

— Hé, Alice, intervint Jack d'une voix lointaine et grisée. Je ne te l'ai jamais dit, mais... merci de m'avoir choisi.

— Quoi ?

— Tu aurais pu prendre Peter, mais tu as opté pour moi. Et j'en suis tous les jours reconnaissant.

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Le reste de l'anniversaire de Jack se déroula bien. Après la saignée, on fit tous les deux une sieste. Je me réveillai avec un appétit vorace, alors je descendis deux poches de sang pendant qu'il mettait un film. On passa la majeure partie de la soirée blottis sur le canapé avec Jack et Matilda, devant *Génération Perdue*, *Peur Bleue*, et autres films d'horreur des années 1980 qui lui plaisaient.

Quand je lui avais demandé pourquoi il avait sélectionné ce thème particulier pour son anniversaire, il m'avait répondu : « Parce que cette année, il tombe un vendredi 13, mais, comme je trouve Jason Voorhees nul, on va remplacer ces films gores par des trucs que j'aime réellement. »

Malgré la façon dont elle avait débuté, la journée se révéla en fin de compte plutôt agréable. En l'absence de Milo et de Bobby, nous disposions de tout l'appartement, pour une fois. On ne travaillait pas, même si mon planning était toujours imprévisible. On eut un week-end complet pour se détendre et profiter l'un de l'autre.

Le lendemain, je me levai avec l'intention de prolonger ces deux jours relaxants avec Jack. L'effet du sang commençait à se dissiper, mais il semblait tout de même moins bouleversé que lorsqu'il avait appris la mort de sa mère.

Je venais de sortir du lit et m'apprêtais à lui demander ce qu'il souhaitait faire de la journée quand mon téléphone sonna. J'envisageai de ne pas décrocher, mais je vis le nom d'Abner Driscoll affiché à l'écran, et je venais de lui préciser qu'il pouvait m'appeler en cas de besoin.

— Bonjour Alice, j'espère que je ne vous dérange pas, dit-il quand je pris la ligne.

— Non, non, ça va, prétendis-je en m'asseyant sur le lit défait.

Matilda arriva de la pièce voisine, monta sur son marchepied puis me rejoignit, poussant sa grosse tête sous ma main pour réclamer des caresses.

— Je me demandais si vous étiez libre ce soir ? s'enquit Abner.

— Pourquoi ? Un problème ?

— Pas tout à fait, répliqua-t-il sur un ton incertain. Ottaline Rebane a signalé une activité étrange vers Darah Merah ces dernières nuits, et elle souhaitait que quelqu'un passe vérifier.

— « Activité étrange » ? Qu'est-ce que cela signifie ?

J'essayai d'arrêter de caresser Matilda, mais elle s'obstina à pousser sa tête blanche aux poils soyeux sur mes genoux pour m'obliger à lui prêter de l'attention.

— Surtout des faits très puérils, comme des gens qui frappent à la porte et s'enfuient. Mais elle a aussi l'impression que certains clients ont un comportement plus brutal envers les filles.

— Des blessées ? m'enquis-je.

— Rien de grave, pour l'instant, m'assura-t-il. Je comptais partir vers 23 heures ce soir, et, bien entendu, je pourrais gérer cela tout seul. Mais j'ai eu une semaine difficile, alors je me suis dit que si vous étiez disponible, vous pourriez m'accompagner.

J'hésitai une seconde avant de répondre.

— Oui, pas de problème. Cela me convient. (La chienne poussa un gémississement de protestation, comme si elle savait que je les abandonnais Jack et elle.) On se retrouve sur place ?

— Votre appartement se situe sur le trajet, donc je peux m'arrêter chez vous, puis nous irons à pied ensemble, proposa-t-il.

— D'accord. À tout à l'heure.

Je raccrochai et allai avertir Jack de mon nouveau programme pour la soirée, mais, comme souvent, il accepta sans sourciller, expliquant que dans la mesure où mon métier consistait à sauver des vies, il devait passer avant nos projets de farniente.

Vers 23 heures, Matilda et lui m'accompagnèrent en bas de l'immeuble pour attendre Abner et laisser la chienne faire ses besoins. On se tenait sur le trottoir, et les fleurs du marché de Bloemenmarkt sur l'autre rive embaumaient l'air frais d'un doux parfum.

— Tu me promets que ça ne t'embête pas ? demandai-je encore à Jack alors qu'il patientait avec moi, la laisse de Matilda enroulée autour du poignet et les mains dans les poches.

— Non, ça ira, m'assura-t-il. J'avais prévu un truc excitant ce soir, comme me pencher sur la comptabilité de la librairie.

— Ça a l'air palpitant. Je suis vraiment désolée de rater ça.

— Quand tu reviendras, on pourra toujours dresser le bilan, si tu vois ce que je veux dire.

Il m'adressa un haussement de sourcils suggestif, puis rit de sa propre blague.

Matilda poussa un jappement amical lorsqu'elle aperçut Abner s'approcher dans la rue. Il était venu plusieurs fois chez nous, surtout pour des soirées jeu sur injonction de Bobby, et, comme la chienne aimait la plupart des gens, il lui avait plu.

— Bonsoir, Abner, comment allez-vous ? s'enquit Jack.

Abner le salua d'un signe de tête sous son chapeau-feutre.

— Très bien, et vous ?

— Je n'ai pas à me plaindre, mais ça ne m'empêche pas d'essayer, plaisanta Jack.

Je levai les yeux au ciel.

— Cette réplique est plus vieille que toi, voire qu'Abner.

— Presque, concéda Abner avec un petit sourire. Vous êtes prête ?

— Oui, bien sûr. (J'embrassai rapidement Jack avant de m'éloigner avec Abner.) À plus tard.

— Soyez prudents, cria-t-il. Prenez soin de ma petite amie, Abner.

Le quartier rouge où se trouvait la maison close d'Ottaline se situait à tout juste vingt minutes de marche de mon appartement, et, comme Abner et moi avions adopté une cadence soutenue, cela prendrait encore moins de temps.

La nuit était agréable, un peu fraîche, mais pour une fois le ciel était dégagé, sans brouillard ni pluie. Quelques personnes étaient de sortie : elles faisaient du vélo ou se rendaient au pub à pied. Mais les rues étaient assez calmes pour que je me sente à l'aise de discuter ouvertement d'affaires de vampires avec Abner.

— Alors, vous m'avez dit avoir traversé une semaine difficile, commençai-je tandis que nous avancions. De nouveaux problèmes à part la découverte de la fille mourante l'autre soir ?

Un rire amer lui échappa.

— On penserait qu'une seule victime suffirait, mais, malheureusement, dans notre secteur de travail, ce n'est pas le cas.

— Que s'est-il passé ?

— Plus tôt dans la semaine, j’ai reçu un coup de téléphone signalant des troubles assez importants dans une maison de ville en périphérie ; j’ai dû m’y rendre vite, car les voisins appelaient la police. Donc je suis arrivé sur place avec Ettie, mais elle a surtout géré les badauds et usé de son charme pour les calmer et les persuader qu’il n’y avait pas de quoi s’énerver.

Contrairement à Ettie, Ezra et d’autres vampires que j’avais rencontrés, je ne possédais pas ce don, alors la majorité de mes interactions se produisaient avec des criminels ou des victimes plutôt qu’avec le grand public. En revanche, Ettie parvenait à employer sa beauté et son charme surnaturel pour convaincre les humains de quasiment n’importe quoi. Ce n’était pas tout à fait de l’hypnose, mais cela s’en approchait.

— Je suis entré dans la maison, et c’était un massacre, poursuivit Abner. Je m’en étais douté, ayant perçu l’odeur du sang deux rues plus loin. Mais la scène s’est révélée encore pire que ce que j’avais imaginé.

» Quatre vampires habitaient là-bas : le plus vieux, un certain Simon, avait bien plus de trois cents ans. Un autre était son ami, d’un âge proche, mais les deux derniers étaient sa progéniture. La plus âgée des deux, une magnifique vampire égyptienne appelée Rana, était avec lui depuis longtemps, plus d’un siècle à en croire ses paroles. Mais la transformation de la plus jeune remontait à quelques années à peine.

Il gardait la tête baissée, et jetait parfois un coup d’œil circulaire en parlant à voix basse, afin qu’aucun humain à proximité ne l’entende.

— Et c’est là que la situation a déraillé, ajouta-t-il. Rana et son créateur entretenaient une relation purement platonique, et elle a juré ses grands dieux que c’était leur désir commun à tous les deux. Mais, par la suite, Simon est tombé amoureux et a transformé cette jeune vampire pour en faire son amante. Au début, tous les individus impliqués semblaient heureux.

» Au cours des dernières années, de petits détails se sont accumulés. (Il marqua une pause.) Il y a quelques jours, Rana a fini par craquer. Elle a d’abord décapité la jeune d’un coup de hache, puis s’est attaquée au pauvre ami qui n’avait aucun rapport avec l’histoire.

» Lorsque je suis arrivé, elle avait acculé Simon dans une chambre à l’étage, et, quand je suis monté pour jouer les médiateurs, j’ai dû enjamber plusieurs parties de son corps, un pied ici, un doigt là, un bras entier en haut de l’escalier.

Abner grimaça avec un tel dégoût que je me réjouis de ne pas avoir été témoin de ce spectacle.

— Quand je l’ai vu, il boitait, le corps mutilé, mais il était encore vivant, à peine, expliqua-t-il. Rana était furieuse, et je me suis efforcé de la raisonner. C’est à ce moment-là qu’elle a tout confessé, qu’elle m’a raconté en détail toute leur histoire, et Simon n’est intervenu que pour se confondre en excuses.

» Elle a fini par se ruer sur moi avec sa hache, et j’ai dû la tuer avec un pieu, pour sauver ma propre vie. (Il me regarda.) Et ce n’est même pas le pire. Une fois morte, je me suis approché du vampire plus âgé afin de lui prodiguer des soins, lui apporter du soutien et voir si je pouvais éventuellement le sauver, et il m’a dit : « Laissez-moi. Si je dois vivre sans elle, je refuse. Laissez-moi mourir. »

— Qu’avez-vous fait, alors ?

Abner adopta un ton imperturbable.

— Je suis resté près de lui jusqu’à son dernier soupir, ce qui a été plutôt rapide, et, quand Ettie a réussi à faire partir la police et les badauds, elle a appelé une équipe pour nettoyer le carnage. Ils se sont débarrassés des corps.

— Ouah ! m’exclamai-je. C’est assez fou !

— En effet, concéda-t-il d’une voix redevenue lasse. En temps normal, le lien entre un créateur et sa progéniture empêche les petits désaccords, quels qu’ils soient. Au cours de ma carrière, j’ai rarement rencontré des cas de meurtres entre eux, et celui-ci était de loin le plus brutal. Quelque chose pousse tout le monde à agir de manière irrationnelle, j’en mettrais ma main au feu.

— Vous pensez que la situation devient de plus en plus insensée ? demandai-je, les sourcils levés.

— Oui. Pas vous ? (Il baissa les yeux vers moi.) Il y a comme de l’électricité dans l’air, précisa-t-il avant de lever le regard vers le ciel où la lune brillait intensément au-dessus de nos têtes. Peut-être est-ce la pleine lune. Quand j’étais petit, ma mère me racontait qu’elle faisait sortir les fous.

— Vous y croyez ? répliquai-je, ne plaisantant qu’à moitié.

— Je ne sais pas. Mais c’est elle qui m’a conseillé de ne pas aller dehors seul la nuit, sinon les vampires me trouveraient. (Un sourire espiègle naquit sur ses lèvres.) Et on voit comment ça s’est terminé.

On emprunta une rue qui nous éloignait des lumières chaleureuses du centre pour pénétrer dans la zone destinée aux adultes, plongée dans une lueur rouge sombre. Darah Merah se situait à l'extrémité du quartier, alors il nous restait encore un peu de marche. Les rues étaient plus animées, surtout par des humains masculins en quête de bon temps, mais je repérai une vampire qui avançait devant nous.

Elle nous tournait le dos, ses cheveux châtain relevés en queue-de-cheval. Lorsqu'elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et nous regarda, je la reconnus tout de suite. Il s'agissait d'Iris Emmanuel, la jeune vampire dérangée pour qui j'avais dû intervenir chez Darah Merah un peu plus d'une semaine auparavant.

Quand elle me vit, elle sourit, puis pivota et se mit à trotter. Elle portait des cuissardes dont les talons claquaient sur le béton, et tout le monde se retourna sur son passage pour l'observer.

— C'est une semeuse de trouble, prévins-je Abner.

Sans plus d'explications, on la prit en chasse, puis on la suivit dans une ruelle sombre.

Elle se retrouva au fond d'une impasse, mais nous fit face, un large sourire aux lèvres.

— Regardez-moi ça. Un couple de chasseurs en rencard vers un bordel, peut-être ?

— Iris, tu as été avertie de ne pas approcher de ce lieu, lui rappelai-je.

— Par qui ? toi ? gloussa-t-elle. Qui t'a chargé de ça ? Personne. Il n'y a pas eu de commission ni de vote. Tu te places au-dessus de moi et tu t'attends à ce que je m'incline devant toi ? Eh bien ça, jamais ! lança-t-elle d'une voix rageuse. J'ai des amis maintenant, et pas besoin d'écouter qui que ce soit.

Dans sa main, elle tenait un petit tuyau métallique. D'un mouvement sec du poignet, elle le déploya sur trois fois sa longueur, dévoilant un long pieu doté d'une pointe aiguisée comme un rasoir.

Chapitre 29

Iris fondit sur moi, sûrement parce que j'étais celle qui lui parlait, mais elle commettait une erreur : de nous deux, Abner était le chasseur le plus expérimenté. Malgré toute sa fureur refoulée, je l'esquivai sans difficulté.

Abner saisit le pieu et le recourba vers l'arrière. Elle refusa de lâcher prise, j'entendis des bruits d'os qui se cassaient net, et elle poussa un grognement atroce.

— Nous ne sommes pas obligés d'en arriver là, lui annonça Abner d'une voix sereine tandis qu'il refermait le pieu rétractable d'Iris. Je te suggère de te calmer puis de te soigner, et ensuite nous pourrons t'expliquer ce que nous attendons de toi.

Elle se pencha en avant, tenant son poignet blessé ensanglanté, et, l'espace d'un instant, on aurait dit qu'elle allait accepter l'offre d'Abner. Mais, lorsqu'elle releva la tête, elle riait et ses yeux sombres brillaient d'une intensité meurtrière.

En un éclair, elle extirpa un autre pieu de ses cuissardes et leva sa main valide, bien décidée à le lancer sur Abner. Lassée de ses jeux, je m'emparai de son arme et, alors qu'elle la tenait encore, la retournai contre sa poitrine.

— Lâche ça, et on pourra discuter, la menaçai-je, la pointe acérée pressée juste au-dessus de son cœur.

Elle me cracha au visage.

— Je préférerais mourir plutôt que de me rendre à vous.

Ensuite, elle essaya de me mordre, et c'en fut trop. Je lui enfonçai le pieu en plein cœur et elle mourut la bouche ouverte, comme un serpent au beau milieu d'une attaque. J'accompagnai la chute de son corps et restai accroupie au-dessus d'elle, essuyant le sang sur mes mains.

— Merde, marmonnai-je, je ne comptais tuer personne ce soir.

— C'est toujours le cas pour nous tous, Alice, intervint Abner debout derrière moi. Mais on ne pouvait pas la raisonner, et elle s'apprêtait sans nul doute à faire du mal à de nombreux innocents.

— Mais elle est si jeune. Avec le temps, elle aurait pu apprendre...

Les mots moururent sur mes lèvres dès l'instant où j'aperçus sa bague. Large et plutôt massive, elle ressemblait à une chevalière universitaire masculine, et était inadaptée à ses doigts minces. Mais un autre élément attira mon attention.

Au premier abord, je crus qu'il s'agissait d'un fer à cheval recouvert de hachures. Mais le côté gauche de l'objet était plus fin que le droit, et ce dernier se terminait avec un bouton. Si j'examinais de plus près le bijou, je savais que je distinguerais les moindres détails de la tête, et les quatre petits pieds, ainsi que les ailes subtilement gravées sur le dos.

En réalité, le fer à cheval était un dragon. Le symbole de Dracul.

— Nom de Dieu, murmurai-je, et je dus refréner mon envie de vomir.

Je me levai à la hâte, trop vite, et me sentis déséquilibrée. Abner me saisit par le bras afin de me stabiliser et je l'entendis me demander si ça allait, mais sa voix me paraissait très lointaine.

Mes pensées me ramenaient dans le Minnesota, lorsque j'avais combattu Jonathan Evans, le vampire qui avait éliminé ma meilleure amie Jane. Elle était devenue prostituée, accro aux morsures de vampire, et lui avait fini par se montrer bien trop possessif envers elle. Quand elle avait tenté de décrocher, il l'avait assassinée.

Mais il avait aussi fait d'autres victimes. Il s'était mis à tuer de jeunes prostituées dans toute la ville et avait laissé leurs cadavres dans des lieux publics pour que des humains les découvrent. Toutes avaient été marquées de son sceau avant leur mort. Précisément à l'aide de la bague que portait Iris.

— Cet anneau ne lui appartient pas, grommelai-je, la bouche pâteuse, comme si ce n'était pas moi qui prononçais ces mots. Comment s'est-elle procuré la chevalière de Jonathan ?

— Quoi ? demanda Abner, et il plaça les mains sur mes épaules pour m'obliger à le regarder, à me concentrer et à formuler des phrases cohérentes. De quoi parlez-vous ?

— Ce bijou était à un vampire du nom de Jonathan Evans, mais je l'ai supprimé, expliquai-je. C'était il y a plus de cinq ans, et Olivia s'est débarrassée du corps. Comment ce bébé vampire a-t-il pu le récupérer ?

Abner me lâcha et s'accroupit près d'Iris. Il lui souleva la main et lui ôta la chevalière, puis l'inspecta un instant au clair de lune.

— Cet anneau ? (Je hochai la tête.) Je doute qu'il s'agisse de celui de ce Jonathan.

— Non, je le reconnais, j'en suis certaine, insistai-je.

En réalité, j'en avais cauchemardé pendant des semaines, visualisant la marque qu'il avait appliquée au fer rouge sur le corps de Jane.

— Je suis sûr qu'il possédait une bague exactement comme celle-ci, mais je ne pense pas que celle-ci en particulier vienne de lui. Il doit en exister des centaines, voire des milliers, expliqua Abner.

Je me figeai tandis qu'un frisson me parcourait l'échine.

— Que voulez-vous dire ?

— Comme vous le savez peut-être, ceci est le symbole de Dracul, affirma-t-il, le doigt pointé vers le dragon. Et Dracul a des disciples très dévoués qui forment un culte appelé la famille des Basarabi.

Soudain, j'eus l'impression que l'air quittait mes poumons, et Abner tendit les bras vers moi, mais trop tard. Je m'agenouillai dans la ruelle, la main sur la bouche, m'efforçant d'assimiler ce qu'il venait de me révéler.

Jonathan avait prétendu vouloir exposer les vampires. Il avait tué les filles puis laissé leurs cadavres dehors pour que les humains les voient et gèrent la situation. Même s'il n'avait jamais avoué de manière explicite être adepte d'un culte ou appartenir à un groupe, toutes les pièces du puzzle s'imbriquaient.

Cinq ans et demi auparavant, un membre de la famille des Basarabi avait assassiné ma meilleure amie, et, dans l'intervalle, ils semblaient s'être renforcés et avoir gagné des disciples.

Chapitre 30

Quand je rentrai à l'appartement quelques heures plus tard, après avoir disposé du corps et discuté avec Ettie, Jack m'accueillit. Dès qu'il m'aperçut, son visage se fit grave, si bien que je compris que mon expression trahissait mon état d'esprit.

— Hé, ça va ? s'inquiéta-t-il.

J'enlevai mes chaussures et ma veste.

— Je ne sais pas.

Il se rapprocha et me toucha le menton avec douceur, puis fit pivoter ma tête sur le côté pour vérifier la présence de plaies.

— As-tu été blessée ?

— Non. Enfin, pas vraiment, rectifiai-je, car j'avais eu l'impression de lui mentir. Tu te souviens de Jane ?

— Tu veux dire ta meilleure amie Jane ? (Il me dévisagea, la tête inclinée.) Bien sûr que je me rappelle. Mais qu'a-t-elle à voir avec ça ?

Je lui racontai tout ce qui s'était produit au cours de la soirée, tout ce que je savais sur la famille des Basarabi, et comment tout était lié, de sorte que j'avais la sensation d'abandonner Jane une seconde fois. Je me sentais encore coupable de lui avoir présenté des vampires, d'avoir laissé Milo la mordre, de ne pas l'avoir protégée, et de son meurtre.

— Tu n'as pas négligé Jane, m'assura Jack quand j'eus terminé mon récit. Elle a fait de nombreux mauvais choix toute seule, et tu as fait tout ton possible pour elle. Tu as vengé sa mort.

— En est-on certains ? répliquai-je en levant les yeux vers lui.

— Absolument, rétorqua-t-il sur un ton confiant. Dans tous les cas, Jonathan Evans est mort. Et, même s'il avait des liens avec ce gang Basarabi ou je ne sais quoi, il était aussi un imbécile effronté, et il y a fort à parier qu'il ne travaillait pas sous leurs ordres. Surtout que les meurtres de prostituées ont cessé quand tu l'as éliminé.

— Tu as sans doute raison.

— Alice, quand le comprendras-tu ? J'ai toujours raison.

Il me prit alors dans ses bras et me serra contre lui. Je posai la tête contre son torse. Le son des battements de son cœur me réconfortait chaque fois.

— Cette soirée a fait remonter plein de souvenirs et de problèmes dont j'aurais préféré oublier l'existence, regrettai-je.

— Je sais. (Sa voix était étouffée par mes cheveux, et il me déposa un baiser sur le sommet du crâne.) C'est affreux que tu n'aies pas réussi à aider Jane, et je suis désolé que tu t'en sentes encore responsable, surtout que tu ne devrais pas. Mais, à présent, tu travailles avec l'Agence. Tu sauves sans arrêt des vies.

— Oui, enfin, j'essaie.

— Tu y parviens, insista-t-il. Et donc tu dis qu'Ettie et Abner connaissent déjà l'existence de la famille des Basarabi ?

J'acquiesçai.

— Je crois qu'Ettie surveille toutes les activités des gangs de vampires.

— Alors l'Agence va s'occuper d'eux, si besoin. Et, grâce à toi et à tes collaborateurs, de nombreuses filles seront sauvées. Tu ne peux pas te sentir mal à ce sujet.

— C'est vrai, concédai-je, même si je ne pouvais refréner mon sentiment de culpabilité.

— Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ?

— Il est tard et la nuit a été très longue. J'ai juste envie de prendre une bonne douche et de filer au lit.

— Cela me paraît parfait, approuva-t-il.

En temps normal, lorsque je me lavais, je laissais l'eau à une température plutôt fraîche, mais ce soir-là j'appréciais la sensation de l'eau chaude sur ma peau nue et la vapeur qui m'emplissait les poumons à chaque respiration. Ensuite, je mis mon pyjama, me hâtai de rejoindre notre chambre où il faisait froid et bondis dans le lit.

Jack dormait déjà, mais cela ne me dérangeait pas. Je me lovai près de lui, sachant qu'au bout de quelques minutes le sommeil m'emporterait.

Je fermai les yeux, et ne tardai pas à voir des taches de bleu sous mes paupières. On aurait presque dit que quelqu'un projetait directement de l'azur dans mon champ de vision. Cela m'empêchait de dormir ; je m'aperçus rapidement qu'en fait d'éclaboussures il s'agissait de fleurs bleues.

Dès que j'ouvris les yeux, leur doux parfum m'enveloppa. Sous cette senteur florale, je distinguais une odeur désagréable de terre... et de décomposition.

Le soleil éclatant brillait au-dessus de moi, comme toujours, mais, cette fois, je n'en percevais pas la chaleur. Je ne ressentais que le froid, comme lors de mon dernier rêve, quand on m'avait poussée sous terre.

Je me redressai, plissant les yeux à cause des intenses rayons, et scrutai l'horizon à sa recherche. Au moment où je me croyais seule, avec les fleurs qui se développaient et s'emmêlaient entre mes doigts, me retenant déjà prisonnière, je la vis.

Dans le lointain, elle se précipitait dans ma direction, courait sur les collines fleuries, ses pieds touchant à peine le sol. Sa robe victorienne flottait autour d'elle comme au ralenti, ce qui ne faisait qu'accentuer son apparence surnaturelle.

— Alice, m'interpella-t-elle de sa voix chantante quand elle me rejoignit. Le temps presse.

— J'ignore comment te prêter secours ! lui criai-je, tandis que le stress me gagnait. Je ne sais pas quoi faire ! Tu dois me dire ce que tu veux !

— Je te l'ai déjà dit, répondit-elle d'une voix où résonna pour la première fois la même frustration que moi. Il faut que tu aides ceux que tu aimes à faire la paix.

— Comment ? la pressai-je.

— Tu dois le découvrir par toi-même. Essaie, Alice ! supplia-t-elle presque. Le danger vous guette !

Un vent qu'elle seule percevait souffla dans ses cheveux rouge profond, et soudain, je compris.

Dans ses lettres, Peter avait dépeint Élise. « Ses yeux étaient gris, comme un épais brouillard qui m'enveloppait, et sa peau aussi blanche que de la porcelaine. Des mèches rouges comme le feu lui encadraient le visage. »

C'était elle qui se tenait devant moi, et son accent chantant correspondait à son irlandais natif.

Pendant tout ce temps, personne ne m'avait décrit Élise, et Peter ne possédait ni toile ni photographie d'elle, du moins je n'en avais vu aucune. Je n'avais pas pu rassembler les éléments avant de lire les lettres, mais désormais c'était évident.

— Élise ?

Elle écarquilla les yeux et fit un petit pas en arrière. Lorsqu'elle bougea, je vis les fleurs se tendre vers elle, lui enserrer les pieds et les chevilles, et je me demandai si ce lieu la retenait contre son gré, elle aussi.

— Comment as-tu trouvé ? s'étonna-t-elle enfin, avant de secouer la tête. Non, nous n'avons pas le temps. Nous ne pouvons pas rester ici longtemps, sinon nous serons piégées pour toujours.

— Où sommes-nous au juste ? m'enquis-je.

— Ce n'est ni la vie, ni la mort, ni le paradis, ni la terre, mais un entre-deux, expliqua-t-elle brièvement. C'est le seul endroit où je puisse te joindre.

— Pourquoi moi ? Pourquoi pas Peter ? Ou quelqu'un qui te connaît ?

Mais je sentais déjà les plantes grimpantes remonter le long de mes bras et mordre dans ma chair pour m'attirer vers le bas.

— Il ne m'autorise pas. Il s'est complètement fermé à moi. Mais tu étais ouverte, et tu es forte. Tu es capable de faire ce qu'il faut.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Peux-tu cesser d'être si énigmatique ?

— Je ne peux pas ! cria-t-elle tandis que je me débattais contre les fleurs avec toute mon énergie. Je ne fais qu'entr'apercevoir votre monde, les joies et les dangers qui vous attendent. Je sais juste que la fenêtre pour la paix et le bonheur se referme, et que tu dois l'aider, lui.

— Comment ? m'écriai-je, mais les fleurs gagnèrent la bataille et je me retrouvai ensevelie sous la terre froide, incapable de remonter malgré tous mes efforts.

Chapitre 31

Alors que Jack dormait encore, je me faufilai dans le salon et pris mon ordinateur portable. Après le rêve que je venais de faire, même si le mot « rêve » était inapproprié, je savais que je ne serais pas capable de me rendormir ; je décidai donc de contacter la seule personne susceptible de m'aider et d'aborder le sujet avec moi. À supposer, bien entendu, qu'il soit réveillé d'aussi bonne heure.

— Tu es debout ? lui envoyai-je par texto.

Au bout de quelques instants, un message arriva.

— Oui. De quoi as-tu besoin ?

— On peut skyper ? tapai-je, estimant qu'une conversation visuelle serait préférable.

Une minute plus tard, une agréable sonnerie retentit sur mon ordinateur, indiquant qu'un interlocuteur sollicitait un chat vidéo. J'acceptai la demande et le visage d'Ezra apparut sur mon écran. Il était décoiffé, et je vis derrière lui le chantier qui régnait dans son bureau avec le projet de restauration en cours dans son manoir à Londres.

— Pourquoi es-tu levée si tôt ? s'étonna-t-il de sa voix grave dont le charme filtrait même à travers les haut-parleurs.

— Il fallait que je parle à quelqu'un, et comme tu détiens souvent toutes les réponses j'ai décidé de me tourner vers toi.

Il éclata d'un rire chaleureux à ce compliment.

— Tu me surestimes, mais je serai ravi de t'aider, si je le peux.

— Que sais-tu à propos des fantômes ? demandai-je.

Il eut l'air déconcerté et écarquilla un peu ses yeux brun-roux, mais répliqua de façon rationnelle :

— Pas grand-chose. Je n'en ai jamais rencontré, je crois. Pourquoi ? Est-ce au sujet de ce qui s'est passé dans la boutique de Jack quand on la visitait ?

— En quelque sorte. (Je remuai sur ma chaise, mal à l'aise, espérant qu'Ezra ne me jugerait pas aussi ridicule que je me sentais.) Je pense que je

suis hantée. Par Élise.

— Élise ? répéta-t-il, incrédule. Celle de Peter ? Comment es-tu sûre que c'était elle ?

— J'ai trouvé certaines des lettres de Peter où il la décrivait. Et puis elle m'a confessé son identité, ajoutai-je.

— Et qu'affirme-t-elle vouloir ?

— Elle reste très vague, et prétend qu'elle m'a contactée car Peter s'est fermé à elle.

— Il est fermé à tout le monde, alors ça se tient, marmonna Ezra.

— Je pense qu'elle souhaite que j'élucide son meurtre, admis-je.

C'était l'unique raison logique qui me venait à l'esprit pour justifier la façon dont elle me harcelait. Cela n'expliquait pas ses mises en garde concernant un danger, mais peut-être était-ce une ruse pour me motiver à passer à l'action.

— Pourquoi maintenant ? s'interrogea Ezra. Et pourquoi ne s'est-elle pas adressée à moi, à Peter ou à son amie Catherine, lorsque cela aurait été possible ?

Je haussai les épaules.

— Aucune idée. Elle n'a jamais précisément réclamé que je découvre qui l'a tuée, mais elle a affirmé qu'elle voulait que je l'aide pour que Peter trouve la paix.

Il pinça les lèvres.

— En toute franchise, je ne pense pas que quoi que ce soit puisse apaiser Peter davantage qu'aujourd'hui.

— Mais si on débusquait le ou les coupables, cela pourrait l'aider, pas vrai ? m'enquis-je, pleine d'espoir.

— Je ne saurais le dire, répondit Ezra sur un ton pessimiste.

— Que peux-tu m'indiquer sur Élise ? Était-elle gentille ? Est-il possible qu'elle m'embête car elle est un vieux fantôme vindicatif ?

— Je ne prétends pas connaître son caractère en tant que fantôme, mais, comme vampire, elle se montrait très bienveillante et fidèle. (Ezra recula sur son siège tandis qu'il se lançait dans son récit.) Elle était toute jeune quand Peter l'a rencontrée, et sa transformation remontait à peine à un ou deux ans, je pense. Donc elle était plutôt naïve et innocente, et son passé de paysanne n'aidait pas, car à cette époque cela signifiait qu'elle était sans instruction. En réalité, c'est Peter qui lui a appris à lire et à écrire.

— Est-ce qu'elle l'aimait ?

— Oh, absolument, répondit-il sans la moindre hésitation. J'étais avec lui lors de leur rencontre, et c'était palpable. La façon dont ils se regardaient, ils rayonnaient d'un amour sincère.

Je fis taire la pointe de jalousie qui m'envahit, la même que chaque fois que quelqu'un évoquait à quel point Peter tenait à Élise et la simplicité de leur histoire. J'aimais Jack, mais cela ne changeait rien au fait que je regrettais que nos débuts aient été si compliqués et douloureux.

— Cate m'a précisé qu'ils n'étaient peut-être pas des âmes sœurs, expliquai-je.

— Je ne sais pas exactement ce que Peter et Élise éprouvaient l'un envers l'autre, mais, d'après tout ce que j'ai pu constater, ils paraissaient aussi liés par le sang que n'importe quel autre couple que j'ai rencontré.

Même Peter et moi ? Ou Jack et moi, dirais-tu ? brûlai-je de demander, mais je m'abstins. Jack aurait pu entendre ma question, et je n'avais pas envie que la conversation dévie d'Élise. J'avais une apparition à gérer avant de m'inquiéter des conséquences des âmes sœurs et des liens du sang.

— Alors, selon toi, ils étaient destinés ? l'interrogeai-je à la place.

— À ma connaissance, oui. Pourquoi Catherine croyait-elle le contraire ? T'a-t-elle donné des exemples ?

— Elle a juste affirmé n'avoir jamais adoré Peter.

Ezra hocha la tête, comme s'il validait ses propres pensées.

— Je me suis toujours demandé si c'était le cas. Elle était polie avec lui, avec nous deux d'ailleurs, mais cela me paraissait... *trop* poli. Comme un concierge dans un hôtel de luxe. Tu sais qu'il ne t'apprécie pas vraiment, mais il te lèche les bottes comme si tu étais la reine d'Angleterre.

— Oui, m'esclaffai-je, je vois tout à fait.

— Quelle importance si Catherine n'a jamais adoré Peter ? rétorqua-t-il, revenant au sujet qui nous occupait.

— Elle soutient être la créatrice d'Élise, et donc qu'elle aurait aimé celui à qui Élise était destinée.

Il leva les sourcils.

— Voilà qui est nouveau. On m'a toujours affirmé qu'Élise était la progéniture d'un inconnu.

— Dans ce cas, tu penses qu'Élise mentait ? demandai-je. Ou est-ce Cate qui raconte des histoires maintenant ? Et si oui, pourquoi ?

— Je doute qu'Élise ait menti. Ce n'était pas vraiment son genre, dit-il. Mais Catherine aurait pu dissimuler à Élise la vérité sur son créateur pour de nombreuses raisons.

— Par exemple ? insistai-je.

— Élise éprouvait des sentiments contradictoires à l'idée de devenir vampire, m'expliqua Ezra. Toute sa famille avait succombé à la famine, et je crois qu'elle souffrait de la culpabilité du rescapé. Pendant longtemps, j'ai supposé qu'Élise avait tué son père.

» Selon l'histoire qu'elle racontait, son père aurait payé un vampire pour la changer et éviter qu'elle meure de faim, mais elle n'a jamais mentionné ce qu'était devenu son père après, poursuivit-il. Quand nous l'avons rencontrée, elle était vampire depuis un ou deux ans seulement, mais il n'était pas dans les parages et elle n'a jamais expliqué son absence. Du moins, pas à moi.

— Tu crois que Cate l'aurait transformée, et qu'avec le désordre provoqué par la métamorphose, Élise l'a soit oublié soit refoulé, puis a attaqué son père ? m'enquis-je, en songeant à ma propre expérience.

Le processus avait été terrible et douloureux, mais je n'avais eu qu'une vague conscience de ce qui se passait pendant cette transition. En revanche, je possédais des souvenirs précis de ce qui avait précédé, quand Jack m'avait convaincue de boire son sang afin de devenir vampire. Mais, si je n'avais pas connu Jack, et si ce moment ne s'était pas révélé aussi traumatisant puisque j'étais sûre que Peter allait le tuer, alors peut-être ne l'aurais-je jamais gardé en mémoire.

Milo avait peu de souvenirs des instants qui avaient précédé sa transformation, tandis que Jack avait découvert à peine quelques années auparavant que c'était à cause de Mae que Peter avait dû le changer. Jack se rappelait être allé au club vampire, puis tout était flou jusqu'à ce qu'il se réveille immortel.

— C'est une réelle possibilité, dit Ezra en hochant la tête. J'ai toujours soupçonné que celui ou celle qui l'avait engendrée l'avait quittée trop tôt au lieu de l'aider au cours du processus. Mais chacun réagit de manière différente. La transformation d'Élise a peut-être été plus rapide et chaotique, car elle était sans doute à demi affamée avant. Si ça se trouve, Catherine avait l'intention de revenir lui prêter main-forte, mais elle est arrivée trop tard.

— Cela lui donnerait un motif pour dissimuler la vérité, concédai-je. Je suis quasiment sûre qu'Élise n'aurait pas été heureuse si elle avait découvert avoir tué son propre père par la faute de Catherine.

— Sans compter qu'elle était très vertueuse, et, même après son changement, elle est restée catholique pratiquante, précisa Ezra. Si mes souvenirs sont bons, elle a attendu la nuit de noces pour coucher avec Peter. Vers la fin de sa vie, je sais qu'elle avait du mal avec sa nature de vampire et l'immortalité. Peter s'échinait à la rendre heureuse, et parfois cela semblait fonctionner, mais je pense qu'elle a passé beaucoup de temps dans une profonde dépression.

Une fois de plus, j'eus le cœur brisé pour Peter tandis que j'analysais ce que venait de m'exposer Ezra. Je savais que Peter et Élise avaient connu une relation assez brève, mais je l'avais imaginée comme une lune de miel prolongée, un montage géant de chansons d'amour et de slows, comme un flash-back dans un film romantique.

Mais apprendre qu'en réalité ils avaient dû lutter, que leur amour, aussi pur et sincère que Peter le croyait, n'avait pas suffi, cela changeait ma perspective.

La vie auprès de Jack me l'avait enseigné : l'amour rendait l'existence plus complète et plus belle, certes, mais elle ne lui donnait pas de but et ne réparait pas les fêlures. L'amour que me portait Jack n'effaçait ni ma culpabilité pour la mort de Jane ni aucun de mes défauts.

Il m'avait donné envie de devenir une personne meilleure, il encourageait mes efforts, mais ne réglait pas tout comme par magie, d'ailleurs il ne le pouvait pas.

Cela me restait en travers de la gorge de prendre conscience que la fin enchantée des contes de fées n'existait pas. En fait, c'était plutôt : « Ils vécurent heureux jusqu'à l'obstacle suivant, qu'ils seraient assez forts pour surmonter, avec de la chance. »

— Alors, même si elle tenait beaucoup à Peter, tu crois qu'elle regrettait d'être devenue vampire ? demandai-je à Ezra.

— Oui, c'est ma conviction, dit-il simplement.

— Mais si Cate n'aimait pas réellement Peter, comme elle le prétend, et à supposer qu'elle soit la créatrice d'Élise, cela signifie-t-il que Peter et elle n'étaient pas vraiment liés ?

Ezra secoua la tête.

— Je l'ignore. La relation entre un créateur et sa progéniture est complexe et souvent intense, et la nature du lien de sang est déjà remplie de confusion et d'une passion dévorante, comme tu le sais très bien d'après ta propre expérience. Si l'on ajoute le transfert qui se produit entre le créateur, l'âme sœur, la progéniture et la famille, cela constitue un imbroglio de possibilités et de phénomènes qui dépassent notre entendement.

— Si je te suis, Cate a peut-être raison... ou tort ?

— Malheureusement, oui, c'est ça. Pour mettre les choses en perspective, mon créateur Willem était un homme vil et mauvais qui m'a torturé et retenu en esclavage pendant presque cent ans avant que je m'enfuie. J'ai perdu le compte des personnes qu'il a exécutées ou martyrisées devant moi.

» Mais, en dépit de tout ça, j'ai eu du mal à l'éliminer, poursuivit-il d'une voix morne. Ce lien à l'intérieur de moi me poussait à rester avec lui. Et le tuer a été l'acte le plus difficile de toute ma vie. Ce fut un combat au plus profond de mon être. Mais je savais que je devais le faire.

— Je suis désolée que tu aies dû traverser cette épreuve.

Il balaya ma sollicitude d'un geste.

— Non, non, je ne cherche pas à éveiller ta compassion. Je te raconte seulement que, chez les vampires, tout ce qui concerne le sang est très compliqué.

— Et désormais, Élise ajoute une vampire fantôme à ce chaos.

Chapitre 32

Sur mon écran, Ezra me dévisageait, les lèvres étirées en une grimace d'excuse.

— Désolé de ne pouvoir t'aider davantage à ce sujet. Tu ferais peut-être mieux de te tourner vers un voyant ou un médium.

Je me redressai sur la chaise de la salle à manger et jetai un coup d'œil vers la porte de la chambre, d'où s'élevaient les ronflements bruyants de la chienne qui dormait près de Jack.

— Hé, est-ce que Jack t'a parlé ? murmurai-je pour éviter de le réveiller.

— À quel propos au juste ? m'interrogea Ezra.

J'accordai encore un bref regard à la porte.

— Du fait qu'il soit mort.

— Il est mort ? demanda-t-il, perplexe.

— Non, pas vraiment, m'empressai-je de répondre. Il va bien et il est en vie. Il est allé consulter une médium, qui a réagi très fortement à lui et a prétendu que son âme était morte.

Ezra se pencha en avant, le menton posé sur la main.

— Jack ne m'a pas encore mentionné cet épisode. Mais tu es sûre qu'elle ne cherchait pas à vous extorquer plus d'argent ?

— Je ne pense pas, mais je ne peux pas en être certaine. Est-ce que ça t'évoque quelque chose, des vampires sans âme ?

— Rien de crédible, en tout cas, répliqua-t-il. Des histoires et des superstitions ont toujours circulé à propos des démons et des vampires. Mais je crois qu'aucune ne te serait utile.

— Selon toi, où vont les vampires lorsqu'ils meurent ? le questionnai-je sans détour.

Il s'accorda une seconde de réflexion avant de répondre :

— Tu souhaites savoir si je pense qu'il existe un paradis en général, ou un spécifique aux vampires ?

Je haussai les épaules.

— Les deux ? L'un ou l'autre ?

— Je suis en vie depuis... trois cent quarante ans désormais, il me semble. J'en ai vu des choses ! Certaines miraculeuses, d'autres affreuses. Je pourrais en expliquer quelques-unes, mais d'autres demeurent mystérieuses. Je n'ai jamais obtenu la preuve irréfutable qu'il existe quoi que ce soit après cette vie.

— Donc tu ne crois pas au paradis ? clarifiai-je.

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas dit ça non plus. Lorsque j'étais encore au service de Willem, il avait un associé, un vampire aristocrate du nom de Bogdan, qui me traitait avec respect, d'égal à égal. Il avait plus de cinq cents ans quand je l'ai rencontré, même s'il ne pouvait connaître son âge exact, car il était beaucoup plus difficile de garder la notion du temps à l'époque. Il avait été témoin de nombreux événements, avait vu des empires naître et disparaître. Il avait enterré plus de membres de sa famille, amours et amis que je pouvais l'appréhender.

» Quand Willem était couché, je m'asseyais avec Bogdan pour regarder le lever du soleil, et l'on discutait de philosophie, d'astronomie et de religion jusqu'à ce que l'astre se trouve si haut dans le ciel qu'on ne le supportait plus. La dernière fois, nous sommes allés lui rendre visite chez lui, et, vers la fin, il m'a avoué qu'il en avait marre. Il avait vu tout ce que le monde avait à offrir, et ne possédait plus rien à donner en retour. Malgré son immortalité, il était persuadé d'avoir fait son temps, et il désirait voir ce qui venait ensuite.

— « Ce qui venait ensuite » ? répétai-je.

— Oui. L'au-delà, dit Ezra. Il était sûr qu'il existait forcément autre chose, et il souhaitait le découvrir. Il m'a demandé de lui planter un pieu en plein cœur. J'ai rechigné, mais il a insisté, argumentant qu'il ne pouvait le faire lui-même, et qu'il avait envie de mourir avec quelqu'un de confiance et à qui il tenait à ses côtés.

— L'as-tu fait ?

— Oui. Et quand la lumière a quitté son regard, j'ai vu un homme serein, pour la première fois depuis bien longtemps.

— Tu penses qu'il est parti dans l'au-delà ?

— J'aimerais le croire. Mais, même si ce n'est pas le cas, je ne regrette pas mon geste. Après cinq cents ans, il avait connu plus d'existences qu'un

homme le devrait. Il en avait fini avec cette terre, et, même si la suite n'était qu'un vaste néant, à mon avis il y était préparé.

OceanofPDF.com

Chapitre 33

— Je persiste à croire qu'on n'est pas obligés de faire ça, insista Jack alors qu'on marchait sur le trottoir, main dans la main.

— Je ne vois pas où est le mal de parler, dis-je, réitérant l'argument que j'avais avancé depuis une heure avant de réussir à le convaincre de quitter l'appartement. Si elle ne sait rien, on sera de retour au point de départ.

On tourna au coin de la rue et j'aperçus le panneau rose lumineux de Jessamine. Jack s'immobilisa pour reporter toute son attention sur moi, et me prit les deux mains dans les siennes.

— Non, tu ne comprends pas. J'espère qu'elle ne sait rien, expliqua-t-il. Je secouai la tête.

— Je ne te suis pas ?

— J'aimerais croire que ce ne sont que des absurdités. Et, si elle possède des éléments, alors c'est réel, et si ça l'est, ça pourrait être mauvais. L'idée d'être mort me fait un peu flipper.

— C'est pour ça que tu as évité d'en parler à Ezra ?

— Oui, avoua-t-il, honteux.

J'aurais voulu qu'il me le confesse avant, ce qui nous aurait épargné les vingt minutes de dispute qui avaient suivi ma conversation sur Skype avec Ezra.

— Mais, Jack, c'est réel dans les deux cas, argumentai-je. Je comprends que ça pourrait se révéler terrifiant, mais je préférerais être au courant et capable de le gérer plutôt que l'on soit pris de court.

— Je sais. C'est juste que... (Il secoua la tête.) J'en ai marre des problèmes à gérer.

— Quoi que ce soit, on peut l'affronter ensemble. Regarde tout ce qu'on a surmonté jusqu'ici.

Je lui adressai un sourire rassurant, qui parut le convaincre, car il recommença à marcher.

Une odeur de sauge et d'encens nous accueillit dès qu'on poussa la porte, et une clochette tinta au-dessus de nous. Mais Jessamine était déjà à

l'avant de sa boutique, occupée à remettre en ordre des pierres précieuses et des cartes de tarot étalées sur l'une des deux petites tables.

Lorsqu'elle nous vit, elle nous gratifia d'un sourire éblouissant, qui accentua son apparence de pin-up d'une époque révolue. Ses longs cheveux lavande étaient rassemblés sur le sommet de son crâne, et sa robe à imprimé fleuri épousait ses courbes plantureuses.

— Vous êtes revenus, annonça-t-elle, abandonnant son rangement.

— Cela pose-t-il un problème ? s'enquit Jack avec optimisme, reculant déjà d'un pas vers la sortie.

— Non, bien sûr que non. (Elle nous invita à la rejoindre d'un geste.) Je n'étais pas certaine de vous revoir. Mais je gardais espoir.

— Ah bon ? s'étonna Jack tandis qu'on approchait de la table. La dernière fois, j'ai eu l'impression qu'on vous a un peu fait peur.

Elle éclata d'un rire joyeux.

— Je craignais que ce soit le contraire ! (Elle afficha un sourire d'excuse.) Une fois encore, je suis désolée de ma réaction de l'autre jour. C'est juste que je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous, mais j'ai effectué des recherches et je pense avoir des idées à vous soumettre.

— Lesquelles ? demanda Jack.

— Ça vous ennuerait que je réessaie de lire les lignes de votre main ?

Jessamine montra la table du doigt.

— Si vous en avez envie, je suis partant.

Son ton était beaucoup plus calme et décontracté que je l'aurais imaginé, compte tenu de ses protestations pour se rendre chez la voyante.

— Aucun problème, lui assura-t-elle.

Elle s'assit d'abord, rabattant sa robe sous ses cuisses avec soin. Avec Jack, on s'installa en face d'elle, et il posa les mains sur la nappe en satin. Sous la table, je plaçai la paume sur sa jambe en signe de soutien.

— Avant de commencer, je devrais vous expliquer ce que je fais, annonça Jessamine. Je descends d'une longue lignée de devins, et je peux voir le futur. Certaines personnes disent qu'elles réussissent à le « prédire », mais ce terme me déplaît. L'avenir n'est pas figé.

» Il est malléable, et mes visions ne sont pas des histoires claires et linéaires, poursuivit-elle. Certains pensent que les visions fonctionnent comme des courts-métrages qui s'animent dans votre esprit, mais les miennes sont plutôt des instantanés, des images, des sons, des couleurs, des

odeurs. Juste des idées sensorielles qui surgissent, et c'est à moi et à celui qui me consulte d'en découvrir la signification.

— Et elles arrivent lorsque vous touchez les gens ? m'enquis-je.

Elle secoua la tête et ses créoles se balancèrent.

— Pas tous ceux que je touche. En général, je peux contrôler mon don, donc je n'ai pas de visions si je bouscule un inconnu par erreur à la banque, ou ce genre de situations. Quand je me concentre, je peux obtenir une image, mais, pour certaines personnes, cela n'accroche jamais.

— Alors que se passe-t-il quand vous me touchez ? l'interrogea Jack.

Cette fois, son sourire se crispa.

— Si l'on commençait, et je vous expliquerai ?

Les yeux bleus de Jack trahirent sa nervosité lorsqu'il tendit la main, paume vers le ciel. Jessamine démarra sa séance de la même façon que la fois précédente, en faisant planer ses longs ongles manucurés au-dessus de sa main un moment avant de le toucher.

Dès que le contact fut établi, elle sursauta. Tout son corps tressauta, mais, cette fois, elle ne le lâcha pas. Elle s'accrocha à sa main des deux siennes, et ferma les yeux. Ses paupières tremblèrent, et ses longs cils frémirent.

— Est-ce douloureux ? s'inquiéta Jack à voix basse.

— Non, ce n'est pas douloureux, dit-elle, à bout de souffle. C'est... surprenant, comme un coup de vent froid quand on ouvre une porte en plein hiver, mais qu'on ne s'y attend pas.

— Que percevez-vous ? demanda Jack, tendu et nerveux.

— Rien.

Je vis ses épaules s'affaïsser un peu.

— Donc ça ne fonctionne pas ?

— Non, ce n'est pas ça. Ce n'est rien, dans le sens du néant tel que je l'imagine, précisa-t-elle, toujours accrochée à sa main. Et l'air sent... le brûlé et le métal. Comme des étoiles mourantes.

— Dans l'avenir, je serai dans l'espace ? s'enquit Jack sans dissimuler son enthousiasme.

— Non. Du moins, je ne sais pas.

Enfin, elle le lâcha et se détendit sur sa chaise. Elle cligna plusieurs fois des paupières, puis secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

— Qu'est-ce que cela signifie, alors ? demandai-je quand elle eut l'air d'avoir rassemblé ses pensées.

— Chacun de nous possède une étincelle de vie en soi, expliqua-t-elle. On lui donne différents noms : l'âme, l'esprit, l'essence, peu importe celui que vous choisissiez. Tous les êtres vivants en ont une. C'est ce qui distingue la matière inanimée des êtres conscients.

— Donc, c'est la différence entre moi, un rocher et un cadavre. OK, j'ai pigé, annonça Jack sur un ton naturel.

— Sauf que vous en êtes dépourvu, rectifia Jessamine.

— Mais vous venez de dire que tous les êtres vivants avaient une âme. J'existe, donc j'ai une âme, raisonna-t-il.

— Vous dérogez à la règle. Vous êtes spécial, ajouta-t-elle avec un sourire triste.

— Je le soupçonnais depuis longtemps, plaisanta-t-il avant de laisser libre cours à l'anxiété qui le rongait. Mais je ne comprends pas bien vos propos. Je suis né sans âme ?

— Je ne crois pas. On a recensé quelques cas d'êtres sans âme, mais tous en possédaient une au départ, énonça-t-elle.

Je me redressai.

— Recensé où ?

— Ma famille et mes collègues tiennent des dossiers, développa-t-elle. Nous avons nos propres livres d'histoire, en parallèle des normes.

— Les normes ? m'étonnai-je.

Elle rougit.

— Les humains normaux.

— Comment savoir s'ils sont exacts ? demandai-je.

— Et ceux de ton patron sur les vampires ? rétorqua Jack. On ne peut en avoir la certitude, mais il faut faire confiance à ceux qui t'ont précédée pour assurer leur fidélité à la réalité.

Je me carrai sur ma chaise.

— Très bien. Continuez.

— Les êtres sans âme l'ont tous perdue plus tard dans la vie, à cause de divers traumatismes. Mais ils sont nés intacts, affirma Jessamine.

— Oh merde ! grogna Jack.

— Quoi ? m'inquiétai-je.

Il se tourna vers moi.

— J'étais mort.

— Nom de Dieu, jurai-je quand l'histoire de sa transformation me revint en mémoire.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit la médium, perplexe.

— Avant de devenir vampire, je suis mort, précisa Jack. Mae a consommé mon sang jusqu'à ce que mon cœur cesse de battre. Quand Peter m'a trouvé, j'étais décédé. Il m'a donné son sang dans une ultime tentative, sans croire que cela fonctionnerait. Mais il a réussi, je me suis métamorphosé.

Elle fronça les sourcils, confuse, puis fit remarquer :

— Je ne suis pas experte en vampires, mais je pensais qu'il fallait être vivant pour se transformer.

— Tout à fait, confirma Jack, ce n'est pas censé fonctionner. Ezra m'a raconté qu'un jour il avait essayé de ranimer un soldat mort au combat avec lui. Il l'était depuis une minute, sans doute moins, et Ezra lui a donné autant de sang que possible. Mais sans succès.

Jessamine réfléchit, pianotant sur la table du bout de ses longs ongles.

— Je tiens peut-être une explication, annonça-t-elle enfin. Ils ont dû vous sauver au moment précis où votre âme vous a quitté, mais avant la mort réelle de votre corps. Cela se joue à une fraction de seconde, voire moins, pendant laquelle votre enveloppe charnelle n'a pas encore péri. Et ils sont intervenus pile dans cette fenêtre.

— Donc, quelles sont les implications pour moi ? Que va-t-il se passer ? l'interrogea-t-il.

— À vous de voir, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Vous pouvez reprendre votre existence comme si de rien n'était. Je n'ai aucune idée de ce qui se produira à votre mort. Mais je l'ignore pour tout le monde.

— D'accord. Ai-je d'autres choix ? s'enquit-il.

— Vous êtes comme un vaisseau vide, et vampire de surcroît, affirma Jessamine. Cela vous donne un pouvoir incroyable et vous expose grandement à des forces dangereuses.

Il secoua la tête en signe d'incompréhension.

— Pourquoi ?

— Avez-vous déjà entendu parler de possession ? répliqua la voyante.

— Comme avec les démons, les exorcismes et tout ce genre de trucs, vous voulez dire ?

Elle sourit.

— C'est une formulation très catholique, mais oui. (Son sourire s'amenuisa lorsqu'elle poursuivit :) Les autres âmes, habituellement perdues, dont les corps se sont décomposés sous terre, cherchent à survivre dans un nouvel hôte pour obtenir une autre occasion de vivre. En tant qu'immortel sans âme, vous représentez l'hôte rêvé pour un grand nombre de forces maléfiques que d'autres peuvent avoir envie de ressusciter.

— Génial, marmonna Jack. Donc je ne suis pas puissant par moi-même. Je ne suis utile qu'en tant qu'instrument, si quelqu'un me charge comme un pistolet. Je deviendrais leur arme redoutable.

— C'est une analogie valable, en effet, concéda Jessamine.

— C'est assez terrifiant, admit Jack, et je lui serrai doucement la cuisse sous la table.

— Pas nécessairement, intervint-elle d'une voix apaisante. Depuis combien de temps êtes-vous vampire ?

— Ça a fait vingt ans en mars dernier.

— Et vous êtes heureux ? Vous profitez de la vie ? Vous avez des amis, de la famille et vous avez trouvé l'amour ? demanda-t-elle, m'accordant un bref regard lors de sa dernière question.

— Oui. (Il se tourna vers moi et me sourit, mais je lus de la peur dans ses yeux.) J'ai été heureux pour l'essentiel. Jusqu'à présent, j'ai passé de bons moments.

— Alors je vous suggère de continuer sur cette lancée. Prétendez que rien n'a changé, car pour vous, c'est vraiment le cas, argumenta-t-elle.

— N'est-ce pas dangereux ? m'enquis-je.

Jessamine secoua la tête.

— Non. Ça ne l'est que si les gens le savent. Parce que Jack a raison. Il n'est pas puissant lui-même, et ne le sera que si les mauvaises personnes profitent de lui.

— Je possède ce secret hyper cool qui me rend génial et spécial, et je ne peux le révéler à personne, ironisa-t-il, peinant à masquer son angoisse.

— À moi, tu peux le dire, lui assurai-je. Et à la chienne.

— Et, à titre d'information, je n'ai parlé de vous à personne, nous promit Jessamine. Au cours de mes recherches, si j'avais des questions à poser, j'ai pris soin de ne fournir aucun détail sur vous où sur ma ville. Je suis un code de conduite, le même que ma mère et ma grand-mère. Mes

clients me confient leurs sentiments les plus intimes et leur avenir. J'ai pour devoir de les protéger.

— Nous vous en sommes reconnaissants, dit Jack.

— Et, si vous avez d'autres interrogations ou de nouveau besoin de mon aide, n'hésitez pas à revenir. Je serais ravie de vous donner un coup de main. En toute franchise, je suis curieuse d'en apprendre davantage sur votre état.

Comme il n'y avait pas grand-chose à dire de plus, Jack la remercia et lui régla les soixante-cinq dollars de la séance, auxquels il ajouta un pourboire. Durant le retour vers notre appartement, il parut songeur, les yeux rivés vers le sol, les sourcils froncés, les mains dans les poches. Alors je gardai le silence pour lui laisser digérer la situation de son côté, jusqu'à ce qu'on atteigne notre immeuble.

— Tu te sens mieux ? lui demandai-je dans l'ascenseur.

— Tout dépend de ta définition de « mieux ». (Il regardait droit devant lui, observant les numéros des étages défiler lentement vers le cinquième.) J'ai moins peur de mourir ou de me changer en zombie à court terme. Mais, maintenant, je crains de me retrouver comme Dana Barrett dans *Ghostbusters*, avec un Zuul en moi.

— À la fin, les SOS Fantômes la sauvent, et tout se termine bien, lui fis-je remarquer, ce qui lui arracha un sourire.

— Tu ferais mieux de ne rien révéler à Bobby, parce qu'il n'attend qu'un prétexte pour se procurer une arme à protons quand il part en mission avec toi, plaisanta Jack.

Lorsque l'on sortit de la cabine, je riais.

Une fois dans le couloir, un bruit de claquement s'éleva de notre appartement. Jack ralentit, et moi aussi. La porte était entrouverte. Jack me lâcha la main et s'avança devant moi, prêt à me protéger de ce qui nous attendait chez nous.

Chapitre 34

On se faufila en silence à l'intérieur de la première pièce, la petite cuisine, et je laissai Jack passer devant, même si je savais qu'en cas d'affrontement j'en serais la principale actrice. Un mur nous séparait de la pièce à vivre, avec une ouverture au fond à gauche. Je perçus des battements de cœur et un bruit de métal contre du métal.

— Oups, lâcha Bobby depuis l'autre côté, et je vis Jack se détendre.

— Je n'arrive pas à comprendre comment on a pu rapporter autant de trucs. On est partis à peine quatre jours, grommela Milo.

Jack et moi nous étions rapprochés de l'embrasure, de façon à pouvoir jeter un coup d'œil sans qu'ils nous remarquent. Plusieurs valises étaient déployées au sol. Milo, qui nous tournait le dos, était accroupi au-dessus de l'une d'elles, tandis que Bobby se tenait au milieu de la pièce, une grosse boîte métallique de gâteaux secs à la main.

— J'ai fait des réserves de goûters, car on est toujours à court, se défendit Bobby. Parfois, c'est difficile d'être le seul mortel de la maison.

Milo leva le regard vers lui.

— Très bien. Vide ta boîte géante de biscuits et de macarons. Mais je ne veux pas t'entendre te plaindre que tu dois aller plus souvent à la salle de sport.

— C'est vrai que j'ai besoin de m'y rendre, dit Bobby, la bouche pleine de cookies aux couleurs pastel. Je n'y ai pas mis les pieds depuis avant le mariage.

Il faisait tomber des miettes, que Matilda à ses pieds s'empressait de lécher en remuant la queue.

Jack entra d'un pas nonchalant et déclara :

— Je présume que vos bagages sont si remplis à cause du nombre de cadeaux que vous m'avez rapportés de Paris.

— Oh, je t'ai acheté quelque chose, en fait ! s'exclama Bobby avec enthousiasme.

Il posa la boîte et fouilla dans un sac dont il extirpa une minuscule tour Eiffel. Avant de la tendre à Jack, il ouvrit le bout, révélant qu'il s'agissait d'un briquet.

— Salut ! s'écria Milo par-dessus les valises.

— Je suis tellement contente que vous soyez rentrés, lui assurai-je en le serrant dans mes bras.

Cela paraissait idiot, car il s'était absenté quelques jours seulement, et nous étions tous les deux adultes. Même si cela me plaisait de passer du temps en tête-à-tête avec Jack, en vérité, je ne me sentais pas complètement chez moi sans mon frère.

Quand j'eus fini de l'étreindre, je lui demandai comment s'était déroulé leur voyage.

— C'était génial, et il faudra qu'on y aille ensemble quand on aura davantage de temps. Bobby a réalisé des milliers de dessins fabuleux sur place. (Il se retourna pour l'interpeller.) Bébé, si tu leur montrais ton carnet de croquis ?

— Oui, avec plaisir.

Bobby sortit de son sac son carnet Moleskine grand format et le posa sur la table à manger. Il le feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve les pages consacrées à Paris, puis recula pour que je les contemple avec Jack.

À l'époque où Bobby s'était mis à fréquenter mon frère, il était étudiant en arts, et, à dire vrai, il avait du talent. Il privilégiait plus particulièrement les pastels à l'huile et ses dessins impressionnistes aux couleurs vives captivaient. Nous avions déjà fait encadrer et accroché certaines de ses pièces dans l'appartement.

Une des esquisses représentait Milo debout devant la Seine, avec un ciel et une eau dans des tons de bleu et de violet éclatants, tandis que les étoiles et les éclairages de la rue brillaient d'oranges et de rouges lumineux. Milo paraissait plus heureux que jamais sur ce portrait. Bobby avait réussi à capter son sourire timide et l'étincelle qui animait son regard sombre.

— Celle-ci est vraiment magnifique, le complimentai-je en tapotant la page.

Il haussa les épaules alors qu'il mangeait un autre macaron.

— C'est plus sympa que de prendre des photos.

Milo jeta un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— C'est ma préférée également.

— Alors, comment ça s'est passé ici ? demanda Bobby, que je soupçonnai d'essayer de détourner le sujet des éloges qu'il recevait. Des scoops à nous révéler ?

J'échangeai un regard avec Jack, puis répondis sur un ton aussi détaché que possible :

— Non. Pas vraiment.

— Et le boulot ? As-tu eu des appels ?

Bobby s'appuya sur une chaise à côté de moi afin de guetter ma réaction.

Je répugnais à lui mentir, car nous formions une équipe et il faudrait qu'il apprenne ce qui s'était produit la veille au soir avec Iris Emmanuel. Mais, en toute franchise, je n'avais pas envie d'aborder le sujet tout de suite, alors qu'ils venaient de revenir à la maison. Je savais aussi que je finirais par lui confier ma théorie sur le fait qu'Élise me hantait, mais j'avais l'impression que c'était trop à gérer, surtout après la voyance dont Jack venait de bénéficier.

— Je vous propose de défaire vos bagages et de vous mettre à l'aise, et nous en discuterons plus tard, d'accord ? suggèrai-je.

Il grimaça.

— Terrible à ce point ?

— Non, pas à ce point, répliquai-je. Il s'avère que nous avons un membre de la famille des Basarabi qui traînait dans le coin, ajoutai-je, comme je devais lui donner du grain à moudre pour qu'il ne me harcèle pas.

— « Avions » ? releva-t-il, les sourcils levés.

— Oui, à l'imparfait, confirmai-je.

Il ouvrit la bouche, sans nul doute pour réclamer davantage de détails, mais un coup à la porte l'interrompit. Il regarda vers le mur et l'entrée cachée de l'autre côté dans la cuisine.

— C'est chez nous qu'on toque ? s'enquit-il.

— Vous attendez du monde ? demanda Jack à la ronde.

Bobby secoua la tête.

— Un dimanche à 20 heures, la plupart des gens que je connais ne sont pas encore sortis.

— Je vais ouvrir, se lança Milo.

Il disparut vers l'entrée et je tendis l'oreille, anticipant une personne qui avouerait s'être trompée d'adresse ou peut-être Abner venu m'exposer un

nouveau problème à résoudre. Mais j'entendis juste Milo inviter quelqu'un à entrer à voix basse.

Il revint, l'air plutôt nerveux, et nous annonça que Peter était là.

Bobby poussa un cri de surprise.

— Peter ?

Puis je l'aperçus, derrière Milo. Sa tenue était beaucoup plus décontractée qu'en temps normal. Il portait un jean slim et un sweat basique, et ses cheveux bruns étaient décoiffés, ce qui ne lui ressemblait pas. Un sourire contrarié jouait sur ses lèvres, et ses yeux émeraude étaient maussades, comme d'habitude.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Il s'est passé quelque chose ? demandai-je, déjà paniquée par sa présence inattendue dans mon appartement.

— Pas tout à fait, rétorqua-t-il avec une pointe d'agacement. J'étais non loin à Berlin quand j'ai reçu un coup de fil d'une vieille amie avec laquelle j'ai eu une conversation très intéressante. (Il posa un regard accusateur sur moi.) Elle se fait appeler Cate, maintenant.

OceanofPDF.com

Chapitre 35

Au beau milieu de notre salon, Peter nous fusillait du regard tandis que nous le dévisagions, bouche bée. Matilda, qui d'ordinaire était ravie de voir du monde, y compris Peter, était partie se cacher dans son panier près des fenêtres ; même elle avait senti la tension qui régnait dans la pièce.

Peter riva son regard glacial sur Jack.

— Tu étais au courant de leur escapade à Prague pour harceler la meilleure amie de ma femme ? demanda-t-il.

— Oui, mais je n'emploierais pas le terme de harcèlement, répondit Jack.

D'un air absent, il se frottait le biceps et s'efforçait d'éviter le regard insistant et colérique de son frère.

Peter parut satisfait, car il se tourna vers moi, visiblement plus exaspéré que fâché, et me lança :

— Quand allais-tu me dire que tu avais rencontré Cate ? En avais-tu même l'intention ?

— Aucune idée, avouai-je. Elle ne m'a rien révélé que j'ai jugé nécessaire que tu apprennes.

— Toi, par contre, tu avais besoin de savoir ? rétorqua Peter.

Je secouai la tête de manière catégorique.

— Ce n'est pas ça. Je ne l'ai pas recherchée. Olivia est tombée sur elle, et elle a adopté un comportement bizarre. Je me suis juste assurée qu'elle ne souhaitait pas te faire du mal, à toi ou à quelqu'un d'autre.

— Pourquoi voudrait-elle me nuire ? s'étonna Peter, sceptique. Je ne lui ai pas parlé depuis cent cinquante ans.

— Comment aurais-je pu le deviner ? l'accusai-je. On t'a à peine vu au cours des cinq dernières années. Si ça se trouve, tu l'as peut-être côtoyée, jusqu'à ce que tu la mettes en rogne et qu'elle décide de tous nous éliminer à présent.

— Oh, c'est ridicule, se moqua-t-il en levant les yeux au ciel.

— Ah bon ? Parce que tu as ramené des lycans au Minnesota, et ces affreux vampires chasseurs de prime nous ont poursuivis pendant toute cette histoire avec Daisy.

— Daisy, ce n'était pas ma faute ! s'insurgea-t-il. Mae était entièrement responsable. Je tentais seulement de l'aider.

Je balayai son objection d'un geste.

— Dans les deux cas, j'ai appris qu'il me fallait être proactive avec cette famille.

Peter maintint son regard furieux sur moi encore quelques instants, puis il poussa un soupir et adopta une posture plus détendue.

— J'en conclus que Cate t'a convaincue qu'elle n'allait pas nous terroriser, ni vous ni moi.

— Elle ne m'a pas semblé menaçante, non, dis-je en choisissant mes mots avec soin.

— Bien, déclara-t-il d'une voix neutre. Parce qu'elle m'a invité à venir lui rendre visite en Irlande.

Ce fut mon tour de me montrer dubitative.

— Pourquoi ?

— Elle possède toujours la maison que j'ai partagée avec Élise. Elle a pensé que ce serait agréable de revoir cet endroit et de discuter ensemble, expliqua Peter, comme si cela lui paraissait tout à fait logique.

— Tu vas y aller ? l'interrogea Milo.

Il s'était placé sur le côté de la pièce afin de mettre un peu de distance entre Peter et lui. Il avait croisé les bras, et Bobby restait près de lui, observant la conversation avec une fascination anxieuse. Jack demeurait en retrait, tandis que je me rendis compte que j'avais avancé pour dialoguer avec Peter, ce qui faisait de moi la plus proche de lui.

Je rectifiai le tir dès que je m'aperçus de ce détail, allai vers Jack et croisai les bras sur ma poitrine.

— J'hésite encore. Je ne sais pas si Cate et moi aurions beaucoup à nous dire, avoua Peter.

— Je crois que tu devrais t'abstenir, lui conseillai-je avec franchise.

— Pourquoi ? rétorqua-t-il en se tournant vers moi, l'air renfrogné.

— Cate ne t'apprécie pas, lui indiquai-je. Je ne vois pas pourquoi elle t'inviterait là-bas. Je me demande même pourquoi elle t'a appelé.

— Qu'est-ce qui te fait dire qu'elle ne m'aime pas ? insista-t-il sans se démonter.

— Elle me l'a confié. Elle a déclaré : « Je n'ai jamais aimé Peter », annonçai-je sans détour.

Bobby laissa échapper un ricanement. Peter lui adressa un coup d'œil qui le fit immédiatement taire.

— D'autres éléments que l'affection et la sympathie peuvent lier deux personnes, argumenta Peter sur un ton glacial. Nous avons une histoire commune, Alice.

— Elle ne m'inspire pas confiance, persistai-je.

— Je croyais que tu ne l'estimais pas menaçante, souligna Milo. Qu'est-ce que ça peut faire si Peter y va ?

— J'ai dit qu'elle ne *semblait* pas être une menace, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle n'est pas dangereuse, nuancai-je. Et je ne la connais pas, c'est donc particulièrement difficile à évaluer pour moi.

— Je dois reconnaître qu'elle m'a fait mauvaise impression, intervint Bobby. Et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'elle a un rapport avec ces abrutis de Basarabi qui savent qu'on est des chasseurs.

— Tu crois que Catherine les a tuyautés ? s'enquit Jack, l'air soucieux.

Sans le contredire, je me contentai de hausser les épaules et de demander :

— Mais comment Cate a-t-elle découvert que j'étais une chasseuse au départ ?

— Je l'ignore. Je le saurai peut-être en lui rendant visite, avança Peter d'une voix brusque.

— Oh, alors maintenant tu as décidé d'accepter ? lui demandai-je.

— Bien sûr que oui, Alice, dit Jack sur un ton qui mêlait exaspération et résignation réticente. Il vient d'apprendre que c'était dangereux, alors il faut qu'il fonce. Si on pouvait lui garantir qu'il s'agissait d'une mission suicide, il se lancerait plus vite que son ombre sans qu'on ait le temps de l'en dissuader.

— C'est faux, répliqua Peter. Je crois juste qu'Alice a fait une remarque pertinente, et je désire rencontrer Cate face à face et vérifier qu'elle ne mijote rien.

— Eh bien, heureusement que Bobby n'a pas encore déballé ses affaires, dit Jack avant de soupirer et d'assener un léger coup de pied à la

valise la plus proche de lui.

— De quoi parles-tu ? s'étonna Peter.

— De toute évidence, Bobby et Alice doivent t'accompagner, répondit-il.

— Oh, merde, jura Milo alors qu'il échangeait un regard avec Bobby. C'est à ça que tu songeais, pas vrai ?

— C'est imprudent de s'y rendre seul, confirma Bobby d'une voix douce.

— Qui vous dit que je vous invite l'un ou l'autre ? rétorqua Peter.

— Ce genre d'interventions, c'est notre métier, Peter. Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, tu n'es pas le seul concerné. Il faut empêcher les ennuis qui te guettent de revenir avec toi à la maison, avouai-je honnêtement en désignant Jack et Milo.

— D'accord, concéda Peter, l'argument de la sécurité de nos frères n'étant pas vraiment discutable. Si vous insistez pour m'accompagner, mon vol est prévu plus tard dans la soirée.

— Je croyais que tu n'avais pas encore arrêté ta décision, objecta Jack.

— J'ai menti, dit Peter avec un haussement d'épaules.

— On vient de rentrer, implora Milo en prenant la main de Bobby. Et si c'était juste Alice qui partait avec Peter ?

Jack se racla la gorge.

— Personnellement, j'estime préférable que Bobby soit aussi du voyage. Ce serait plus sûr.

Sa voix était égale, mais il refusait de croiser mon regard ou celui de Peter.

— Je réserve les billets, alors ? proposa Bobby, son téléphone levé.

Peter hocha la tête.

— Je suis sur le vol de 22 h 30 au départ d'Amsterdam.

— Zut. Je dois faire mes bagages, dans ce cas, compris-je.

— Je vous jure, tous les deux, vous passez plus de temps en déplacement qu'à la maison, marmonna Milo tandis que Bobby se dépêchait de retenir le vol sur son application mobile.

— Hé, je n'ai pas choisi cette existence de chasseur de vampires, c'est elle qui m'a choisi, prétendit Bobby tandis que je regagnais ma chambre.

Dans mon dressing, j'attrapai des vêtements à la hâte sans savoir dans quelle région d'Irlande nous nous rendions, la durée de notre séjour et ce

que nous ferions. Tout à coup, je me sentis épuisée, à la fois par la soudaineté du voyage et par l'idée de passer plusieurs jours avec Peter. Je me faisais confiance pour ne commettre aucune bêtise, mais je ne l'avais pas côtoyé plusieurs jours de suite depuis des années.

Alors que je m'efforçais de me calmer et glissais une autre paire de bottes dans ma valise, je perçus la voix de Jack ; il se dirigeait vers notre chambre.

— Je vais la chercher, dit-il, puis j'entendis la porte s'ouvrir.

— De quoi s'agit-il ? demanda Peter.

Au son de sa voix, il se trouvait juste à quelques pas derrière Jack.

Je jetai un coup d'œil à travers la fente de la porte du dressing et observai Jack ramasser la boîte contenant les lettres de Peter sur ma table de chevet, avant de retourner dans le couloir. La lumière de la chambre était éteinte, alors, comme ils discutaient devant la porte ouverte, l'éclairage du couloir projetait leurs ombres sur notre lit.

— Je comptais m'en débarrasser, déclara Peter.

— Pourquoi ? demanda Jack.

Au début, Peter garda le silence, puis se confia :

— J'ai toujours mes souvenirs d'elle, et personne ne peut rien y changer. Mais je voulais lâcher prise. Je refuse de continuer à vivre dans le passé.

— Voilà une vision étonnamment saine de ta part, répondit Jack, sincèrement impressionné.

— Merci, répliqua Peter avec un petit rire. Et merci de laisser Alice venir avec moi. Je crois vraiment qu'il vaut mieux que je n'y aille pas seul cette fois-ci.

— Waouh, regardez-moi ça ! Toi qui demandes de l'aide, et moi qui te fais confiance avec ma fiancée. On mûrit réellement tous les deux.

— On dirait bien, en convint Peter.

— Mais tu sais, je ne « laisse » pas Alice faire quoi que ce soit, je serais incapable de l'arrêter même si j'essayais.

— Je sais.

— Mais, en tout cas, je ne l'aurais pas freinée, même si j'en avais eu la possibilité, reconnut Jack. Elle est douée dans son domaine, et elle s'assurera que tu rentres d'Irlande en un seul morceau.

OceanofPDF.com

Chapitre 36

Bobby était assis dans l'étroit siège devant nous, une tablette posée sur les genoux où défilaient des épisodes des aventures de *Rick & Morty* en dessin animé et des écouteurs dans les oreilles. Côté hublot, Peter observait l'obscurité sous nos pieds tandis que le petit avion survolait la mer du Nord.

Jusque-là, durant le court vol, Peter avait consacré tout son temps à remuer : faire pivoter une bague sur son pouce, se passer la main dans les cheveux, se frotter la nuque, régler son siège, tourner le ventilateur dans toutes les directions possibles.

— Tu es nerveux ? m'enquis-je, puisqu'il me distrayait de ma lecture du dernier roman Holly Black. Tu en as l'air.

— Non, ça va. (Il se cala contre le dossier, et sa jambe frôla la mienne.) C'est comme de la nervosité, mais c'est différent.

— De quoi s'agit-il ?

Tout doucement, d'une voix presque honteuse, il m'avoua enfin :

— C'est la première fois que je reviens rendre visite à Élise depuis... depuis qu'elle est morte.

— Comment ça, « rendre visite » ?

Je ne lui avais pas encore révélé que je soupçonnais Élise de me hanter, et je n'étais même pas sûre de devoir le faire. J'ignorais comment il réagirait. Comme il semblait aller si bien dernièrement, je voulais éviter qu'il s'effondre, comme il avait tendance à le faire.

— Elle est enterrée derrière la maison. (Il coula un regard sur le côté pour s'assurer que personne ne nous entende, même si aucun des passagers ne se souciait de nous.) Celle où nous nous rendons.

— Tu n'y es jamais retourné ?

— Je n'ai jamais réussi. (Il s'humecta les lèvres.) Je savais que, si j'y allais, j'aurais envie de ramper sous terre et de rester avec elle pour toujours.

Je refermai mon livre et le mis sur mes genoux.

— Content que tu te sois abstenu.

— Moi aussi, m’assura-t-il avec un sourire en coin. La plupart du temps.

— Je peux te poser une question un peu gênante ?

Il laissa échapper un petit rire.

— Je crois que la majorité de nos conversations le sont, et souvent intenses également.

— Tu as raison. (J’attendis une seconde, rassemblant mon courage, avant de me jeter à l’eau.) Tu te souviens quand on habitait tous à Minneapolis, tu m’avais dit... que tu n’avais jamais aimé quelqu’un comme moi, pas même Élise ?

— Je me le rappelle, répondit-il lentement, d’une voix impassible. Bien sûr. Et à l’époque, j’étais sincère. Mais je souffrais beaucoup alors, et je... (Il s’interrompit un instant.) En ce temps-là, je regrettais encore que tu l’aies choisi lui, et pas moi.

— Mais désormais, tu as changé d’état d’esprit ?

Je l’observai tandis qu’il s’efforçait de sélectionner ses mots.

— Si tu me demandes si je suis toujours amoureux de toi, la réponse est « non ». Je l’étais, avoua-t-il, pendant plus de temps que je ne l’aurais dû, pour être franc. Aujourd’hui, je tiens à toi, et je suis certain que ce sentiment persistera à jamais, mais c’est différent.

— Tant mieux, répliquai-je trop vite et trop énergiquement, donc je m’empressai de nuancer mes propos. Je veux dire, j’éprouve la même chose. Mais ce n’est pas ma question.

Peter me dévisagea, et son regard vert me transperça.

— Que souhaites-tu savoir, alors ?

— Crois-tu qu’Élise était ton âme sœur ?

— Oui, répondit-il d’une voix catégorique. Et je reconnais que mes sentiments envers toi m’en ont fait douter. Pendant un certain temps, je me demandais si c’était toi ou elle.

— Et comment as-tu su que c’était elle ?

— Au fil du temps et avec la distance, mon désir pour toi a disparu, expliqua-t-il. Tu vois ce dont je veux parler ? Je présume que tu la ressens avec Jack, cette envie intrinsèque au point de te faire mal aux os quand vous êtes séparés trop longtemps.

Surtout juste après ma transformation, rester loin de Jack m’était physiquement douloureux. Désormais, j’éprouvais toujours cette sensation,

mais cela demeurerait raisonnable si je partais seulement un jour ou deux. L'année précédente, une mission m'avait éloignée pour plus d'une semaine et, à la fin, le manque frôlait l'insoutenable.

— Oui, en effet, je connais ce sentiment, dis-je.

— Je n'ai jamais cessé de le ressentir pour Élise. Pas complètement. Maintenant, c'est gérable, il s'agit juste d'une douleur sourde, et non de celle dévorante qui m'a saisi à sa mort, ni même de ce que j'ai vécu avec toi. Mais je n'éprouve plus de désir à ton égard.

— Je suis ravie de l'entendre.

Ma main était posée sur l'accoudoir entre nos deux sièges et, sans le faire exprès, Peter l'effleura de la sienne. Lorsqu'il s'en aperçut, il baissa les yeux et, dans un geste doux, presque tendre, il se mit à caresser le dos de ma main du bout du pouce.

— Parfois, il m'arrive encore de me demander à quoi ça aurait ressemblé d'être avec toi, m'avoua-t-il à voix basse. D'être vraiment avec toi, insista-t-il.

— Et ? l'incitai-je à poursuivre, car j'avais l'impression qu'il voulait me confier autre chose.

— Et je crois que ça aurait été très... intense.

Il se mordit la lèvre tandis qu'il fixait du regard sa main qui touchait la mienne. Sa peau, d'ordinaire fraîche, se tempérait alors qu'il caressait la mienne qui se réchauffait de plus en plus.

— Je n'en doute pas. En revanche, je ne suis pas certaine que cette conversation soit appropriée pour deux amis à bord d'un avion.

— Tu as peut-être raison, concéda-t-il avec un léger rire. Mais elle m'empêche de penser à notre destination.

Il arrêta sa caresse et se contenta de laisser sa main sur la mienne et de la tenir délicatement. Après avoir pris une profonde inspiration et s'être penché en arrière sur son siège, il se tourna vers moi.

— Est-ce que le problème entre... nous... venait en partie de la culpabilité que tu ressentais parce que tu t'attachais à quelqu'un d'autre qu'Élise ? lui demandai-je.

— Oh, oui, absolument, reconnut-il. C'était une véritable interrogation chez moi. Si je l'aimais tant que ça, et, pour être honnête, je l'aimais sincèrement de tout mon être, comment pouvais-je éprouver quoi que ce soit pour toi ?

» Mais, après ce long débat intérieur, et bien trop tard pour que cela soit significatif pour toi, je me suis rendu compte que l'amour n'est pas une ressource limitée, poursuivit-il. Je peux l'aimer elle, et également... une autre, ce qui ne retire rien à personne.

Je lui adressai un sourire sombre.

— Oui, je crois avoir suivi ce cheminement très pénible pour en prendre conscience, moi aussi.

— Tu dois le saisir mieux que quiconque, puisque tu étais éprise de nous deux.

C'était si étrange de l'entendre le dire à voix haute. Toute cette situation me semblait surréaliste. Me retrouver assise dans un avion avec Peter, qui me tenait la main, et partager une conversation sincère sur nos sentiments mutuels et tout ce qui s'était passé entre nous.

Il n'y avait pas de jeux. Pas de peurs. Pas d'arrière-pensées. Juste lui et moi, totalement francs l'un envers l'autre, peut-être pour la première fois depuis notre rencontre.

— C'est vrai, je l'étais, admis-je. Et c'était brutal.

— Tout s'est terminé comme il se devait, affirma-t-il enfin. Et, malgré toute la douleur et le chaos qui ont suivi, je suis heureux de t'avoir connue. Que tu fasses partie de mon existence. Bizarrement, tu m'as démontré que c'était acceptable de revivre. Ces cinq dernières années ont été tellement plus belles grâce à toi.

Il posa la tête contre le siège et ferma les yeux, et je ne pus m'empêcher de remarquer que sa température corporelle ne baissa jamais durant tout le temps qu'il me tint la main. À chaque instant où il me toucha, son sang circula et son cœur battit plus vite, mais il ne rompit pas le contact.

Chapitre 37

Peter conduisait à travers le paysage irlandais plongé dans l'obscurité tandis que l'on effectuait le trajet de Dublin vers la côte ouest de l'île. Nous avions loué une minuscule Polo bleue, et Bobby se retrouvait serré comme une sardine sur la banquette arrière avec son sac, observant par la vitre le peu qu'il distinguait dans le noir.

— Le voyage passerait plus vite si tu me laissais mettre ma musique, suggéra-t-il de nouveau.

Depuis le départ, Peter contrôlait la musique et avait sélectionné des morceaux d'opéra d'un compositeur du nom de Giacomo Meyerbeer.

— J'en doute grandement, rétorqua Peter d'une voix sèche.

— Il fait vraiment de bonnes compilations, intercédai-je en faveur de Bobby.

Par défi, Peter amplifia le son de l'autoradio.

— Ma musique convient très bien.

Il se tenait de manière rigide sur son siège, l'air encore plus austère que d'habitude, les mains cramponnées au volant et les yeux rivés sur la route devant nous.

— Veux-tu que je conduise ? proposai-je.

— Tu ne sais pas où nous allons, objecta-t-il.

— Tu es sûr de te souvenir de l'itinéraire après tout ce temps ?

— Je ne l'oublierai jamais, répondit-il sans m'accorder un regard.

Il était un peu plus de 3 heures du matin quand il quitta la route principale et commença à ralentir. Tout son comportement changea, une résignation tranquille semblait remplacer son anxiété. Il n'avait plus besoin de paniquer au sujet de notre itinéraire, puisque nous étions presque à destination.

Niché au creux de la rivière Inagh, au-delà des cascades bouillonnantes, se situait le village de Bláthanna Gorma au charme suranné. Il paraissait tout aussi pittoresque qu'une carte postale, comme un croisement entre Norman Rockwell et Hobbiton.

Bobby se pencha en avant.

— Je n'ai jamais vu de ville aussi mignonne.

— Si Élise est restée ici aussi longtemps, ce n'est pas sans raison, répliqua Peter.

— Pourquoi as-tu refusé de rester ? demanda Bobby.

— On ne vieillissait pas, on ne changeait pas et on ne mangeait pas avec les habitants, on était là depuis trop longtemps. Les gens se sont mis à parler, et n'allaient pas tarder à nous chasser ou à nous condamner au bûcher.

Peter traversa le village sans s'arrêter puis, sur un étroit chemin de terre deux ou trois kilomètres plus loin, il ralentit devant une grande ferme au sommet d'une colline. Même sous la faible lueur de la lune, tout semblait vert et luxuriant.

À l'exception, bien sûr, des petites fleurs bleues qui envahissaient le paysage. Des plantes grimpaient sur le côté de la maison, ajoutant des taches de bleu à l'extérieur taupe. Au-dessus de la porte en bois se trouvait un long panneau du même matériau, qui indiquait « *Bed and Breakfast McGowan* » en lettres peintes.

— C'est ici ? s'enquit Bobby, les yeux levés vers la pancarte. Enfin, c'est joli, mais je ne savais pas que c'était une chambre d'hôtes.

— Moi non plus, marmonna Peter avant d'ouvrir sa portière.

Je le suivis hors de la voiture et lui demandai-je :

— Mais qui est McGowan ?

— C'était le nom de jeune fille d'Élise.

Il se tenait immobile à côté de la Polo, le regard rivé sur la maison, indéchiffrable.

J'avais imaginé une réaction de sa part, de la nostalgie, de la colère, de la tristesse, quelque chose. Particulièrement après la nervosité dont il avait fait preuve en public pendant tout le trajet. Au lieu de cela, il se contentait de regarder devant lui, comme hébété.

La porte d'entrée s'ouvrit et Cate Brennan apparut, beaucoup moins sophistiquée que lorsque je l'avais vue la dernière fois. Elle portait ses longs cheveux noirs en une tresse lâche, et avait troqué sa tenue décolletée pour une robe d'été plus conventionnelle accompagnée d'un sweat-shirt.

— Tu as pu venir ! s'exclama-t-elle avec son accent irlandais. Je me demandais si tu te souviendrais de la route.

— Je m'en souviens, répondit-il, et, l'espace d'une seconde, sa voix trahit l'angoisse qu'il tentait désespérément de dissimuler.

Sans y avoir été invitée, elle se précipita vers lui et l'enlaça, puis le serra contre elle. Au début, il ne sut pas quoi faire et laissa les bras le long de son corps, maladroit, puis l'étreignit à son tour avec réticence.

— Je suis tellement contente que tu sois de retour à la maison, Peter, lui murmura-t-elle presque à l'oreille avant de rompre leur accolade.

— Moi aussi.

— J'ignorais que tu amenais des invités, dit-elle. (Elle nous sourit, et Bobby lui adressa un signe de la main gêné.) Mais pas de souci, nous avons beaucoup de place ici.

— Je ne savais pas que tu avais transformé l'endroit en bed and breakfast, souligna Peter.

— Ah oui, depuis des années. La maison était trop grande pour moi toute seule, expliqua-t-elle. Mais j'ai fait en sorte de ne pas recevoir d'hôtes ce week-end. Nous aurons tout l'espace pour nous.

Cate se retourna et se dirigea à l'intérieur, et se mit à discuter des changements qu'elle avait réalisés au sein de la propriété au fil des ans. Elle aborda en premier lieu à quel point cela avait été difficile de faire installer l'eau courante.

Avec Bobby, on ramassa nos sacs et on la suivit, mais Peter semblait ralentir, à quelques pas en retrait. Dans le petit salon où s'accumulaient toutes sortes d'antiquités, je vis enfin se dessiner sur son visage l'expression que j'avais attendue depuis notre arrivée.

Il faisait courir ses mains le long du mur et regardait autour de lui, à la fois émerveillé et confus. Je m'aperçus qu'il était ailleurs. Quand il observait les objets, il ne remarquait pas les couvre-lits et les ottomanes capitonnés, ou encore la broderie qui indiquait « Que Dieu bénisse cette maison ». Il revoyait les lieux tels qu'ils avaient été, tels qu'Élise les avait conservés.

Cate se rendit à la cuisine pour chercher la bouteille d'eau réclamée par Bobby ; elle dut pousser une ancienne porte battante en bois qui produisit un petit grincement, et Peter se tourna dans cette direction en sursautant.

Il arbora un sourire curieux, puis, d'une voix à peine audible, déclara :

— C'est la même porte.

— Comment ? demandai-je, et Cate était déjà de retour avec la boisson destinée à Bobby.

— J’ai entendu Élise franchir cette porte un nombre incalculable de fois, quand elle revenait des champs avec des paniers de légumes et de fleurs afin de les vendre au marché, précisa Peter. Je reconnaîtrais ce son entre mille.

Cate jeta un coup d’œil autour d’elle, comme si elle hésitait face à la pure stupéfaction qui se lisait sur le visage de Peter, alors elle se contenta de dire :

— J’ai essayé de garder les aménagements d’origine autant que possible.

— Je vois ça, répliqua Peter, mais son expression commençait à changer.

— Pourrais-tu m’indiquer les toilettes les plus proches ? s’enquit Bobby. J’aimerais me rafraîchir.

— Oui, bien sûr. Je vais te montrer celles attenantes à ta chambre, répondit Cate.

Bobby prit son sac et la suivit dans l’escalier, vers le premier étage de la maison. Les marches grincèrent et craquèrent sous les pieds de Cate, ce qui semblait amplifier l’angoisse de Peter. Elle nous jeta un regard par-dessus son épaule, mais resta silencieuse.

Quand elle fut partie, Peter s’appuya contre un buffet et laissa échapper un soupir saccadé. Des larmes naissaient déjà dans ses yeux tandis qu’il scrutait la pièce.

— Ça va ? m’inquiétai-je.

— Oui, m’assura-t-il. Je... suis ici, dans cette maison. Je n’ai jamais été ici sans elle. Pas vraiment. (Il marqua une pause, puis déglutit péniblement.) Et même si tout est très différent, je m’attends à la voir surgir à tout moment.

— Tu as envie de partir ?

— Non, dit-il avec un sourire triste. Elle ne m’a pas autant manqué depuis longtemps, mais, en même temps, je ne me suis pas senti aussi proche d’elle non plus. Je veux rester.

Chapitre 38

Je n'imaginai pas du tout que notre visite se déroulerait ainsi, même si je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre. J'étais venue avec Bobby afin de protéger Peter au cas où Cate s'en prendrait à lui comme une furie, mais, en fin de compte, on avait l'impression de tenir la chandelle.

Depuis plusieurs heures, assis autour de la table de la salle à manger, on observait et on écoutait Peter et Cate parler, rire et évoquer le souvenir d'une inconnue. Je n'avais jamais vu Peter autant rire ou discuter, ni sembler aussi heureux que depuis notre arrivée.

Je me demandais si c'était le visage de celui qu'il avait été avant moi, quand Élise était encore en vie. À sa disparition, elle avait emporté une immense partie de lui, ne le laissant plus que l'ombre de lui-même.

Après avoir transformé Jack, il avait soi-disant laissé entrevoir la version plus heureuse et plus gentille de celui qu'il avait été auparavant. Mais, pour ma part, c'était la première fois que je découvrais sa réelle personnalité, son sourire serein et l'étincelle dans ses yeux. Il paraissait beaucoup plus jeune, tel un adolescent normal plutôt qu'un immortel lassé du monde.

Cate nous expliqua comment elle avait réussi à s'occuper de la maison pendant toutes ces années sans éveiller les soupçons sur le fait qu'elle ne vieillissait pas. Elle déménageait un moment, laissait un locataire se charger de la propriété, puis revenait au bout de quelques années en se présentant comme sa petite-fille, et en reprenait le contrôle sur-le-champ. C'était pour cette raison qu'elle se faisait appeler Cate, mais elle avait employé les noms Élixa, Margaret et Mary, entre autres.

Tandis que Bobby sirotait lentement le bourbon que Cate lui avait servi, j'appris qu'Élise possédait une merveilleuse voix chantante, l'affreuse habitude de faire craquer ses jointures, et une écriture horrible. Elle aimait Shakespeare et les fleurs sauvages, et avait peur des chauves-souris, même après plusieurs années dans la peau d'une vampire.

— Et ce maudit chien ! s’esclaffa Cate. Il n’arrêtait pas de creuser des trous dans notre jardin, et elle souriait, affirmait qu’il s’amusait. J’aurais pu te tuer quand tu le lui as offert.

Peter sourit et haussa les épaules.

— Mais il était si mignon, et elle l’aimait tant.

— Elle adorait tous les animaux, objecta Cate. Cela ne signifiait pas pour autant qu’il fallait tous les accueillir et les laisser ruiner notre terrain.

— Je sais. (Le sourire de Peter se fit de nouveau triste.) Élise... aimait tout.

— C’était là son plus gros défaut, en réalité. Elle débordait d’amour, convint Cate d’une voix malheureuse.

— Très juste.

Cate bâilla et regarda la lumière qui commençait à filtrer à travers les rideaux.

— Le soleil se lève. Je crois que je ferais bien d’aller me coucher.

— Ça te dérangerait si j’allais derrière la maison pour la voir ? demanda Peter. Je pense être prêt.

L’espace d’un instant, Cate parut choquée, puis s’empressa d’arborer un sourire spontané.

— Non, je t’en prie.

Il fit un geste en direction du jardin.

— Elle est encore là-bas, n’est-ce pas ?

— Je ne la déplacerai jamais, promit-elle. C’est chez elle.

Il lui offrit un sourire reconnaissant.

— Merci.

— Prends tout ton temps, dit Cate en se levant lentement. J’ai montré vos chambres à Bobby, alors il pourra vous y conduire. Quand tu voudras.

— Bonne nuit, Cate, l’interpella Bobby, mais elle ne se retourna pas et n’ajouta pas un mot avant de nous laisser dans la salle à manger.

— As-tu envie que l’on t’accompagne, ou préfères-tu t’y rendre seul ? demandai-je à Peter.

— Je pense que j’aimerais vous avoir à mes côtés, dit-il après un moment de réflexion.

Il se leva et sortit par la porte de derrière. Le ciel avait commencé à s’éclaircir, l’indigo sombre laissait la place aux orangés et roses vifs du

matin. C'était l'heure magique, qui sublimait la terre encore plus que la veille au soir.

Juste derrière la ferme se trouvaient de grands carrés potagers surélevés comprenant des légumes et des fleurs en tous genres. Un long sentier en terre les séparait, que l'on descendit en direction des champs de fleurs bleues un peu plus loin.

Dès que je l'aperçus, je reconnus sans surprise le paysage de mon rêve. L'odeur était déjà extrêmement familière. Les fleurs, la terre. Tous les éléments y figuraient. Je m'attendais presque à voir Élise flotter vers nous. Mais elle n'apparut pas.

Juste avant d'atteindre la parcelle de fleurs, Peter s'arrêta net. Alors que je m'apprêtais à lui demander s'il se sentait bien, il me prit par la main. Il regardait droit devant lui, et je lui serrai la main. Ensuite, il parvint à effectuer les quelques pas qui le séparaient du lieu où elle reposait.

Là, au milieu du champ de fleurs, s'élevait un gros bloc de roche gravé d'une simple inscription : « En mémoire d'Élise Margaret McGowan ».

On demeura tous les trois muets, nous contentant de nous tenir face à la pierre tombale tandis que la brise matinale nous enveloppait de sa fraîcheur. Les yeux rivés sur l'endroit où elle était enterrée, je me concentrai sur elle, m'efforçant de détecter sa présence.

Mais je ne sentais rien hormis le silence et l'air froid.

Enfin, Bobby rompit le calme avec ses questions :

— Pourquoi est-ce écrit « McGowan » ? Vous n'étiez pas mariés quand elle est morte ?

— Si, répondit Peter. Mais Cate a réalisé cette tombe pour elle. Elle a dû estimer que, d'une façon ou d'une autre, son nom de jeune fille était plus approprié.

— Comment se fait-il que Cate soit restée ici et pas toi ? lança Bobby.

Je lui adressai un regard réprobateur, mais il ne sembla pas le remarquer.

— Je ne pouvais pas rester ici. Sinon, je serais mort avec elle. Ezra m'a forcé à partir pour me protéger, et Cate a juré de toujours veiller sur Élise.

— Ça paraît quelque peu obsessionnel, non ? s'enquit Bobby. Je sais qu'elles étaient de bonnes amies, mais elle s'occupe de cette tombe depuis plus d'un siècle à présent.

Je lui donnai un petit coup dans le bras afin qu'il se tourne vers moi, et lui coulai un sévère regard d'avertissement pour lui signifier que ce n'était pas le moment d'interroger Peter à propos de son épouse défunte.

— Ça ne m'a jamais semblé obsessionnel, répliqua Peter, que les questions de Bobby ne perturbaient pas.

— Eh bien, Cate était sa créatrice. Je crois que le lien peut persister longtemps, soulignai-je.

Peter posa brusquement le regard sur moi.

— Cate était sa créatrice ?

— Oui, elle me l'a révélé quand je lui ai parlé l'autre fois, expliquai-je d'un ton gêné, puisque j'avais oublié que Peter ignorait ce détail. Tu ne l'as jamais soupçonné ?

— Non. (Il secoua la tête, les sourcils froncés de confusion, puis reporta son attention sur la pierre tombale.) Elle ne l'a... Je ne l'ai jamais su. Je ne pense pas qu'Élise était au courant.

— Elle devait avoir ses raisons, déclarai-je simplement, car le moment était malvenu pour avancer toutes les théories sur ce qui poussait Cate à cacher des choses à Élise et Peter.

— S'agirait-il d'un sacrilège si je l'exhumais ? s'enquit enfin Peter.

— Franchement ? Oui, plutôt, rétorqua Bobby.

Je me déplaçai pour faire obstacle à Bobby et me positionner davantage face à Peter afin qu'il soit obligé de me regarder, moi, et non pas les fleurs qui recouvraient Élise.

— J'estime que ça ne serait bénéfique pour aucun de vous deux.

Il leva les yeux vers moi tandis qu'une larme roulait sur sa joue.

— J'ai juste envie de la revoir.

— Rêves-tu d'elle parfois ?

— Plus maintenant, affirma-t-il en s'essuyant les yeux. Avant, oui. Pendant longtemps, à vrai dire. Mais c'était trop douloureux, et j'ai fini par m'entraîner à éviter.

— Tu devrais peut-être réessayer, suggérai-je avec douceur. L'heure est peut-être venue de t'autoriser à te souvenir d'elle et à la revoir.

Chapitre 39

Un fracas au rez-de-chaussée me tira d'un profond sommeil sans rêves. J'étais allongée sur un lit plein de bosses, dans la maison d'Élise, où elle avait vécu avec Peter, et pas une fois elle ne s'était manifestée. Je ne l'avais pas vue, ni sentie, ni même eu la moindre ébauche de songe.

À supposer que c'était bien elle qui me rendait visite quand je dormais, conformément à mon hypothèse, j'aurais imaginé que sa présence se révélerait encore plus forte dans ce lieu, qu'elle aurait été capable d'apparaître avec des instructions encore plus claires.

Au lieu de cela, je n'avais rien eu.

Désorientée et découragée, je me levai et descendis afin de chercher l'origine du bruit. Le soleil commençait à peine à se coucher, et, hormis les lampes à pétrole allumées dans la pièce, la lueur rouge du crépuscule qui filtrait à travers les fins rideaux constituait le seul éclairage.

Pourtant, de toute évidence, cela suffisait à Bobby pour sa séance de musculation. Vêtu d'un pantalon de jogging, il alternait des pompes à une main. Des tatouages et quelques cicatrices causées par des bagarres couvraient son torse, qui, je devais l'admettre, était étonnamment musclé. Il prenait la chasse aux vampires très au sérieux, et s'entraînait dur pour rester au plus haut niveau physiquement afin de travailler à mes côtés.

Lorsqu'il me vit, Bobby se releva et essuya la sueur de son front avec son tee-shirt.

— Tu t'es levée tôt.

— Pas tant que ça, objectai-je en prenant place sur le canapé capitonné derrière lui. C'est quoi toutes ces lampes ?

— Cate les a allumées à son réveil. (Il mit son tee-shirt, prit une bouteille d'eau sur la table basse en chêne et s'affala sur un fauteuil.) Elle prétend que ça lui rappelle comment la maison était quand elle habitait là.

Je jetai un coup d'œil autour de moi, guettant Cate.

— Elle est levée ?

Il but une longue gorgée avant de me répondre :

— Elle est au jardin, à désherber les tomates ou un truc du genre.

Je remontai les genoux contre ma poitrine, songeant à Cate, Élise et cette maison.

— Comment ressens-tu la situation ici ?

— J'ai l'impression que tout est... différent.

— Je ne m'attendais pas à ce que ça se déroule ainsi, admis-je.

Bobby émit un petit rire étranglé.

— Oui, moi non plus. Cela ne correspond pas du tout à l'image qu'elle m'a donnée à Prague. Je sais que j'ai passé moins de temps que toi en sa compagnie, mais le revirement paraît total.

— Tu n'as pas tort, approuvai-je.

Nous aurions pu continuer à discuter du comportement de Cate, mais j'entendis les pas de Peter à l'étage. Une minute plus tard, il descendit les marches en remontant les manches de son sweat et examina le salon de ses yeux verts maussades.

— Comment vas-tu aujourd'hui ? m'enquis-je.

— Bien. Mieux. Enfin, je crois, ajouta-t-il.

Il prit place près de moi sur le sofa, avachi sur les coussins moelleux. Ses épaules étaient légèrement affaissées, et il affichait une expression pensive. Mais il avait l'air moins mal en point que la veille, quand il avait pleuré devant la tombe d'Élise.

— Alors, tu as fait des rêves ? lui demandai-je, songeant qu'Élise ne m'avait peut-être pas rendu visite car elle était occupée avec lui.

Il secoua la tête.

— Non, j'ai dormi comme un loir, sans rêver.

La porte de derrière claqua, et j'entendis Cate siffler. Elle pénétra dans le salon, coiffée d'une natte lâche, les ongles noircis de terre, tout comme son jean au niveau des genoux. Elle arborait un large sourire, et ses yeux étincelaient.

— C'est bien calme, ici, déclara-t-elle.

Sans nous consulter, elle posa un disque de Delia Murphy sur le vieux phonographe et une chanson de folk irlandais ne tarda pas à crépiter doucement dans les enceintes. Elle s'installa sur le banc à côté de l'appareil, en face de Peter et moi, ramena les jambes sous elle et nous demanda sur un ton amical comment nous avions dormi, et si l'Irlande nous plaisait.

Enfin, une fois toutes les civilités épuisées, elle se tourna vers Peter :

— Combien de temps comptez-vous rester ?

— Je ne veux pas abuser de ton hospitalité, alors j’envisageais de partir demain, annonça-t-il.

— Tu peux prolonger ton séjour sans problème, insista-t-elle avec jovialité. C’est un peu ta maison aussi, en quelque sorte.

— Je suppose que oui, répondit-il, une pointe de crispation dans la voix. Je souhaitais aborder un sujet avec toi.

— Lequel ? s’enquit-elle sur un ton toujours enjoué et doux.

— Étais-tu la créatrice d’Élise ? l’interrogea-t-il sans détour, et le sourire de Cate vacilla.

— Je lui ai répété ce que tu m’avais dit, intervins-je, dans l’espoir de désamorcer un éventuel conflit dans l’œuf. J’espère que cela ne te dérange pas.

Son sourire demeura figé, dépourvu de réelle joie.

— Non, ça va. Oui, j’ai transformé Élise. Je croyais que tu le savais.

— Comment aurais-je pu ? rétorqua-t-il, consterné.

— Tu as vu le lien qui nous unissait, insista Cate, dont le ton désagréable trahissait désormais un certain mépris. Elle détestait rester loin de moi.

Peter attendit un instant, puis contre-attaqua avec prudence :

— Je sais qu’elle tenait beaucoup à toi, mais elle adorait voyager. Elle se sentait simplement coupable de vous laisser Ezra et toi gérer la ferme en notre absence.

Cate enroula une mèche de cheveux autour de son doigt, dévisageant Peter sans sourciller.

— C’est peut-être ce qu’elle te disait, mais c’était faux.

— Je crois que je connaissais la vérité à propos de ma femme, répliqua-t-il avec un sourire crispé.

Elle haussa les épaules.

— Tu ignorais que je l’avais engendrée, alors je présume que tu ne savais pas tout.

Je coulai un regard vers Bobby, qui sirotait son eau en observant leur échange, captivé. La conversation prenait désormais une tournure bien plus conforme à celle que j’avais anticipée entre Peter et Cate.

— C’est parce que tu le lui avais caché, dit-il, sans chercher à masquer son irritation à présent. Tu aurais dû le lui révéler. Elle avait le droit d’être

informée.

— Le moment opportun ne s’est jamais présenté, précisa Cate. Mais je crois qu’en réalité, elle le savait. Après t’avoir vu avec Ezra, elle avait fini par comprendre que notre lien dépassait de loin la simple amitié.

— Possible, mais je pense qu’elle me l’aurait confié si elle avait eu des doutes, argumenta-t-il. À mon avis, elle n’était pas au courant.

— Elle ne te racontait pas tout, Peter, aboya-t-elle, son sourire évanoui. La véritable raison qui l’empêchait de te suivre en Amérique, par exemple. Elle refusait de me laisser.

— Elle ne voulait pas quitter sa famille ! s’exclama-t-il, exaspéré. Tous ses proches étaient enterrés ici. Elle avait peur de ce qu’il adviendrait d’eux et de la ferme sans elle.

— Arrête, Peter, dit-elle en levant les yeux au ciel de manière théâtrale. Tu n’as plus besoin de me faire marcher.

— Comment ça ?

— Je sais que tu étais jaloux de notre relation, répliqua-t-elle d’un ton détaché. C’est pour ça que tu as insisté pour l’éloigner de moi, en Amérique.

— Je n’ai jamais éprouvé la moindre jalousie, rétorqua-t-il, les dents serrées. Elle m’a très bien fait comprendre qu’elle tenait à toi, mais je passais toujours en premier. De plus, c’était son idée de partir.

Cate le dévisagea comme s’il était un demeuré.

— De quoi parles-tu ?

— Les habitants du coin nous regardaient avec de plus en plus d’insistance, et je savais qu’il fallait déménager de la région, expliqua-t-il. J’avais l’intention de rester en Irlande ou peut-être en Angleterre, par amour pour elle. Mais c’est elle qui a suggéré qu’on se rende en Amérique.

Cate parut stupéfaite, puis elle secoua la tête et persista :

— Elle n’aurait jamais dit ça.

— Si, lui assura Peter. Au cours de l’année qui a précédé notre départ, elle avait sombré dans la dépression, sa famille lui manquait et elle désirait des enfants qu’on ne pourrait jamais avoir. Elle en est venue à la conclusion qu’il lui fallait une nouvelle existence, un dépaysement. La perspective de notre nouvelle vie là-bas la réjouissait. Et tu aurais pu nous y rejoindre. Ezra t’a même demandé de nous accompagner, mais tu as refusé.

— Mensonges, répliqua-t-elle d'une voix tremblante d'une rage à peine contenue. Son masque de rationalité et de bonheur s'effritait. Elle m'a suppliée de rester ici pour m'occuper de sa famille. Elle m'a assuré qu'elle n'avait pas envie de partir, et que je devais rester puisqu'elle ne le pouvait pas. C'est pour cela que j'ai décliné la proposition d'Ezra.

— Je ne mens pas, Catherine, affirma-t-il avec calme. Mais on dirait bien qu'Élise ne souhaitait pas que tu nous viennes avec nous.

— Non, ce n'est pas vrai. (Elle secoua violemment la tête et se leva, pointant un doigt accusateur sur Peter.) Tu es un sale menteur ! Elle ne m'aurait jamais laissée ! Elle aurait préféré mourir plutôt que se séparer de moi !

À cet instant, ce fut comme si tout l'oxygène avait quitté la pièce. Tout le monde garda le silence, et le vieux disque rayé continuait à grincer derrière Cate, comme la bande-son d'un film d'horreur juste avant que le monstre se manifeste.

— Que veux-tu dire par là ? rétorqua Peter, s'efforçant de conserver un ton neutre pour ne pas provoquer Cate davantage.

— Elle ne t'aimait pas, pas de la même façon que moi, et elle n'avait pas envie de partir avec toi, affirma-t-elle d'une voix de plus en plus stridente. Mais tu refusais de la laisser tranquille. Tu t'obstinais à lui écrire toutes ces lettres.

— Si elle ne désirait pas se rendre en Amérique, alors pourquoi en a-t-elle fait la demande ? riposta-t-il avec logique. Et j'étais déjà parti. J'ai déménagé des mois avant elle. Si elle avait voulu que je lui fiche la paix, il lui suffisait de rester ici.

— Non, elle ne pouvait pas, insista Cate. Elle t'avait fait une promesse. Et tu sais à quel point elle prenait sa foi au sérieux, qu'elle n'aurait pas rompu ses vœux de mariage et qu'elle ne pouvait pas se suicider non plus.

Peter poussa un profond soupir, puis demanda sur un ton incroyablement serein :

— Que dis-tu au juste ?

— J'ai accompli ce qu'elle désirait, Peter. J'ai fait ce que je devais faire. Ses yeux remplis de larmes exprimaient la fureur et la folie.

— Qu'as-tu fait, Catherine ? répéta Peter qui devenait plus pressant et perdait son calme. Qu'as-tu fait, bon sang ?

— Nous étions tellement liées qu'elle n'a même pas eu à me demander. Mais j'ai compris, persista Cate. Je savais qu'au fond de son cœur, elle préférerait mourir avec moi plutôt que partir avec toi. Je le savais.

Peter se pencha en avant, la tête posée dans ses mains.

— Oh, mon Dieu, Catherine. Tu as tué l'amour de ma vie.

— Non ! s'écria Cate. C'est l'amour de la mienne que j'ai tué, et je l'ai fait pour elle ! Ça m'a fendu le cœur de la supprimer, mais je l'ai fait, car elle le voulait !

Peter se leva et poussa un grognement de rage et de mépris si puissant que je tressaillis, ainsi que Bobby, mais Cate resta curieusement de marbre.

— Ce n'était pas ce qu'elle désirait, espèce de folle ! cria-t-il. Elle avait envie de se débarrasser de toi ! Elle m'aimait ! Et tu me l'as enlevée ! Toutes ces années que tu lui as volées. Pourquoi ? Pour veiller son cadavre ?

Cate lui adressa un sourire.

— Elle m'appartient, Peter. Elle a toujours été à moi, et maintenant, tu ne l'auras jamais.

Sur ce, elle s'empara d'une lampe à pétrole et la jeta contre le mur. Des étincelles et des flammes jaillirent autour de nous.

Chapitre 40

Peter ne prêta aucune attention aux flammes qui surgissaient partout et évoluaient à une vitesse terrifiante sur les murs et les meubles. Il gardait les yeux rivés sur Cate, qui s'était rendu compte bien trop tard que Peter serait ravi de l'aider à rejoindre Élise six pieds sous terre.

Elle hurla comme une démonsse alors qu'il se ruait sur elle et, en quelques secondes, le salon avait disparu sous un chaos de feu et de fumée. Bobby se leva soudain du fauteuil et courut vers l'escalier tandis que Peter et Cate se battaient.

— Bobby ! l'interpellai-je.

— Les pieux ! Peter en a besoin ! cria-t-il en gravissant les marches deux à deux.

Je me précipitai derrière lui, mais hésitai une fois en bas de l'escalier lorsque Cate projeta Peter contre un mur qui s'écroula. J'étais partagée entre l'envie de rester aider Peter à affronter Cate, au cas où il en aurait besoin, et celle de foncer vers l'étage pour ramener Bobby au rez-de-chaussée.

De toute évidence, Cate était folle, et j'ignorais ce dont elle était capable, mais Peter avait participé à assez de guerres pour pouvoir se débrouiller sans pieu. L'incendie se propageait de façon alarmante, et, même si j'avais très envie qu'il élimine Cate, ma priorité absolue pour le moment consistait à m'assurer que Bobby, Peter et moi nous tirions de là en vie.

Alors que le feu crépitait à travers les cloisons et que retentissaient les bruits de lutte, je fonçai dans la chambre où séjournait Bobby. La fumée envahissait déjà l'étage, et je me demandai combien de temps ses poumons humains pourraient le supporter.

— Bobby ! m'écriai-je, et je l'aperçus accroupi au sol, occupé à sortir des pieux de son sac. Bobby, il faut qu'on parte.

Après une grosse quinte de toux, il acquiesça.

— Je suis prêt.

Je l'attrapai par le bras et le levai, m'apprêtant à le traîner par la porte si nécessaire. Je sentais le parquet chauffer sous mes pieds nus, comme du bitume un jour de canicule. La peinture sur les murs s'était mise à former des bulles et à peler, et la maison elle-même semblait grincer et craquer.

On venait de franchir le seuil quand les planchers cédèrent, se cassant net dans un bruit sec, et je tentai de me jeter en avant, mais tout allait trop vite. On s'écroula à travers le plancher pour atterrir au cœur de l'incendie qui se déchaînait en bas.

Bobby perdit connaissance dans la chute. Je me tins debout à côté de lui, me préparant à le balancer sur mon épaule pour fuir cet enfer, quand j'entendis un craquement violent, plus fort que lorsque le sol s'était déroché.

Avant que je puisse réagir, un éclair de douleur me transperça tandis qu'une poutre en feu tombait pile sur mon dos. Elle me renversa, et je m'écroulai sur Bobby. Je me servis de mon propre corps pour le protéger du mieux possible alors qu'une chaleur atroce m'envahissait. L'odeur de ma chair et de mes cheveux qui brûlaient m'emplit les narines.

Employant toute ma force, je me mis à quatre pattes et réussis à repousser la poutre. Je soulevai Bobby et entrepris de me frayer un chemin à travers les flammes et la fumée.

— Alice ! Alice !

Peter criait, et je courus vers le son de sa voix. Je ne le distinguais pas car mes yeux pleuraient trop : seule l'ouïe me guidait. Puis, alors qu'il se faisait plus nerveux et que je le percevais plus proche, je sentis sa main sur la mienne, qui me conduisit vers l'extérieur.

L'air frais de la nuit provoqua une douleur cuisante sur mes brûlures. Je posai Bobby sur l'herbe. Il toussa à plusieurs reprises, puis je m'écroulai près de lui, même si toucher quoi que ce soit générerait une immense souffrance.

— Alice, ça va ? s'enquit Peter.

— Occupe-toi de Bobby, marmonnai-je en le regardant, étendu à côté de moi, ses vêtements tachés de sang et de suie. Il saigne. Tu dois le sauver.

— Alice, il s'agit de ton sang. Bobby va se remettre.

Je l'observai à travers mes yeux larmoyants et lus l'horreur la plus totale sur ses traits. Ma douleur était insoutenable, mais ce fut seulement lorsque je levai le bras que je me rendis compte de la gravité de mes blessures. La

main devant moi, je constatai que toute ma peau avait disparu, révélant des muscles et des os brûlés et ensanglantés.

— Oh, merde, soufflai-je. Vais-je me remettre de ça ?

— Alice, dit Peter qui s'efforçait de dissimuler son anxiété sous un ton calme. Il faut que tu t'alimentes.

Je secouai la tête, ce qui déclencha une nouvelle vague de douleur dans tout mon corps. La moindre de mes terminaisons nerveuses paraissait en feu, roussie et au supplice. Un cri m'échappa ; la sécheresse horrifiée de ma propre voix me terrifia.

— Bobby est blessé. Je ne peux pas... Je ne peux pas, sanglotai-je, et même le fait de pleurer me faisait souffrir.

— Alice, bois, insista Peter, et j'étais sur le point d'argumenter quand je sentis le sang.

Je percevais son odeur par-dessus celle du feu, et, quelque part au fond de moi, j'en avais une folle envie. Lorsque les premières gouttes fraîches et humides touchèrent mes lèvres, je saisis le poignet, le plaquai contre ma bouche et y enfonçai les dents.

C'était l'un des plus délicieux nectars que j'avais goûtés, comme une saveur de vin et de chocolat, mais plus doux et plus exquis. Dans ma gorge, la sensation était merveilleuse et toute ma chair brûlée cicatrisait sur son passage.

Dès que ma douleur diminuait et tandis que le plaisir de se nourrir prenait le pas et occultait tout le reste, je m'aperçus que je ne buvais pas sur Bobby, mais sur Peter.

Lorsque l'on consommait le sang d'une personne, cela donnait accès à tous ses sentiments. Je distinguais toute sa souffrance et son anxiété, toute sa culpabilité torturée au sujet d'Élise, qui dissimulait bien davantage. Sous toute cette peine, tout n'était qu'amour. Un amour infini...

Pour Ezra, pour Jack, et même pour Bobby. Pour la première fois, je sentais vraiment à quel point il m'aimait, et cette puissance me submergeait. Cet amour était absolument indéniable.

Son goût différait de Jack, et je ne percevais pas ses sentiments de la même façon. Ceux de Jack m'apparaissaient constants et irrépressibles, comme une avalanche qui m'emportait. Ceux de Peter étaient... brûlants et fougueux, comme une explosion avant qu'elle détruise tout ce qui l'entoure.

Soudain, il ne restait qu'une incroyable solitude. J'avais déjà bu sur des *beethoers*, et n'en avais jamais connu une qui en souffrait autant que Peter. Il s'était créé un monde d'isolement dans sa tentative de se préserver de la douleur de son amour perdu, mais cela n'avait fait qu'amplifier sa souffrance.

— C'est suffisant, indiqua-t-il en retirant son bras. Ce devrait être assez pour te guérir.

Son sang m'avait enivrée. J'étais désormais faible et somnolente, et sentais déjà les picotements qui se propageaient sur ma peau alors que mon corps cicatrisait à toute vitesse.

— Peter, murmurai-je alors que je perdais peu à peu connaissance. Cesse de lutter. Tu dois laisser les gens t'aimer. Tu peux m'autoriser à t'aimer.

OceanofPDF.com

Chapitre 41

Je me réveillai pelotonnée sur la banquette de la Polo, le blouson de Peter roulé en boule en guise de coussin. L'odeur de la fumée emplissait encore mes narines, mais je me rendis vite compte qu'elle provenait de mes cheveux roussis et de mon pantalon en lambeaux. Mon haut devait être irrécupérable, car je portais le sweat de Peter. Il ne lui restait que son tee-shirt alors qu'il conduisait dans la nuit.

Je m'étirai autant que possible dans l'habitable étroit, puis m'assis lentement. Le fait d'avoir bu le sang frais d'un vampire m'avait permis de guérir à une allure folle, et, par-dessus le marché, j'étais dans un état de légère effervescence qui me faisait percevoir le monde plus doux.

Bobby se tourna vers moi, et je remarquai que des bouts de ma chemise lui enveloppaient le bras, sûrement pour couvrir une brûlure.

— Hé, tu es réveillée ! Comment te sens-tu ?

— Mieux, lui indiquai-je, ce qui était un euphémisme, mais je n'avais pas envie d'en révéler trop après tout ce que Peter et lui avaient subi à cause de Cate. Et toi ?

— Aucune blessure grave, même si j'aimerais bien posséder des pouvoirs de guérison magique vampires, répliqua-t-il avec un sourire en coin.

— Je suis certaine que Milo serait plus que ravi d'arranger ça pour toi, soulignai-je.

Il détourna les yeux.

— Tu sais que ce n'est pas la vie que je désire.

— Alors, ne sois pas idiot. Tu dois arrêter tes bêtises, Bobby, lui dis-je d'un ton ferme. Tu es mortel. Il faut que tu te protèges en premier. Les vampires comme Peter et moi pouvons nous débrouiller.

En réalité, Bobby prenait son devoir de chasseur trop à cœur. Il était doué, à la fois pour s'attaquer à des vampires et pour m'assurer du renfort, mais, dans certaines occasions, il devait faire preuve de recul et laisser les commandes à ceux qui ne pouvaient pas récolter de blessures fatales aussi

facilement. Il refusait toujours de m'abandonner ou de voir un méchant s'enfuir, ce qui le poussait à prendre des risques inconsidérés.

Il baissa les yeux et secoua la tête.

— Je ne voulais pas qu'elle s'échappe, c'est tout. Après ce qu'elle a fait, ça me paraissait injuste.

— Alors tu as attrapé Cate ? demandai-je, pleine d'espoir, en reportant mon attention sur Peter.

Il regarda droit devant lui, la main cramponnée au volant.

— Non. J'ai dû opérer un choix, venger Élise ou m'assurer que tu sortes de la maison. J'ai fait ce que j'avais à faire, et je ne le regrette pas.

— Je suis navrée, lui affirmai-je, car il n'y avait rien d'autre à ajouter.

Un pesant silence s'installa dans le véhicule, et Bobby ne le supporta qu'un certain temps avant de recommencer à parler. Il m'informa sur les parties de la nuit que j'avais manquées. Après nous avoir mis hors de la maison, Peter s'était empressé de soigner Bobby et de nous installer dans la voiture avant l'arrivée des services d'urgence. Au moment de partir, il n'avait eu aucun signe de Cate et la demeure était totalement engloutie sous les flammes.

Heureusement, le sac d'équipement de Bobby avait été sauvé, car il s'était retrouvé coincé à son bras et je l'avais transporté en même temps que son propriétaire quand je l'avais extirpé de la ferme en feu. À l'intérieur, mon ami gardait du liquide, des cartes bancaires de secours et nos pièces d'identité, ainsi que son téléphone portable. Le mien se trouvait toujours dans ma poche, et, à part la coque en partie fondue, il paraissait avoir survécu à l'incendie.

Ainsi, nous roulions dans la nuit vers Dublin, en direction de l'aéroport, puisque Peter ne disposait pas du moindre indice sur la destination de Cate. J'avais dormi pendant presque tout le trajet, car nous approchions de la ville. Bobby demanda si nous pouvions nous arrêter dans une station-service afin de s'acheter à manger et d'utiliser les toilettes.

Je profitai de l'occasion pour me nettoyer. Je fis l'acquisition d'une paire de ciseaux, de lingettes et de sandales pour remplacer mes chaussures restées chez Cate, ainsi qu'un tee-shirt douillet avec un trèfle. Dans les toilettes, j'essuyai le sang séché et la suie sur ma peau et enfilai mon nouveau vêtement. Mes cheveux étaient brûlés à l'arrière, alors je les

coupai pour les égaliser d'environ cinq centimètres, et obtins une sorte de carré plongeant.

Lorsque je sortis, Peter était appuyé contre la voiture près des pompes à essence. Les yeux rivés droit devant lui, l'air pensif, ses lèvres formaient une mince ligne triste. Son regard vert d'habitude étincelant semblait plus morne que d'ordinaire, plus sombre.

Il me vit approcher et déclara :

— Sympa, ta coiffure.

— Merci, dis-je en lui tendant son pull. Où est Bobby ?

— Il vient de finir de manger et s'est rendu aux w.-c.

Je m'adossai contre la Polo à côté de lui.

— Comment te sens-tu après tout ce qui s'est passé ?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. C'est encore trop à digérer. (Il s'humecta les lèvres et secoua la tête.) Pour l'instant, le plus dur à avaler, c'est qu'après la mort d'Élise j'ai vu Catherine, et on a pleuré ensemble, on s'est étreint et réconforté mutuellement de ce deuil partagé. Et c'était elle la responsable. Depuis le début.

— Au moins, maintenant, tu connais la vérité, affirmai-je d'une voix douce.

— Et désormais, je dois trouver quoi en faire.

— Où vas-tu te rendre à présent ?

— J'ai pensé qu'une fois à l'aéroport je retournerais à Londres pour séjourner chez Ezra et Mae pendant un moment, et que Bobby et toi pouviez regagner Amsterdam, expliqua-t-il.

Je me remémorai le goût exquis de son sang, doux et merveilleux, et de la douleur qui l'accompagnait. Je la sentais encore, comme un trou en moi qui appartenait à Peter. Les effets du sang s'estompaient, donc il ne tarderait pas à se refermer. Mais, pour lui, il demeurerait. Une solitude qu'il refusait de combler même si elle le dévorait.

— J'aimerais aller avec toi à Londres, si ça te convient.

Il posa les yeux sur moi, l'air doux, mais sombre.

— Comment ça se fait ?

— Je crois que tu ne devrais pas rester seul. Même si c'est juste pour le vol.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour accepter.

— OK.

— Tu es d'accord ? Tu ne vas pas lutter ? Me soutenir que tu n'as pas besoin de moi et m'envoyer paître ?

— Non. (Il sourit.) Tu avais raison. Je dois cesser de repousser tout le monde et, pour être franc, je n'ai pas envie d'être seul en ce moment.

OceanofPDF.com

Chapitre 42

Le soleil brillait trop à travers les vitres du taxi typique qui roulait dans les rues bondées de Londres. Je portais de larges lunettes noires et j'étais assise en position basse sur la banquette, tandis que Peter se protégeait les yeux de la main et se plaignait d'une migraine.

Bobby était le seul d'entre nous à être alerte et joyeux tandis qu'il observait la ville, puisqu'il était le seul à qui la lumière ne pompait pas d'énergie.

Le vol pour la capitale britannique s'était déroulé sans encombre. Peter avait très peu parlé, mais m'avait tenu la main pendant la majeure partie du voyage. Sans être certaine du réconfort que je pouvais lui apporter, je me réjouissais qu'il ne soit pas seul.

Alors que le véhicule commençait à ralentir, je regardai dehors et me rendis compte qu'on devait approcher de notre destination.

D'un côté se trouvait la Tamise, et de l'autre un jardin envahi de mauvaises herbes ; les buissons et les arbres avaient désespérément besoin d'une taille, et de grandes fleurs mêlées à de l'herbe épaisse couvraient les chemins. La voiture s'engagea dans l'allée circulaire de pavés endommagés, et je vis pour la première fois le manoir qu'Ezra et Mae restauraient.

Une fontaine croûlante trônait au milieu de l'allée, en adéquation avec le reste de la demeure. C'était un vaste édifice de brique couleur cannelle, de style élisabéthain. Deux tourelles octogonales l'encadraient, me rappelant la maison qu'avait fait construire Ezra dans le Minnesota.

Si leur précédente résidence avait été méticuleusement entretenue, cette nouvelle propriété se révélait très délabrée. La tourelle du côté droit était à moitié effondrée et recouverte d'une bâche pour la protéger des intempéries. De nombreuses fenêtres étaient fermées avec des planches, et des plantes grimpantes envahissaient les murs.

— Merde alors, jura Bobby quand le taxi s'arrêta devant. On se croirait dans *Downtown Abbey*, si l'abbaye était une maison hantée qui venait de

subir une catastrophe naturelle.

On descendit du véhicule, et Peter régla la course. On remonta tous les trois le chemin d'un pas hésitant, car la demeure semblait bien trop majestueuse et beaucoup trop décrépie pour être le lieu où l'on s'apprêtait à dormir.

Mais, avant qu'on atteigne la porte, Mae l'ouvrit et nous accueillit, vêtue d'une robe de chambre fleurie, les cheveux ébouriffés par le sommeil.

— Bienvenue au manoir Brunehamme, dit-elle théâtralement en écartant les bras.

— Sacrée maison que vous avez là, Mae, lui fit remarquer Bobby.

— Oh, je sais, les travaux sont toujours en cours et nous avons du pain sur la planche, mais les chambres sont assez abouties pour recevoir les invités, expliqua-t-elle.

Mae nous étreignit à tour de rôle, mais elle serra Peter quelques secondes de plus et lui murmura qu'elle était contente qu'il soit là. Avec Bobby, on eut donc davantage de temps pour observer le hall d'entrée.

Tout était beau, et il semblait en partie rénové. Mais, à d'autres endroits, le papier peint se décollait, les lames de parquet se soulevaient, et le lustre était cassé. Des échelles, des bâches, des seaux et divers outils étaient disséminés dans la pièce, preuve du rafraîchissement en cours.

— Je sais que vous avez eu une nuit mouvementée, alors je vais vous conduire à vos chambres pour que vous vous reposiez un peu, et je vous ferai visiter davantage le domaine à votre réveil, proposa Mae avant de nous prendre par la taille Bobby et moi.

L'escalier en colimaçon semblait instable, mais ne s'écroula pas quand on monta, ce qui était bon signe. Quand Mae nous eut montré nos chambres, qui étaient dans un bien meilleur état que le reste de la maison, au goût du jour et dotées de matelas luxueux, il ne me fallut que quelques minutes pour m'installer et m'endormir.

Lorsque je me réveillai tard le soir même, je passai un peu de temps à me promener et à explorer l'intérieur. La zone dans laquelle je me trouvais paraissait quasi terminée, mais, plus je m'aventurais, plus le délabrement s'amplifiait. J'abandonnai rapidement ma visite autoguidée par crainte de finir dans un endroit où je risquerais ma vie.

Je regagnai la cage d'escalier, puis guettai un son de voix ou de battements cardiaques. Enfin, je découvris Ezra et Peter qui se cachaient

dans un bureau à demi achevé. Le plafond avait subi un important dégât des eaux et semblait susceptible de s'effondrer à tout moment, mais Ezra ne s'en souciait manifestement pas, car il avait stocké dans la pièce bon nombre de ses objets anciens inestimables, ainsi que son bureau, son ordinateur et plusieurs canapés en cuir patiné.

Je les observai sur le seuil de la porte ouverte. Ils étaient en pleine discussion, Ezra assis à son bureau, et Peter allongé sur l'un des sofas, le bras replié sous la tête, ce qui relevait son tee-shirt et laissait entrevoir les muscles bien dessinés qu'il dissimulait.

— Je t'aiderai volontiers à la retrouver, Peter. Si c'est ce que tu souhaites, dit Ezra de sa voix rassurante de baryton.

— Le problème, c'est que je ne sais pas ce que je veux.

Peter poussa un soupir de frustration.

Je frappai à la porte, et tous deux se tournèrent vers moi.

— J'espère que je ne vous dérange pas, les garçons.

— Non, bien sûr que non. Entre, Alice, m'invita Ezra avec un signe de la main. On parlait de Catherine et de ce que nous allons faire à son sujet.

Je pris place sur le canapé le plus proche de Peter et ramenai les genoux vers ma poitrine. En dépit de son expression réservée, Peter semblait plus en forme que la nuit précédente. Ses yeux étaient plus clairs, et son attitude avait l'air moins tendue.

— Je veux qu'elle meure, annonça-t-il sans détour. Est-ce que ça paraît horrible ?

— Après ce qu'elle vous a infligé à Élise et toi, je trouve que c'est parfaitement raisonnable, lui assura Ezra.

— Mais j'ignore si je désire la localiser ou même l'éliminer moi-même, précisa Peter.

— Je serais ravi de m'en charger pour toi, lui indiqua Ezra.

— Et je pourrais sans problème lui porter assistance, en cas de besoin, intervins-je, et Peter reporta brusquement son attention sur moi.

— Quand Catherine a avoué ce qu'elle avait fait, j'ai eu envie de lui arracher la tête à mains nues, affirma Peter. Je n'avais jamais connu une telle rage de toute ma vie. Mais, maintenant, avec un peu de recul, je me demande si c'est ce que je veux ou ce qu'il me faut.

— Alors qu'est-ce que tu souhaites ? insista Ezra.

Peter réfléchit un instant avant de répondre :

— Je veux que Catherine cesse d'exister. L'idée qu'elle soit libre de vivre et de rire en imaginant qu'elle a en quelque sorte « remporté » Élise m'est insoutenable.

» Mais je ne crois pas avoir besoin de la tuer, et je sais qu'il est temps pour moi de tourner la page, continua-t-il. J'ai passé le plus clair de ma longue vie obnubilé par la perte d'Élise, d'une façon ou d'une autre, et je considérerais la poursuite de son assassin comme la prolongation de cette obsession.

Ezra se carra sur son fauteuil, le faisant pivoter tandis qu'il écoutait les aveux de Peter.

— Comment réagir dans ce cas ? s'enquit-il enfin.

— Aucune idée, reconnut Peter.

— Je peux parler à ma chef à l'Agence, proposai-je. On pourrait peut-être tâter le terrain.

Peter posa son regard sérieux sur moi.

— Peu importe ma décision au sujet de Catherine, je préfère que tu ne sois pas impliquée.

— Pourquoi ? me hérissai-je. Je suis une chasseuse compétente. En supposant qu'elle ne me piège plus dans un édifice en feu, je m'en sortirai contre elle.

— Je te fais confiance, là n'est pas le problème. Je refuse que tu prennes part à cela. (Il s'exprimait doucement, comme s'il choisissait ses mots avec soin.) J'ai l'impression de t'avoir entraînée dans bien trop d'aventures négatives, et je ne m'en remettrais pas si je laissais Catherine détruire une autre personne que j'aime.

Je baissai les yeux, incapable de croiser les siens lorsqu'il mentionna le verbe « aimer ».

— Je comprends bien, mais je peux donner un coup de main.

— Alice, c'est le combat de Peter, me sermonna Ezra. S'il nous demande à toi ou à moi de nous abstenir, alors on devrait lui obéir. C'est à lui de juger de la façon dont il désire venger Élise.

— Je sais que tu as raison, mais ça ne me plaît pas, marmonnai-je.

— Selon le vieil adage, bien vivre est la meilleure des revanches. Je crois que ça s'applique à toi dans ce cas, Peter, théorisa Ezra.

— C'est précisément l'option que je compte choisir, affirma Peter. M'isoler n'a jamais rien résolu. Alors j'estime qu'il est temps de tenter une

nouvelle approche.

— Alice ?

La voix de Mae résonna dans la maison, mais me parut distante alors qu'elle criait mon nom.

— Mae m'appelle. Je devrais aller voir ce qu'elle veut, dis-je en me levant.

Ezra fit pivoter son siège vers moi alors que je m'apprêtais à sortir, et m'adressa un sourire fier.

— Elle a sûrement en tête de te faire visiter le manoir, et je te le conseille vivement. Je sais que l'endroit a l'air en mauvais état, mais sa structure est solide et son histoire passionnante. Il nous reste beaucoup à accomplir, mais le résultat sera magnifique quand nous aurons achevé les travaux.

— Je n'en doute pas, lui assurai-je en lui rendant son sourire.

Je quittai la pièce, les laissant à leur discussion, et, arrivée au milieu du couloir, j'entendis des pas précipités derrière moi.

— Alice, attends, m'enjoignit Peter.

Je me retournai pour lui faire face.

— Oui ?

Il s'immobilisa à quelques centimètres de moi à peine, et l'on demeura ainsi dans la pénombre. Les luminaires raffinés étaient pour la plupart soit cassés, soit grillés, et le papier peint au motif floral avait été arraché en grande partie, révélant le bois sombre et marqué en dessous. Malgré les hauts plafonds et la taille impressionnante du manoir, l'obscurité qui nous enveloppait rendait l'espace où nous nous tenions étonnamment intime.

— Je voulais juste te dire... (Il n'acheva pas sa phrase et fronça les sourcils.) Éprouves-tu parfois des sentiments pour lesquels tu ne parviens pas à trouver les bons mots ?

— Ça m'arrive.

Il me transperça de son regard émeraude, comme avant, et reprit :

— Quand je te vois, je me sens reconnaissant, soulagé, heureux et... quel est le contraire de la solitude ?

— La solidarité ? suggérai-je sans l'aider beaucoup, et mon cœur se mit à tambouriner.

Je savais que Peter l'entendait, tout comme je distinguais le sien qui palpitait nerveusement, mais ni lui ni moi ne pouvions nous en empêcher.

— Ce n'est pas ça, conclut-il. Avec toi, je me sens... aimé.

— Beaucoup de personnes tiennent à toi, Peter, argumentai-je. Ezra, Mae, Jack, même Bobby et Milo. Il n'y a pas que moi.

— Je sais. (Il afficha un sourire où se lisait une subtile tristesse.) Mais tu m'as rappelé que cela ne suffisait pas que les gens soient attachés à moi, il faut que je m'ouvre à eux.

— Je suis contente que tu ne sois plus si seul et que tu sois sensible à l'affection que nous te portons tous, lui avouai-je avec franchise. C'est tout ce que j'ai toujours souhaité pour toi, que tu connaisses le bonheur et la plénitude.

— Je ne les atteindrai peut-être jamais, mais je vais mieux. Et je te remercie pour ça.

Il se pencha et, avec douceur, frôla ma joue du bout des lèvres, comme une brise fraîche sur ma peau rougie. Puis il se redressa et s'éloigna, me laissant reprendre mon souffle seule dans le couloir.

Chapitre 43

Lorsque je trouvai enfin Mae, Bobby était déjà avec elle. Avant que je me lève, Bobby s'était reposé et avait récupéré. Mae avait soigné ses blessures et s'était assurée qu'il dispose de nourriture humaine à profusion.

Bobby et moi passâmes le reste de la nuit avec Mae. Elle nous guida dans le manoir et expliqua tous les travaux réalisés et ce qu'ils devaient encore effectuer. Tandis qu'elle nous parlait, son visage s'éclairait vraiment, elle ne m'avait pas paru aussi animée et bavarde depuis bien longtemps.

Comme on avait passé assez de temps loin de chez nous dernièrement et que le problème de Cate était réglé pour l'instant, je choisis de rentrer avec Bobby à Amsterdam et de réserver le premier vol du matin.

Peter s'était décrété las de voyager et envisageait de rester avec Mae et Ezra. Techniquement, leur adresse constituait sa résidence principale, puisqu'il venait de consacrer les dix-huit derniers mois à parcourir le monde, mais il avait dorénavant décidé de se conformer à cette déclaration. Cela lui donnerait le temps de se remettre de tout ce qui s'était produit avec Cate, et il pourrait aider Ezra et Mae à réhabiliter le manoir.

Dans la lumière de l'aube, à bord du taxi qui quittait la maison, je regardais par la lunette arrière. Ezra, Mae et Peter se tenaient devant la propriété délabrée ; tous les trois avaient l'air de se porter bien mieux que depuis des lustres. Je leur offris un sourire et leur fis signe par la vitre, en espérant que c'était de bon augure.

Il était encore tôt lorsque l'on regagna notre appartement à Amsterdam. Tous les stores étaient baissés afin de bloquer le soleil qui nous gênait. On entra, titubant à cause de la fatigue des jours précédents.

Je m'attendais à trouver Jack au lit, endormi le jour comme un vampire normal, mais je le découvris affalé sur le canapé en train de jouer sur son téléphone. Matilda, allongée par terre près de lui, ronflait profondément. Bobby lui adressa un salut de la main sans énergie, puis bâilla et se dirigea vers sa chambre pour se pelotonner contre son époux.

— Tu as veillé tard, dis-je à Jack qui se mettait lentement debout.

Il marcha jusqu'à moi.

— J'avais envie de te voir. Tu m'as manqué.

— Je ne suis pas partie si longtemps que ça.

— N'empêche que tu m'as manqué. (Il leva le bras et, avec prudence, joua avec une de mes mèches.) J'aime bien ta coupe de cheveux. Elle est beaucoup plus belle en vrai que sur les photos que tu m'as envoyées.

Pendant mon absence, j'avais tenu Jack informé de tout. C'était l'un des accords dont nous avions convenus pour qu'il soit plus à l'aise que je voyage partout dans le monde. Il exigeait juste de recevoir des textos, des appels et parfois des clichés, pas simplement pour s'assurer que j'étais en sécurité, mais aussi parce qu'il m'aimait et voulait savoir ce qui se passait dans ma vie, tout comme j'avais besoin d'obtenir des nouvelles de lui et de Matilda pendant mes déplacements.

— Merci, répondis-je en passant la main dans mes cheveux plus courts.

— Alors... comment ça s'est déroulé avec Peter ? s'enquit-il.

— Je t'ai déjà raconté la catastrophe avec Cate, lui rappelai-je, ce qui était vrai.

Je lui avais tout révélé, sauf le petit détail du baiser que Peter m'avait déposé sur la joue.

Jack posa sur moi son regard bleu empreint de sérieux.

— Je sais. Mais ce n'est pas ma question.

— J'ignore s'il est encore amoureux de moi, si c'est là où tu veux en venir. Mais il ne s'est rien passé entre nous. On a juste discuté, et je crois qu'il chemine vers une vie meilleure.

Même si j'avais laissé quelques minuscules éléments de côté, comme le baiser, je lui avais en revanche dit que Peter m'avait tenu la main dans l'avion. Au fond, tout ce que j'avais raconté était vrai. Je pensais que Peter avait envie d'aller mieux et de mettre derrière lui notre étrange triade, et mentionner un bisou presque innocent ne ferait que nuire à la relation de Peter et de Jack qui renaissait.

— Tant mieux. (Il inspira par le nez et baissa les yeux.) C'est difficile, parce que je veux sincèrement qu'il connaisse le bonheur lui aussi. Et cela me désole qu'il ait dû subir cette épreuve avec Cate et Élise, j'aimerais être plus présent pour lui.

— Il sait à quel point il compte pour toi, et semble vraiment heureux que tu sois revenu dans sa vie. Maintenant qu'il a regagné Londres pour un

moment, avec un peu de chance vous allez tous les deux pouvoir reprendre là où vous en étiez avant que tout tourne mal.

Je pris la main de Jack dans la mienne, et il leva le regard vers moi.

— Je l'espère aussi. (Il sourit faiblement.) Tu m'as sacrément manqué. J'ai l'impression que tu es très peu à la maison ces derniers temps.

— Avec le mariage de Milo, toute cette histoire avec Cate et le travail, c'est vrai que j'ai été très peu présente, confirmai-je. Et, même quand je suis là, je ne le suis pas tout à fait, tu vois ce que je veux dire ?

— Oh, s'esclaffa-t-il, j'ai remarqué !

Je posai la main sur ses bras et me rapprochai de lui, de sorte que ma poitrine frôle son torse.

— On devrait s'accorder du temps rien qu'à nous deux. Une soirée en tête à tête, téléphones éteints et portes fermées à clé.

— Pour l'instant, ça me plaît, dit-il.

Son sourire s'élargit, et son regard se fit plus doux et plus étincelant, comme chaque fois qu'il pensait à folâtrer.

— Juste nous deux, et on oublie le reste du monde.

— Ça me semble parfait.

Il m'embrassa fougueusement.

— Mais, d'abord, on ferait mieux de se reposer, suggérai-je.

— Eh bien, on peut commencer par se mettre au lit et verrouiller la porte, et voir où ça nous mène.

Sans attendre ma réponse, il me souleva dans ses bras et me transporta vers la chambre. Je ris et me blottis contre lui, savourant le bonheur de sa compagnie.

Chapitre 44

En cette soirée de semaine, après minuit, les rues étaient relativement calmes. Matilda marchait devant nous et remuait la queue lentement. Jack avait enroulé sa laisse autour de son poignet, et mon bras était sous dans le sien tandis que nous nous baladions en ville.

D'habitude, Jack préférait sortir la chienne plus tôt dans la soirée, lorsqu'elle avait plus d'énergie, et le ciel souvent couvert d'Amsterdam avait tendance à lui faciliter la tâche. Mais, comme il avait fait beau et que Jack et moi étions restés éveillés jusque tard dans la journée, il avait repoussé la promenade.

Comme Matilda souffrait d'arthrite à la patte arrière, elle ne gambadait pas longtemps, et Jack demeurait le plus souvent à proximité immédiate de l'appartement. Mais, ce soir-là, l'air chaud semblait convenir à l'animal, alors on avait décidé de s'aventurer au-delà de notre périmètre ordinaire.

— Tu sais d'où ça vient ? me demanda Jack alors qu'on tournait dans une nouvelle rue, nous éloignant de la rivière et de notre itinéraire habituel.

— De quoi parles-tu ?

— Mattie est contente que tu sois rentrée. Du coup, elle prolonge la balade autant que possible afin de passer plus de temps avec toi.

— Tu crois ? m'enquis-je avec un rire. J'ai passé beaucoup de temps avec elle à la maison.

— Je sais. (Il se pencha vers moi et me déposa un baiser sur la tempe.) Merci d'être venue te promener avec nous ce soir.

— Merci de m'avoir accordé ta permission, plaisantai-je.

Il éclata d'un rire chaleureux, ce qui déclencha de délicieux frissons dans tout mon corps.

Lorsqu'il était heureux, Jack possédait sans conteste le meilleur rire du monde. Il était si limpide, exubérant et parfait qu'il ne manquait jamais de me toucher. Je commençais à songer qu'il serait agréable de rentrer, de nous installer dans le lit et de reprendre là où nous en étions restés le matin même.

— Alors, quel est le programme pour notre sortie en amoureux ? demandai-je, car Matilda ne paraissait pas prête à rebrousser déjà chemin.

— Ah, maintenant on quitte l'appartement ? s'étonna Jack. Parce que je croyais que le plan initial impliquait beaucoup de temps passé à l'intérieur, de préférence à l'horizontale. Quoique l'on pourrait essayer à la verticale. On ne l'a pas fait depuis un moment.

— Oui, c'est inclus dans le projet, mais on pourrait faire quelque chose avant. Pourquoi ne pas se faire beaux et aller en ville ?

— Que font les couples normaux ? Restau et spectacle ?

Il me répondait, mais s'était mis à jeter des regards par-dessus son épaule et avait raccourci la longueur de la laisse pour que la chienne marche plus près de nous.

Je scrutai les alentours, sans rien remarquer qui sortait de l'ordinaire.

— Tout va bien ?

— Oui, oui, éluda-t-il sur un ton peu convaincant. Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'aller au cinéma. C'est sympa de quitter la maison, mais on y voit déjà beaucoup de films.

— Je suis ouverte à toute proposition, affirmai-je, puisque, de toute évidence, il n'accordait plus trop d'attention à cette conversation.

Il s'était crispé, et son sourire avait disparu. Son cœur battait même plus vite, et il avait accéléré le pas. Aucun de ces changements n'était visible pour les passants, car il avait toujours l'air plutôt décontracté, mais je les percevais. D'indolent, il était devenu pressé.

— Je pense qu'on a fait une assez longue promenade pour aujourd'hui. Et si on rentrait ? suggéra Jack qui s'efforçait d'adopter une voix naturelle, mais il avait ôté son bras du mien pour nous permettre de nous hâter.

— Jack, qu'y a-t-il ? murmurai-je.

— Rien. (Il coula un regard vers le côté.) J'ai une impression tenace. Comme... (Il baissa le ton, au point qu'un humain aurait été incapable de l'entendre.) On me suit.

— Qui ?

Je me mis à examiner les environs, mais il me saisit le bras pour m'en empêcher.

— Retournons à la maison.

J'avais envie de m'arrêter, ou au moins de ralentir pour chercher à en apprendre davantage, mais il me traînait. Il savait que j'allais vouloir me

bagarrer avec quiconque nous poursuivait, et il refusait de courir ce risque.

Matilda était désormais incapable de progresser vite, et elle nous freinait, même si elle trottinait à côté de Jack. Dans sa panique, il paraissait à deux doigts de la soulever et de la porter jusque chez nous.

— Ça va, m’assura-t-il pour tenter de me calmer alors qu’on se hâtait sur le chemin du retour. Je suis paranoïaque, ces derniers temps.

— Comment ça, « ces derniers temps » ?

— J’ai juste eu la sensation...

Cette fois, je me figeai et ne le laissai pas m’entraîner. Il me lâcha le bras et se retourna vers moi. Matilda, qui haletait bruyamment, s’arrêta et dressa les oreilles lorsqu’elle regarda derrière moi.

— Qu’as-tu senti ? demandai-je.

— Je ne sais pas. (Il poussa un soupir irrité.) J’ai eu d’étranges impressions, comme si on m’observait parfois. Et je m’apprête à entendre des pas, mais il n’y a personne. C’est de la simple paranoïa. Ce n’est sûrement rien. Mais je me sentirais mieux si on rentrait en parler à la maison.

— Jack, si quelqu’un te traque, je veux savoir de qui il s’agit.

Il se frotta la tempe.

— Voilà pourquoi je te l’ai caché. Tu fais toujours tout un plat de ce genre d’événements alors que c’est inutile.

— Si tu as raison et que ce n’est rien, on se sentira tous les deux mieux d’en avoir le cœur net, insistai-je.

Je reculai d’un pas, et Matilda émit un grognement grave. D’un tempérament joyeux, elle faisait en général bon accueil aux inconnus, alors ce son était inhabituel chez elle.

Je fis volte-face pour voir ce qui provoquait cette réaction, mais la rue était déserte. Du moins, au premier abord. Ensuite, dans l’ombre, entre deux immeubles, je distinguai du mouvement. C’était si subtil et plongé dans l’obscurité que l’œil humain n’aurait rien discerné, mais j’eus soudain la certitude que nous n’étions pas seuls.

Chapitre 45

Bien entendu, je n'avais aucune arme sur moi. La plupart des soirs où je sortais dans la rue, je dissimulais soit un pieu, soit un couteau, ou Bobby m'accompagnait et il transportait l'équipement. Mais, comme il s'agissait d'une simple promenade dans le quartier avec mon fiancé et notre chienne, je n'avais pas pensé à emporter quoi que ce soit.

Je gardai la tête haute et décidai d'affronter le problème sans détour.

— Sortez ! criai-je, et ma voix résonna sur les immeubles qui nous entouraient. Je sais que vous êtes là !

Au départ, rien ne bougea. Puis j'entendis des gloussements, ce qui me parut à la fois étrange et plutôt troublant. Des rires sous cape, aguicheurs et féminins, comme un duo d'adolescentes dans un centre commercial qui se moqueraient d'un gamin impopulaire travaillant dans un fast-food.

Quand les ricanements se transformèrent en éclats de rire, elles finirent par sortir de l'ombre. Aïsha Moore, l'ex-petite amie de Jack, apparut en premier, les lèvres teintées d'un rouge carmin et nous adressant un large sourire. Son élégante combinaison-pantalon mettait ses courbes plantureuses en valeur. Elle avait ramené ses boucles noires en arrière et dégagé son visage en une coiffure spectaculaire.

Je ne connaissais pas l'autre vampire, mais je supposais qu'elle l'était devenue à la quarantaine. Plus petite et plus mince qu'Aïsha, elle était tout aussi belle avec des traits délicats et ses pétillants yeux bleus. Elle avait relevé ses cheveux d'un blond presque blanc et lâché quelques mèches autour de son visage.

Tandis qu'elles se pavanaient, Aïsha avec ses boucles d'oreille chandelier scintillantes et son collier plastron assorti, sa camarade platine vêtue d'un trench ajusté et de bottes cavalières, elles ressemblaient en tout point à des mannequins qui posaient pour un magazine.

— On n'avait pas l'intention de vous faire peur, annonça Aïsha avec un rire à peine étouffé. On s'amusait un peu, c'est tout.

— On se connaît ? demanda Jack à la femme blonde alors qu’il avançait pour se tenir près de moi. On s’est déjà vus, n’est-ce pas ?

— Une fois, répondit-elle avec un accent prononcé difficile à identifier, qui mêlait sons gutturaux de l’allemand et inflexions chantantes de l’anglais australien. Dans ta boutique.

Soudain, Jack comprit qui elle était. Je me souvins alors qu’il m’avait mentionné la semaine précédente le passage d’une étrange vampire dans sa librairie. Elle n’avait pas cessé de le lorgner et de le suivre, et il avait fini par se terrer dans le bureau jusqu’à ce qu’elle parte.

— C’est mon amie, Liesel Tepeluş, expliqua Aïsha. Je loge chez elle quand je suis en ville, et je lui ai raconté que je t’avais aperçu au mariage, ce qui a aiguisé sa curiosité.

— Aïsha n’avait pas de photo de toi, et j’avais envie de te voir en personne, tenta de justifier Liesel avec un sourire timide, les yeux exclusivement rivés sur Jack. Alors j’ai décidé de me rendre sur ton lieu de travail.

— Admettons, intervins-je. Mais comment avez-vous fini par nous traquer ?

Aïsha rejeta la tête en arrière et s’esclaffa.

— On ne traquait personne, comme tu dis. Il se trouve qu’on était dans le coin.

— Ma copine me couvre, mais ce n’est pas tout à fait exact, avoua Liesel. (Ses joues s’empourprèrent un peu. Depuis qu’elle était sortie de l’ombre, elle n’avait pas quitté Jack du regard.) Je dois admettre qu’après t’avoir rencontré, je me suis entichée de toi.

— Oh... d’accord, dit Jack, qui se demandait clairement comment réagir.

Il s’était habitué à ce que les humains rampent à ses pieds, même s’il ne savait jamais vraiment quelle attitude adopter. Mais, en général, les vampires gardaient leur calme en présence de leurs congénères. À supposer qu’ils ne soient pas liés par le sang.

— Je sais que tu as une petite amie. (Elle me désigna, toujours sans m’accorder un regard.) Mon but n’est pas de briser ta famille ni rien de ce genre. Je voulais juste... voir si on pouvait être copains.

— Euh... (Il jeta un coup d’œil dans ma direction.) Oui, bien sûr. Tu vois, ça ne fait jamais de mal d’agrandir son cercle d’amis.

— Merveilleux ! s'enthousiasma Liesel, et Aïsha gloussa. Je suis désolée. Je ne fais pas exprès. Mais je n'ai jamais rien ressenti de tel. J'ai envie de réellement te connaître.

— Eh bien, je peux, euh, contacter Aïsha et convenir d'une heure où l'on pourrait sortir tous ensemble et faire plus ample connaissance, proposa Jack sans conviction en nous désignant tous les quatre d'un geste.

— Oh, tu as mon numéro ? s'étonna Aïsha d'une voix joyeuse.

Il se racla la gorge.

— Euh, non, je ne pense pas.

— Dans ce cas, je vais te le donner. (Elle extirpa son portable d'une poche intérieure.) C'est quoi le tien ? Je t'enverrai un texto, comme ça tu auras le mien.

Jack le débita, s'efforçant en vain de masquer la gêne évidente que provoquait cette situation. Liesel le dévorait toujours des yeux, tandis qu'il évitait son regard et se frottait la nuque.

Ses propos au sujet de sa première rencontre avec elle au magasin de BD me revinrent en mémoire. Il me l'avait décrite comme complètement ébahie, et c'était exactement ça. Son affection pour lui semblait dépasser le simple béguin, au point que je m'attendais presque à la voir tomber à genoux et se mettre à le vénérer.

Lorsque son téléphone sonna dans sa poche, Jack l'en sortit.

— C'est bon, j'ai ton numéro, Aïsha. On pourra carrément se retrouver un de ces jours.

Aïsha sourit, une expression de satisfaction presque écœurante sur le visage.

— Ça me paraît parfait.

— Je suis disponible la plupart des soirs, donc c'est quand tu veux, ajouta Liesel.

— Euh, pas moi. Je travaille beaucoup, et d'autres obligations m'incombent, précisa Jack d'une voix aussi aimable que possible.

— Et toi, tu dois être très prise par ton métier, intervint Aïsha en se tournant vers moi, le regard plus dur. Tu es une sorte de chasseuse, c'est ça ?

Je me hérissai et notai dans un coin de mon esprit qu'il me faudrait éclaircir comment mon activité professionnelle était devenue de notoriété publique, mais le moment était mal choisi. De plus, je n'aurais qu'une

confiance relative dans la réponse qu'elle me donnerait, alors j'estimai qu'objecter constituerait la meilleure marche à suivre.

— En réalité, je n'ai pas exercé depuis un moment, mentis-je. J'ai surtout voyagé et passé du temps avec Jack. J'ai rattrapé mon retard de lecture. Ce genre de trucs.

— Ah bon ? (Aïsha plissa les yeux.) Ce n'est pas ce que j'ai cru entendre.

— Tu as bien fait d'effectuer une pause, dit Liesel qui me regarda pour la première fois, un sourire doux aux lèvres. Ce métier peut se révéler stressant, et c'est toujours mieux de se pelotonner avec un bon bouquin.

— Oui, eh bien, c'était intéressant de bavarder avec vous deux, intervint Jack pour mettre fin à la conversation avant qu'elle prenne une tournure encore plus embarrassante, mais ma chienne est assez vieille, et il est tard, alors on devrait rentrer.

Aïsha posa les yeux sur Matilda et resta bouche bée.

— C'est Matilda ? Je n'arrive pas à croire qu'elle m'ait grogné dessus. On était tellement copines toutes les deux.

Elle se baissa pour la caresser, mais l'animal se recula et tenta de se cacher derrière les jambes de Jack.

— Elle a dû prendre de l'âge et devenir sénile, ajouta-t-elle.

— Eh oui, le temps file, concéda Jack d'un ton vague. Alors on doit y aller. Je suis certain qu'on se reverra bientôt.

Il me passa un bras autour de la taille et commença à me conduire loin d'elles, non que j'aie besoin d'encouragements. À mon avis, il cherchait surtout à rappeler à ces deux vampires que nous étions en couple, et se sentait sûrement plus tranquille grâce à ce contact physique.

Après avoir presque parcouru un pâté de maisons, quand leurs voix et gloussements s'amenuisèrent, je finis par murmurer :

— On emprunte le plus long trajet, tu crois ?

— Elles connaissent déjà certainement notre adresse, et j'ai juste envie de rentrer.

On resta muets jusqu'à ce qu'on se retrouve en sécurité dans la cabine de l'ascenseur. Alors, il s'autorisa à s'appuyer contre le mur et à pousser un grand soupir de soulagement.

— C'était franchement étrange, pas vrai ? m'interrogea-t-il.

— En effet. Totalement bizarre.

— Je me demande quel est leur problème. (Il secoua la tête, incrédule.) Je n'avais pas parlé à Aïsha depuis le mariage, et j'ai à peine adressé la parole à Liesel quand elle s'est rendue dans ma boutique. Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Que ressens-tu pour Liesel ? répliquai-je avec un maximum de précautions.

Il m'observa.

— Que veux-tu dire ?

— Elle semble tellement éprise de toi. Peut-être comme si...

Je n'achevai pas ma phrase, par crainte de verbaliser le fond de ma pensée.

— Comme si j'étais lié à elle ? compléta-t-il à ma place.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et l'on pénétra dans le couloir. Je me mis à marcher vers notre appartement tandis que je cherchais à expliquer mon raisonnement avec décontraction, mais Jack resta un pas en retrait.

— Tout était tellement mystérieux à propos de notre lien. Tu étais peut-être destiné à quelqu'un d'autre, ce n'est pas à exclure.

— Mais cela signifierait que tu étais pour Peter, objecta-t-il avec une pointe d'amertume dans la voix.

— Ou alors pour une tout autre personne, m'empressai-je d'ajouter. Je ne dis pas que je souhaite que ce soit vrai. Je t'aime, et je ne veux être qu'avec toi. Mais je dois envisager la possibilité que tu étais peut-être destiné à une autre.

Il me prit la main et s'arrêta, donc je me tournai vers lui.

— Je n'éprouve rien pour Liesel, insista-t-il avec force. Enfin, en sa présence je me sens gêné et timide, mais je n'ai absolument aucune envie de passer plus de temps avec elle et elle ne m'attire pas. Pas du tout.

Il se rapprocha de moi, encadra mon visage de ses mains et m'obligea avec douceur à soutenir son regard.

— La vérité, c'est que je t'aime à la folie, passionnément et pour l'éternité. Et, peu importe ce que mon sang désire, je sais au fond de moi que je ne suis destiné qu'à toi et à toi seule.

Chapitre 46

On squattait le canapé avec Bobby, à enchaîner les programmes sur Netflix en attendant que le soleil se couche. Milo se trouvait à son restaurant et Jack à la librairie, endurant tant bien que mal cette maudite lumière pour gérer ses responsabilités. Pour la première fois depuis plusieurs jours, nous n'avions aucune obligation d'aller quelque part.

J'étais levée depuis peu de temps, et voyais le soleil amorcer sa descente à travers les fentes dans les stores. Affalée sur le sofa, je réprimai un bâillement et déclarai :

— Je devrais me bouger et filer prendre une douche.

— On pourrait très bien rester assis ici toute la soirée, suggéra Bobby.

Installé à côté de moi, il était encore en survêtement, les pieds surélevés sur un pouf, son bras valide derrière la tête.

— Non, il faudrait que je me rende à l'Agence pour demander comment ça se fait que tout le monde est informé de mon métier.

— Peut-être qu'ils le devinent à ta carrure d'athlète, me taquina-t-il, et je lui assenai un petit coup de pied. Hé, tu n'en sais rien, c'est possible. Enfin, j'en doute, mais pourquoi pas ?

— Des gens qui ne me connaissent même pas le mentionnent. D'abord Cate, puis ces deux abrutis à Prague, et hier, Aïsha. D'après moi, ces personnes ne sont pas liées, alors il doit y avoir une rumeur qui circule.

— Tu plantes quelques vampires, cela finit forcément par se savoir, souligna Bobby. Je ne vois pas comment ça pourrait rester un secret.

— Olivia prétend avoir toujours réussi à cacher son identité, et Abner affirme que les vampires ignorent tout de lui à moins qu'il le leur révèle, rétorquai-je. Mais je ne suis pas la première chasseuse à laisser cette information se divulguer.

— C'est vrai. Tout le monde était au courant pour Blade, m'interrompit-il, faisant référence à un célèbre héros de bande dessinée interprété par Wesley Snipes au cinéma.

Je levai les yeux au ciel.

— Blade est un personnage de fiction, Bobby.

— À ce qu'il paraît.

— Ouais, OK, marmonnai-je. Bref, je dois me lever et aller là-bas.

— Mais on est vendredi soir. Tu crois qu'ils ne prennent jamais de congés à l'Agence ?

— Tu es bien placé pour le savoir, soulignai-je en me redressant enfin. Le crime ne dort jamais.

Il eut l'air sincèrement impressionné.

— Waouh, bonne citation !

Je m'apprêtais à me mettre debout quand mon téléphone sonna. L'écran m'indiqua qu'il s'agissait de l'Agence, et je le montrai à Bobby.

— Tu vois ? Ils travaillent en permanence.

— Bonsoir, Alice, me salua Abner lorsque je décrochai. Je sais que vous n'aviez aucune intervention prévue ce soir, mais je me demandais si vous pouviez passer au bureau.

— Bien sûr. Je comptais y faire un saut de toute façon, dis-je. Je peux vous demander de quoi il s'agit ?

— Ettie et moi souhaiterions voir quelque chose avec vous, affirma-t-il. Ce sera plus commode de vous l'expliquer sur place.

— Entendu. À tout à l'heure.

— C'était à quel sujet ? m'interrogea Bobby quand j'eus raccroché. Tu as besoin que je t'accompagne ?

— Non, je pense que tu peux rester tranquille. Ils veulent juste discuter avec moi, lui indiquai-je vaguement tandis que je me précipitai vers ma chambre pour faire un brin de toilette et ôter mon pyjama.

Trente minutes plus tard, j'arrivai à l'Agence, et Sabine m'envoya dans le bureau d'Ettie sans me demander le motif de ma visite. Je ne la connaissais pas très bien, alors il était impossible d'en être certaine, mais ses grands yeux semblaient troublés derrière ses verres épais.

Une fois devant chez Ettie, je constatai que la porte était entrouverte. Elle était installée à son bureau, penchée sur plusieurs photos grand format étalées face à elle. Abner se tenait près d'elle et examinait les mêmes clichés par-dessus son épaule.

— Vous désiriez me voir ? m'enquis-je après un petit coup frappé à la porte.

Dix ou quinze secondes s'écoulèrent avant qu'elle lève les yeux vers moi, et l'expression que je lus sur son visage me le fit presque regretter. Elle avait les lèvres pincées, et son regard sombre trahissait une lassitude qu'elle parvenait à masquer d'ordinaire.

— Entrez, Alice. (Elle se carra dans son fauteuil.) J'aimerais que vous jetiez un coup d'œil à quelque chose.

Abner se tourna enfin vers moi, l'air presque aussi sinistre qu'Ettie.

— Je sais que ces images vont vous bouleverser, mais j'estime que c'est mieux que vous les voyiez par vous-même.

J'avancai alors vers le bureau, mais, avant même de l'atteindre, je distinguai les clichés et compris tout de suite ce qu'ils représentaient. L'espace d'un instant, mes souvenirs ressurgirent, et j'eus l'étrange impression de faire un bond dans le passé, revivant un moment que j'aurais préféré rayer de ma mémoire.

Cela se déroulait plusieurs années auparavant, à Minneapolis, et Ezra m'avait appelée dans son vieux bureau pour me montrer quelque chose. Il avait tourné l'écran de son ordinateur dans ma direction afin que je distingue mieux un « U » apposé au fer sur de la chair pâle, une trace rouge et sanglante sur de la peau humaine. Il m'avait confié qu'on avait retrouvé des prostituées, mortes ou vivantes, avec cette marque sur elles, et que ma meilleure amie Jane en avait récolté une peu de temps avant son meurtre.

À présent, je soulevai les clichés, les mains légèrement tremblantes, espérant qu'Ettie et Abner ne s'en aperçoivent pas. Les yeux rivés sur les images en couleur des marques qui gonflaient et infectaient une peau lisse, la colère et la nausée me submergèrent.

— Ça recommence, murmurai-je.

— C'est la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir, expliqua Ettie. Abner m'a indiqué que vous avez connu ce phénomène.

— Il ne s'agissait que d'un type. (Je refrérai une soudaine envie de vomir.) Enfin, j'imaginai qu'il n'y en avait qu'un seul.

— C'était il y a cinq ans ? s'enquit-elle, et j'acquiesçai. Peut-être opérait-il seul à l'époque. Le mouvement s'amplifie, et, pour une raison inexplicquée, il semble s'installer à Amsterdam.

— Nom de Dieu ! Où avez-vous obtenu ces photos ?

Je les reposai et pris place dans le siège en face du sien.

— Ottaline Rebane m’a téléphoné pour se plaindre, annonça Abner, faisant référence à la vampire tenancière de la maison close. Elle m’a dit que les clients blessaient ses filles. J’espérais que la coupable était Iris Emmanuel, mais celle-ci, précisa-t-il en tapotant l’image que je venais de regarder, a eu lieu alors qu’Iris était déjà hors d’état de nuire.

Ettie croisa les mains sur son bureau et posa sur moi un regard attentif.

— Alice, si vous savez quoi que ce soit au sujet de la famille des Basarabi que vous estimez susceptible de nous aider, dites-le-nous, s’il vous plaît. Même si cela vous paraît insignifiant.

Je me frottai le visage et pris une profonde inspiration, puis me lançai dans mon récit. Les mots se bousculaient plus vite que j’en avais l’intention, mais je ne parvenais pas à ralentir mon débit.

Je commençai mes aveux avec la dispute à Prague avec Olivia et les deux membres des Basarabi que nous avions tués. Je n’omis aucun détail, y compris le fait que Cyrus et Cate savaient que j’étais une chasseuse. Ensuite, je leur racontai l’épisode d’Aïsha et de Liesel, et précisai que l’ex-petite amie de Jack semblait connaître mon métier.

Tout sortit à toute vitesse, avec une facilité déconcertante, mais, à la fin, il me fallut revenir au point de départ et leur expliquer l’histoire de Jane et de Jonathan. Alors, les mots restèrent coincés dans ma gorge quand j’évoquai qu’il était un fervent convaincu de la supériorité des vampires, qu’il cherchait à exposer les vampires pour que nous soyons obligés de prendre le contrôle des humains, et je comprenais à présent qu’en le tuant, je n’avais fait que décapiter une hydre. Si on lui coupe la tête, deux autres repoussent à la place.

Quand j’eus terminé, Abner me dévisagea avec inquiétude, mal à l’aise, mais au moins il n’était pas déçu. Il avait croisé les bras et gardé le silence pendant que je m’étais exprimée.

— Merde, murmura Ettie en se calant au fond de son siège. Vous auriez dû venir me voir avant, mais je me doute que je ne vous apprends rien.

— En effet, répondis-je d’une voix pleine de remords. Je croyais qu’on avait réglé le problème, et je ne voulais pas causer d’ennuis à Olivia ni à personne d’autre.

Elle échangea un regard avec Abner que je ne pus déchiffrer, puis dit :

— La bonne nouvelle, c’est que j’ignore ce que j’aurais fait de ces informations si vous me les aviez fournies plus tôt. La famille des Basarabi

réussit parfaitement à nous laisser dans le noir, pour ainsi dire.

» Tous les vampires qui se rangent de notre côté sont visés, poursuivit-elle. C'est pour cela que nous pensons qu'Iris Emmanuel a commencé à persécuter les filles qui travaillent à Darah Merah au départ. Cela ne lui plaît pas qu'Ottaline compte sur nous.

— On devrait effectuer des patrouilles pour renforcer sa sécurité et celle de ses filles, m'aperçus-je, en plein désarroi.

Abner leva la main pour apaiser mon angoisse.

— Nous avons chargé d'autres chasseurs de s'en occuper. Ne vous inquiétez pas.

— Quant à vous, avec votre statut moins secret, vous devriez faire profil bas, m'ordonna Ettie. Nous allons essayer de résoudre tout ça, mais, pendant les prochains jours, je crois qu'il vaudrait mieux que vous n'envisagiez aucun déplacement, personnel ou professionnel. Nous vous contacterons quand nous aurons besoin de vous.

— Je ne suis pas virée, si ? demandai-je sur un ton plaintif qui m'embarrassa.

— Non, m'assura Ettie, et elle semblait vraiment offensée par cette idée, tandis qu'Abner laissa échapper un petit gloussement. Vous avez commis une erreur, mais rien de grave. Désormais, vous êtes plus avisée, et vous ferez mieux à l'avenir. Je me trompe ? s'enquit-elle après avoir marqué une pause.

— Non, bien sûr, m'empressai-je de répondre. Donc... vous désirez juste que je rentre chez moi ?

— Pour l'instant. Mais prévenez-nous si vous pensez à quoi que ce soit d'autre pour nous aider à lutter contre la famille des Basarabi.

Chapitre 47

— Tu veux que je téléphone pour prévenir que je suis malade ?

Assis sur le canapé près de Bobby, Milo avait les bras croisés.

J'étais debout devant eux, m'efforçant d'expliquer mon raisonnement le plus calmement possible.

— Je te serais reconnaissante de le faire.

Il fronça les sourcils de plus belle.

— Je ne peux pas. C'est le week-end ! C'est la période la plus chargée au restaurant, et aucun méchant ne me poursuit. Je ne suis pas un chasseur, précisa-t-il en m'adressant un regard furieux et accusateur.

— Inutile de me tenir responsable de ça, répondis-je, luttant pour garder mon ton posé.

— Ah bon ? rétorqua-t-il. C'est toi qui as opté pour cette carrière suicidaire et entraîné mon mari avec toi, et tu risques ta vie et la nôtre en permanence.

— C'est faux. (Je poussai un gémissement de frustration.) Le danger existe déjà ! J'essaie juste de t'en protéger.

— Eh bien, tu t'y prends à merveille, puisqu'on se retrouve encore tous confinés à cause d'un fou qui cherche à vous tuer toi, Jack, Peter ou quiconque soit la cible qu'il a choisie aujourd'hui, marmonna Milo avec dérision.

— Milo, calme-toi, lança Jack.

Auparavant installé au bout du canapé, il s'était levé pour se tenir à côté de moi. Comme il était le créateur de Milo, tous deux partageaient un lien privilégié, et mon frère avait tendance à l'écouter, mais, à en juger par sa façon de rouler des yeux d'un air énervé, je supposais que cela ne fonctionnerait pas ce soir-là.

— Tu as conscience de tout ce que fait ta sœur pour cette famille, pour toi, et elle ne te demande cette faveur que pour assurer ta protection, argumenta Jack. J'ai laissé Jeroen aux commandes du magasin pour les deux prochains jours, et je vais m'atteler à la réorganisation de mon

catalogue. Tu pourrais peut-être rendre ce temps productif en modernisant ton menu.

— Je jouerais volontiers les testeurs, si tu en as besoin, proposa Bobby humblement.

— Très bien ! s'écria Milo, irrité, avant de se lever. Je vais appeler le restaurant, gâcher ma carrière et faire ce que préconise Alice parce qu'elle sait tout mieux que tout le monde.

Il se dirigea d'un pas lourd vers sa chambre, et je le suivis, bien décidée à ne pas le laisser s'en tirer avec cette attitude.

— Milo ! m'exclamai-je, et il se retourna à contrecœur pour me regarder. C'est ridicule. Tu as presque vingt-deux ans ! Il n'y a aucune raison pour que tu réagisses comme un adolescent gâté !

Ce n'était pas tout à fait exact. En réalité, Milo serait né vingt-deux ans auparavant le mois suivant, mais il avait à peine seize ans au moment de sa transformation. Les vampires n'arrêtaient pas de vieillir, pas complètement, mais ils évoluaient de façon très différente. Comme il avait été transformé très jeune et qu'il était vampire depuis assez peu de temps, il restait encore quelque peu coincé au stade de l'adolescence.

Heureusement, Milo était doté d'une maturité exceptionnelle pour son âge quand il était humain, alors, même à présent, la plupart du temps il finissait par se comporter de manière plus adulte et responsable que des vampires plus âgés que lui ; comme Jack, voire parfois Mae.

Après tout, il avait obtenu son baccalauréat, contrairement à moi, trouvé un emploi stable (moi non), et épousé son petit-ami de longue date avant moi. De tous les vampires que j'avais croisés, il menait l'existence la plus ordinaire, et en semblait heureux.

Mais, dans des moments comme celui-ci, il faisait des crises comme un enfant.

— Tu ne comprends pas, Alice ! s'insurgea-t-il. J'ai un métier. J'ai un mari. J'ai des responsabilités, et je dois constamment les mettre en attente à cause de toi et de ton cinéma.

— Ce n'est pas du « cinéma », répliquai-je en esquissant des guillemets avec les doigts. C'est sérieux.

— Oh, crois-moi, je le sais, poursuivit mon frère. Combien de fois ai-je frôlé la mort depuis que tu es de mêche avec les vampires ? Cinq ou six ? Plus, peut-être ?

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? demandai-je tandis qu'un sentiment d'appréhension montait en moi. Tu ne souhaites plus faire partie de ma vie ?

— Hé, arrêtez maintenant, tous les deux ! intervint Bobby en se levant et en s'interposant entre nous. Calmons-nous avant de dire quoi que ce soit qu'on pourrait regretter.

— Je ne sais pas ce que je raconte ! cria Milo avant de pousser un profond soupir, et tout son corps se détendit. Parfois, ça me contrarie vraiment qu'on ne puisse pas avoir une vie normale.

Ses grands yeux bruns exprimaient de la tristesse et de l'affliction.

— Tu sais, je travaille d'arrache-pied pour m'installer ici, au boulot et en ville, mais la réalité c'est qu'on devra déménager dans quelques années de toute façon, quand il deviendra évident que je ne vieillis pas.

— Nous n'aurons jamais une vie normale, mais nous avons mieux, expliquai-je avec douceur. Nous avons la possibilité de mener plusieurs existences. Nous pouvons accomplir tellement de choses que personne n'a l'occasion de faire. Nous disposons de l'éternité pour faire et être tout ce que nous désirons.

— Oui, certains d'entre nous, peut-être, affirma-t-il avant de river son regard mélancolique sur Bobby.

— Milo, dit Bobby avec un sourire triste à son tour, il me reste encore au moins cinquante ans, voire plus, au train où la médecine progresse.

— Oui, à supposer que tu ne te fasses pas tuer avant, grommela Milo.

Bobby se rapprocha de lui et prit ses mains dans les siennes.

— Je ne vais nulle part, pas de sitôt. Mais tu savais que je voulais rester humain avant qu'on se marie.

— C'est vrai, mais je souhaiterais rester pour toujours avec toi, s'obstina Milo d'une voix morose.

— « Toujours », c'est un terme relatif. En fin de compte, on n'a qu'une vie, affirma Bobby.

— Bobby...

Il paraissait ému du chagrin de Milo, mais campait sur sa position.

— Nous en avons déjà discuté. Les vampires meurent tout de même, j'en ai été témoin à de nombreuses reprises. L'idée d'éternité ne me plaît pas, c'est tout. Ça ne t'est jamais arrivé de regarder une série que tu aimes mais qui dure trop longtemps, au point de devenir nulle ?

— Tu parles encore de *Dexter* ? s'enquit Milo avec ironie.

— La dernière saison était calamiteuse, insista Bobby. Mais, non, je veux juste t'expliquer que tout a une fin, et cela ne réussit jamais à personne de prolonger au-delà. Et cette vie mortelle me suffit. Je n'ai besoin de rien d'autre.

— C'est injuste, Bobby.

— Écoute, Milo, j'ai plein de temps pour changer d'avis. Mais, pour l'instant, je peux t'assurer de mon absolue certitude de vouloir demeurer humain. Et il faut que tu l'acceptes.

Milo posa la main sur le visage de Bobby.

— Je vais essayer, mais promets-moi de faire attention.

— Hé, j'ai déjà dit à Alice que je reste enfermé ce week-end. Mais tu dois m'imiter. Je n'ai aucune envie que tu meures avant ton heure non plus.

— Je vais téléphoner.

Milo embrassa Bobby, puis alla dans la pièce voisine, vraisemblablement pour prévenir son travail.

Je remerciai Bobby.

— De rien, me répondit-il en me rendant mon sourire. Chaque fois que tu auras besoin de mon aide, je déclencherai une querelle existentielle avec mon mari.

Chapitre 48

Le confinement à l'appartement durait depuis presque vingt-quatre heures, et ce n'était pas aussi terrible que Milo l'avait craint. En vérité, Bobby et moi avions tellement voyagé et travaillé ces derniers temps que deux jours à se relaxer sur le canapé nous feraient le plus grand bien.

Milo avait suivi le conseil de Jack et entrepris de revoir quelques éléments de son menu, ce qui le poussait à nourrir Bobby de moult aliments trop gras et délicieux, inspirés de la bistronomie française. Ou, du moins, ce fut ce dont Bobby se plaignit lorsqu'il commença à effectuer d'étranges exercices de CrossFit avec des poids sur le toit-terrasse.

Pendant ce temps, Jack s'était mis à analyser ses ventes et ses stocks, il portait donc un casque audio tandis qu'il travaillait sur son ordinateur portable et marmonnait souvent dans sa barbe. En fin de compte, j'étais la seule avec Matilda à réellement profiter de ce répit.

Et, bien sûr, cela ne pouvait pas durer. J'étais au beau milieu de ma troisième heure de visionnage de *New York Unité Spéciale* lorsque mon téléphone sonna. Bobby était encore en plein entraînement, et, dans la cuisine, Milo faisait cuire quelque chose qui sentait l'amaretto.

Je vis que c'était Abner qui cherchait à me joindre, et m'efforçai de dissimuler la nervosité dans ma voix quand je décrochai.

— Bonsoir, comment allez-vous ?

— Je suis navré, dit-il sur un ton las, ce qui n'était jamais une bonne manière de commencer une conversation. Ces derniers temps, on dirait que je suis toujours porteur de mauvaises nouvelles.

— Que voulez-vous dire ?

Alors que j'étais affalée sur le canapé avec Matilda sur moi, je la repoussai gentiment et me redressai.

— Votre petit-ami possède une librairie sur la Dijkstraat, n'est-ce pas ?

Je jetai un coup d'œil à Jack, qui paraissait en forme tandis qu'il tapait sur le clavier.

— Oui, en effet. Pourquoi ? Y a-t-il eu un problème ?

— Non, non, la boutique est intacte, m’assura-t-il. Cela concerne la propriétaire d’une échoppe à quelques pas de la sienne.

— Que s’est-il passé ?

— Il est trop tôt pour le dire au juste, mais nous avons un cadavre, et la pagaille règne, répondit-il vaguement.

— Oh, merde.

— Jusqu’ici, nous avons maintenu la police à distance, mais je suis sûr que c’est provisoire, poursuivit-il. Cependant, j’espérais que vous pourriez y faire un saut. Comme vous connaissez le quartier, j’ai pensé que vous auriez peut-être des informations.

— Oui, pas de problème. (Je me levai, réfléchissant déjà à ce qu’il me fallait rassembler avant de partir.) J’y serai dans un quart d’heure, peut-être moins si je me dépêche.

— Je ne vous tiens pas plus longtemps afin que vous puissiez faire au plus vite, dans ce cas.

Personne ne se montra ravi que je m’y rende seule, et Bobby insista pour m’accompagner avant que Milo finisse par le convaincre de rester à l’appartement. Mais j’allais à peine à deux rues de chez nous, avec plusieurs pieux dans les poches intérieures de ma veste, et j’allais rejoindre Abner. De plus, s’il s’agissait d’un meurtre, d’autres membres de l’Agence seraient certainement sur place.

Je m’habillai à toute vitesse et franchis la porte en enfilant mon blouson bordeaux. Mon appréhension augmentait au gré de mes pas, me nouant l’estomac, et j’accélérai l’allure jusqu’à trotter au moment où je tournai au coin de la rue.

La boutique de Jack se situait au bout du pâté de maisons, mais, à mi-chemin, se trouvait un endroit que j’avais déjà fréquenté. D’ordinaire, une enseigne lumineuse rose brillait en vitrine, mais à présent une bâche noire recouvrait toute la devanture, empêchant les curieux de regarder à l’intérieur.

Je jurai à voix basse, consciente qu’un événement terrible s’était produit dans le cabinet de Jessamine, et courus dans cette direction. Avant même de soulever la lourde bâche, je sentis exactement pourquoi il avait fallu masquer l’endroit : l’odeur métallique, puissante et acidulée du sang. Pas assez forte pour que les humains la perçoivent à travers la porte fermée,

mais suffisamment prononcée pour que je comprenne que ce n'était pas bon signe.

La boutique était en partie éclairée, mais les seuls vivants étaient des vampires, de sorte que la lumière suffisait amplement. La pièce était en désordre, on avait arraché les tapisseries des murs et fracassé les boules de cristal par terre. Les pierres précieuses et bâtonnets d'encens jonchaient le sol, et tous les meubles étaient renversés.

Des éclaboussures de sang recouvraient toute la vitrine, comme si quelqu'un avait déchiré une artère et visé l'endroit avec précision. Le corps gisait au centre de la pièce, comme une poupée de chiffon, dans une mare de sang.

Abner se tenait au-dessus du cadavre, les mains sur les hanches, si bien que son pardessus s'évasait autour de lui. Quelques autres nettoyeurs tentaient d'effacer les signes d'une intervention vampire avant que la police finisse par tomber sur la scène.

Avant même d'arriver à la hauteur d'Abner, je sus que c'était elle. L'ourlet de sa jupe crayon en satin s'arrêtait au niveau de ses genoux, recouvrant ses cuisses rondes. De là où j'étais, je distinguais ses longs cheveux lavande qui cascadaient autour d'elle, se transformant en ombré bordeaux là où ils se mêlaient au sang.

— C'est Jessamine, affirmai-je d'une voix rauque. C'est la propriétaire.

Abner reporta son attention sur moi. Une mèche blond cendré s'était échappée de sa coiffure habituellement gominée vers l'arrière et lui barrait le front.

— Nous sommes déjà parvenus à cette conclusion, mais avez-vous d'autres éléments à son sujet ?

— Eh bien...

Je laissai ma phrase en suspens, car j'étais désormais assez près pour l'examiner.

Ses bras tatoués étaient à présent en morceaux, couverts de griffures et de marques de morsure, et sa gorge était déchirée. La bretelle de sa robe était cassée d'un côté et retombait sur son décolleté. Son corps formait un angle bizarre, la tête rejetée en arrière, de sorte que ses yeux ouverts étaient tournés vers le haut.

— Alice ? m'interpella Abner, m'arrachant à mes pensées. Vous la connaissiez bien ?

Je secouai la tête.

— Non. Je l'avais rencontrée à deux reprises. Mais Jack et moi étions ici... dimanche dernier. Il n'y a même pas une semaine.

Abner se redressa et plissa les yeux.

— Vous êtes venue ici récemment pour la voir ? De quoi avez-vous parlé ?

Je déglutis péniblement et réfléchis à ce que je devais lui dévoiler.

— Au départ, nous sommes venus la consulter pour discuter de moi, mais c'est surtout Jack qui lui a adressé la parole.

Abner se gratta l'arrière de la tête.

— Pensez-vous que votre visite et sa mort soient liées ?

Je haussai les épaules.

— Et vous ?

— Je devrais vous montrer quelque chose.

Il s'accroupit près du cadavre, souleva avec douceur le bras de Jessamine, et fit pivoter son poignet vers le ciel. Je me plaçai derrière lui pour observer par-dessus son épaule, mais la blessure était bien visible. Il s'agissait d'un dragon gonflé et sanguinolent, en forme de « U » à croisillons. La marque de la famille des Basarabi. Un cri de surprise m'échappa, puis je me couvris la bouche tandis que je ravalais une montée de bile.

Abner reposa le bras avec soin et se releva.

— Les Basarabi œuvrent de manière active dans le coin. Vous êtes au cœur de l'une des plus grandes régions métropolitaines d'Europe, qui comprend l'une des populations vampires les plus importantes du monde. Tout cela pourrait être une coïncidence.

— Possible, approuvai-je d'une voix faible.

— Mais, compte tenu de vos liens et de votre métier devenu de notoriété publique, je ne suis pas sûr qu'on devrait le traiter comme tel. (Il se plaça devant moi sciemment pour m'éviter de scruter Jessamine.) Souhaitez-vous quitter la ville ?

— Je... (Je poussai un soupir tremblant.) Je n'en sais rien. Où pourrais-je aller ? Ils m'ont retrouvée à Prague. Ils seraient peut-être capables de me localiser n'importe où ?

— En effet, concéda Abner. C'est pourquoi je ne vous ordonne pas de partir. Je sais que vous seriez sans doute plus en sécurité ailleurs, mais

j'ignore où. L'affreuse vérité, c'est qu'on ne connaît pas l'étendue de leurs relations.

— Alors que dois-je faire ? Je veux dire, si je suis visée, s'ils me traquent pour une raison ou une autre, il faudrait que je reste ici. Je devrais les affronter.

— Accordez-nous quelques jours supplémentaires à Ettie, moi et le reste de l'Agence, précisa Abner. Les Basarabi deviennent de plus en plus téméraires, mais cela implique qu'ils vont se montrer plus négligents. Nous disposons de nouveaux éléments, et bientôt nous en saurons davantage et nous serons en mesure d'établir un plan d'action.

— Et d'ici-là ? l'interrogeai-je.

— Restez chez vous. Verrouillez les portes. Préparez-vous au pire, annonça-t-il d'une voix sinistre. Une guerre se profile peut-être à l'horizon.

OceanofPDF.com

Chapitre 49

Dans le noir, je ne sentis que les fleurs, et compris qu'elle était revenue.

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis qu'Élise m'était apparue en rêve pour la dernière fois, avant que je m'envole chez elle en Irlande et que Cate avoue son meurtre. J'avais espéré qu'elle cesserait de me rendre visite à présent que Peter avait identifié la coupable afin qu'elle tourne la page.

Manifestement, j'avais eu tort.

J'ouvris les yeux dans le champ de fleurs bleues, mais, dans le ciel, le soleil habituel avait cédé la place à des nuages sombres. Élise marcha vers moi, sa robe foncée et ses cheveux carmin volant autour d'elle.

— Alice, m'appela-t-elle en s'approchant.

— Pourquoi es-tu ici ? demandai-je. Je sais ce qui t'est arrivé.

Elle inclina la tête, et je m'aperçus que ses yeux arboraient le même gris foncé que les nuages.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai appris que Cate, euh, Catherine t'a tuée.

Elle secoua la tête, l'air insensible à ce que je venais de lui indiquer.

— Ce n'est pas la raison pour laquelle je viens te voir.

— Mais j'ai élucidé ton meurtre ! protestai-je. N'est-ce pas pour ça que les fantômes rôdent ? Quels autres comptes pourrais-tu avoir à régler ?

— Peter, dit-elle simplement.

Au loin, le tonnerre gronda tandis qu'une brise fraîche soufflait sur moi. Pour la première fois, je sentais le vent qui lui soulevait les cheveux.

— Quoi, Peter ? Si tu as besoin de réparer tes torts ou un truc de ce genre, c'est à lui que tu devrais t'adresser.

— Je ne peux pas l'atteindre, annonça-t-elle. Je ne sais pas plus que toi pourquoi je suis ici.

— C'est n'importe quoi !

Les fleurs grimpaient déjà le long de mes bras, s'enfonçant dans ma chair, et commençaient à me tirer vers le bas.

— Je sais juste qu'un grave danger s'approche de vous, et que si on ne l'arrête pas il détruira complètement Peter, affirma Élise tandis que sa voix résonnait dans les airs. Et je ne peux pas laisser cela lui arriver. Il doit trouver la paix.

— Quel danger ? Il va falloir me donner plus d'indices.

— C'est tout ce dont je dispose ! cria-t-elle sur un ton réellement bouleversé, pour la première fois depuis qu'elle me rendait visite. Je t'en dévoilerais davantage si je le pouvais !

Alors que mes mains s'enfonçaient profondément dans la terre froide et que les plantes grimpantes me lacéraient la peau, je dis :

— Eh bien, la bonne nouvelle, c'est que Peter est sain et sauf, à des centaines de kilomètres de moi. Peu importe le problème qui me guette, cela ne l'affectera pas.

— Alice, je t'en prie, me supplia-t-elle tandis que je plongeais dans le sol et que ses mots semblaient étouffés par les fleurs qui me recouvraient de terre. Prends garde. Le temps est écoulé.

— Qu'insinues-tu ? Que se passe-t-il ? m'écriai-je, mais la terre m'emplissait déjà les poumons.

Je me réveillai dans mon lit, frissonnant d'avoir été enterrée vivante dans le froid. Je tendis le bras dans l'espoir de toucher Jack pour me blottir contre lui et chasser ce cauchemar. Mais j'étais seule.

La veille au soir, après la découverte du cadavre de Jessamine, j'étais rentrée à la maison et avais immédiatement révélé à Jack, Milo et Bobby ce qui se tramait, ainsi que les conseils d'Abner. Milo avait fini par soutenir que se faire oublier représentait peut-être la seule solution pour qu'on reste tous en vie.

Nous avions redoublé de précautions, fermé à double tour les impressionnantes portes métalliques, et nous nous étions assurés d'avoir des pieux et des couteaux sur chaque table de nuit. Nous avions déjà remplacé les fenêtres qui entouraient l'appartement par du vitrage blindé des années auparavant, mais nous avions baissé les stores afin de préserver davantage notre intimité. Matilda allait devoir se passer de ses balades nocturnes et se contenter du jardin du patio sur le toit-terrasse, ce qui n'était pas idéal, mais constituait l'option la plus sûre.

Seule dans notre chambre, je me levai lentement et m'apprêtais à m'habiller quand j'entendis des voix dans le salon. Cela n'avait rien

d'anormal, car Milo, Bobby et Jack étaient confinés avec moi.

Mais cette voix-là était très distincte. Grave et teintée d'un faible accent britannique qui commençait à s'amplifier.

J'ouvris la porte et avançai à pas feutrés dans le couloir pour trouver Peter et Ezra dans le salon, assis avec Jack et Bobby. Des bruits métalliques résonnaient dans la cuisine, Matilda poussait des gémissements pour réclamer des friandises, et je perçus l'odeur du sirop d'érable. J'en déduisis que Milo préparait le petit-déjeuner pour Bobby.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demandai-je, alors que la tête me tournait.

Après l'avertissement d'Élise au sujet de Peter, le découvrir chez moi à mon réveil me désorientait et m'inquiétait beaucoup.

Il était installé dans le fauteuil, une jambe croisée sur le genou, l'air perplexe.

— Bonjour à toi aussi.

— Milo nous a appelés, expliqua Ezra, et je me forçai à le regarder. Il a affirmé que vous aviez des ennuis et se questionnait sur votre sécurité.

— Alors pourquoi êtes-vous venus ici ? m'enquis-je faiblement. Vous étiez à l'abri à Londres. Ici, vous êtes en danger. Milo, Bobby et Jack peuvent vous accompagner. Vous devriez rester à Londres.

— Pour la même raison que tu nous as donnée hier soir, avança Jack d'une voix lente et prudente, le regard de plus en plus inquiet à cause de ma réaction. La famille des Basarabi peut nous suivre là-bas, ou, si ça se trouve, il y a encore plus d'adeptes en Angleterre. On n'en sait rien, alors mieux vaut ne pas bouger pour le moment. C'est ce qu'Abner t'a dit.

J'acquiesçai, mais les battements de mon cœur s'accéléchèrent, et tout le monde l'entendait, de sorte qu'ils me dévisageaient tous comme si j'avais trois têtes. Je frôlais l'évanouissement, j'en étais convaincue, parce que Peter était là, ainsi qu'Élise l'avait prévu, et nous courions tous un danger.

— Pourtant, vous devriez y aller, insistai-je, et ma voix se faisait plus forte, mais aussi plus stridente. Vous devriez tous vous rendre à Londres. Je peux rester ici. Ils ne vous suivront pas là-bas si je suis à la maison. Donc je vous conseille de tous y aller.

Ezra quitta le canapé et s'avança vers moi. J'étais encore en train de bafouiller qu'ils devaient partir, alors il posa les mains sur mes épaules et me força à lever le regard vers lui.

— Alice. Alice, Peter et moi sommes là pour apporter notre aide, et c'est ce que nous ferons. Ça va aller. Tous ensemble, ici, on ne craindra rien.

— Mais le danger approche, et je ne sais pas si on s'en sortira, expliquai-je, les larmes aux yeux. Cette fois-ci, je ne crois pas qu'on survivra tous.

Ezra me scruta, puis demanda :

— Que s'est-il passé ?

— J'ai juste... fait un cauchemar, répondis-je sans conviction.

Je n'avais pas avoué mes rêves d'Élise à Peter, et je n'étais pas prête à le faire. Pas avec ce que je ressentais à ce moment-là.

Mais je vis les yeux d'Ezra s'écarquiller alors qu'il comprenait. Je m'étais tournée vers lui quand je m'étais aperçue qu'Élise me hantait, et je savais qu'il visualisait exactement le genre de songe que j'avais connu.

— Alice, je te jure que nous ferons équipe et que ça ira, m'assura-t-il. (Son immense calme sembla enfin parvenir à percer ma panique et le choc. Je m'essuyai les yeux et acquiesçai.) Nous formons une famille, et nous nous occupons les uns des autres, quoi qu'il arrive.

Chapitre 50

J'aurais dû me douter que quelque chose se tramait.

Quand Ezra eut réussi à me calmer, on s'assit tous ensemble pour débattre des différents plans et possibilités à notre disposition. En fin de compte, on décida de maintenir le cap actuel : se terrer pendant quelques jours jusqu'à ce que l'Agence nous donne soit le feu vert, soit de nouveaux ordres.

Puis Jack s'éclipsa, prétextant qu'il avait du travail et que notre chambre constituait le lieu le plus propice pour l'effectuer, tandis qu'Ezra cherchait divers moyens pour détourner notre attention et nous empêcher de nous inquiéter autant au sujet de la catastrophe imminente. Ainsi, on eut surtout droit à des conversations guindées, des parties laborieuses de jeux de société et enfin au visionnage de documentaires sur la nature tout en essayant de ne pas trop penser que les vampires ressemblaient à des prédateurs qui éviscéraient leur proie.

Alors que l'aube approchait, Jack sortit de la chambre, l'air trop désinvolte, mais je perçus une étrange nervosité dans sa voix quand il me demanda :

— Alice, tu pourrais venir deux secondes ? J'aimerais te montrer un truc.

— Bien sûr, acquiesçai-je avant de jeter un coup d'œil à Ezra et Peter qui étaient assis près de moi sur le canapé. Mais il se fait tard, alors il faudrait que je prépare les lits de nos invités.

— Pas de problème, s'empressa d'intervenir Milo avec une bonne humeur forcée. Je m'en chargerai. Tu peux aller avec Jack.

— Oui, vas-y, renchérit Bobby. On s'occupera de tout le bazar.

D'un geste, il désigna les jeux de société sur la table et les coussins qui jonchaient le sol, là où Milo et lui étaient installés.

— Ça va ? m'enquis-je sur un ton hésitant avant de me lever lentement. Y a-t-il un problème ?

— Tu es tendue, et cela te ferait du bien de te relaxer un moment, m’assura Ezra d’une voix chaleureuse. Pour l’instant, ne te soucie pas de nous.

— Toute cette situation est vraiment ultra-bizarre, marmonnai-je tandis que Jack m’entraînait vers notre chambre.

Malgré la porte fermée, j’entendais déjà la chanson *Fake Empire* de The National qui s’élevait doucement. Il hésita, la main sur la poignée, affichant un sourire nerveux, et son regard tendre brillait d’excitation. Puis il ouvrit la porte et s’écarta pour me laisser passer en premier.

Des pétales de fleurs de diverses nuances de bleu étaient disposés sur le lit et sur le sol, et il avait installé avec soin des bougies le long des murs, qui diffusaient une lumière chaude. Au-dessus du lit, il avait suspendu du tissu transparent au plafond pour une atmosphère intime.

Je reconnus tous les ornements et éléments de décoration du mariage de mon frère, mais cela ne retirait rien à la beauté du lieu.

— J’avais l’intention de t’acheter de nouveaux trucs et de te surprendre avec une mise en scène romantique, mais, avec tout ce qui se passe, j’en ai eu marre d’attendre. Je ne pouvais pas faire un saut au magasin non plus, alors j’ai décidé d’utiliser ce qu’on avait à notre disposition, expliqua-t-il.

— C’est magnifique, j’adore, dis-je, sincèrement émerveillée en me retournant vers lui. Mais quelle est l’occasion ?

Sans se départir de son sourire crispé, il se frotta la nuque avant de prendre la parole.

— J’ai beaucoup réfléchi au fait que je suis mort avant ma transformation, et en quoi tout est différent à cause de cela. Je crois que c’est l’explication de notre lien chaotique au départ.

» Tu m’as toujours été destinée, poursuivit-il. Ton sang était censé être lié au mien, mais, comme je suis dépourvu d’« âme », ou peu importe le terme, il s’est emmêlé, de sorte que tu avais l’impression qu’il était lié à celui de Peter. Et au début, quand tout était si déroutant et douloureux, c’était terrible, ajouta-t-il, grimaçant à ce souvenir.

» Tout ce que nous avons traversé m’a semblé purement horrible, et, pour être honnête, parfois je me demandais si on allait réussir à s’en sortir ou si je faisais les bons choix.

» Mais aujourd’hui... (Il retrouva son sourire habituel, et poussa un soupir de soulagement.) À présent, je me réjouis que cela se soit déroulé

ainsi. Parce que j'ai eu l'occasion de tomber amoureux de toi. Ce ne fut pas instantané, pas une évidence, mais une succession de moments agréables et du temps passé ensemble. Ezra et Mae n'ont pas eu la chance de vivre cela, ni Peter avec Élise.

» Mais, moi, j'ai pu apprendre à te connaître, à savoir d'où tu venais et découvrir par moi-même que je ne voulais plus me passer de toi, même pour un jour. Je sais sans l'ombre d'un doute que nous étions destinés à être ensemble, et je suis encore tellement heureux et reconnaissant d'avoir pu te choisir, et vice-versa.

Sur ce, il posa le genou au sol devant moi et sortit un écrin de sa poche.

— Je t'aime, et je désire passer l'éternité à tes côtés.

— Jack. (Je lui souris, les larmes aux yeux.) Tu m'as déjà fait ta demande !

— Je sais, mais cette fois-ci je veux la faire dans les règles de l'art.

L'air heureux, il ouvrit la boîte, révélant un diamant marquise sur un anneau en platine qui me fit pousser un cri de surprise.

— Alice Marie Bonham, acceptes-tu de m'épouser, moi, Jack Allen Hobbs ?

Je m'apprêtais à dire « oui » quand son nom me fit sursauter.

— Hobbs ?

— L'autre fois, tu m'as dit que tu ne comprenais pas l'intérêt de te marier puisque mes papiers d'identité n'indiquent pas qui je suis vraiment, expliqua-t-il. Alors je te demande en mon nom, avec toutes mes faiblesses et mes quelques forces, de rester avec moi, le véritable moi, pour l'éternité.

— Bien sûr que je t'épouserai, Jack. Je ne crois pas pouvoir vivre sans toi.

Il éclata de rire, à la fois de bonheur et de soulagement.

— Eh bien, j'espère ne jamais avoir à découvrir si l'un de nous deux peut survivre sans l'autre.

Alors qu'il glissait la bague à mon doigt, je l'interrogeai :

— Mais es-tu sûr de vouloir t'unir à moi malgré tous mes défauts ?

Il se leva et m'attira dans ses bras.

— Je n'ai jamais eu une telle certitude dans la vie que celle qui te concerne. Tu es faite pour moi, et inversement.

OceanofPDF.com

Chapitre 51

Après vingt-quatre heures supplémentaires de confinement, qui passèrent relativement vite grâce à tout le temps consacré à Jack dans notre lit, on avait tous un peu l'impression de devenir fous, et je me demandais quelle serait leur réaction en apprenant que j'allais m'aventurer hors du cocon de notre immeuble le soir même.

Je sortis de la chambre après avoir reçu un appel. Tout le monde vaquait à des activités banales. Matilda faisait la sieste dans un coin, Milo faisait du ménage, Ezra se prélassait avec un livre dans un fauteuil, Jack était assis sur le canapé avec son ordinateur portable, tandis que Bobby et Peter se défiaient au poker.

— La nourriture te manque-t-elle parfois ?

Bobby questionnait Peter alors qu'il engloutissait une grosse bouchée de lasagnes aux légumes que Milo lui avait cuisinées. Ils étaient tous les deux installés à la table de la salle à manger, et jouaient avec de vieux jetons de poker. En même temps, Bobby dînait et buvait un soda sans sucre.

— Les aliments humains ont une saveur immonde, répliqua Peter sans relever la tête de son jeu.

— Je sais. Mais, quand tu étais mortel, tu avais forcément des plats préférés, et j'ai bien conscience que le sang est fabuleux, et cætera, mais est-ce qu'il t'arrive de regretter le goût de la nourriture d'avant ? précisa Bobby.

— Pour moi, c'est le soda au citron et les nachos, intervint Jack depuis le canapé, les yeux toujours rivés sur son écran.

— Ma mère préparait des tartes à tomber, dit Peter, songeur un instant, avant de chasser cette pensée. Mais le sang surpasse tout, donc non, la nourriture ne me manque pas vraiment.

Je me raclai la gorge, puisque personne ne semblait remarquer ma présence au beau milieu de la pièce, et annonçai :

— Abner vient de m'appeler. Je dois me rendre à l'Agence.

— Super ! s'exclama Jack en refermant le capot de son ordinateur.

— « Super » ? m'étonnai-je alors qu'il se levait. Ce n'est pas la réaction à laquelle je m'attendais.

— Il faut que je passe à la librairie, expliqua-t-il. Jeroen rencontre un problème avec le système, et je dois aller le redémarrer. Ça devrait prendre trente minutes tout au plus, et ensuite je rentre à la maison.

Je secouai la tête.

— Tu ne peux pas faire un saut là-bas.

— Si l'Agence estime que tu peux traverser la ville en voiture pour les rejoindre, alors cela ne pose pas de problème que je passe à la boutique, répliqua-t-il.

— Je pense que c'est différent.

Il haussa les épaules.

— Si l'Agence te demande de sortir, c'est qu'ils ne sont pas si inquiets que ça. Et je serai près de l'appartement, je ferai juste l'aller-retour. Si je ne parviens pas à redémarrer le système, on pourrait perdre des milliers de dollars et énerver de nombreux clients.

— J'ai de l'entraînement, argumentai-je.

— Et tu es une cible, pas moi, raisonna-t-il. Si les conditions de sécurité sont suffisantes pour que tu sortes, cela vaut aussi pour moi. Alors... c'est assez sûr de ton côté ?

— Ezra. (Je me tournai vers lui.) Aide-moi.

— Je crois qu'aucun de vous deux ne devrait bouger, indiqua Ezra en nous observant par-dessus son livre.

Je pivotai de nouveau vers Jack.

— Je dois y aller. C'est mon travail, et il faut que j'assure notre protection.

— Oui, et c'est également pour mon boulot, celui qui nous maintient fiscalement à flot, que je dois sortir, dit-il sur un ton catégorique qui me fit comprendre qu'il serait inutile de discuter.

D'ailleurs, il n'avait pas tort.

— D'accord, cédaï-je. Emporte un pieu et sois prudent.

— Je le suis toujours. (Il m'embrassa rapidement, puis fila mettre ses chaussures et attraper ses clés avant que je puisse changer d'avis.) Je t'aime, et on se rejoint tout à l'heure à la maison.

— As-tu envie que je t'accompagne ? me proposa Bobby après le départ de Jack.

— Non, ça ne rime à rien qu'on soit tous dehors. Je ne tarderai pas.

Je montai dans l'ascenseur et me rendis dans le garage en sous-sol. L'endroit était peu éclairé, car beaucoup des faibles ampoules bleues étaient grillées, mais je parvenais tout de même à bien voir.

Le garage était plein, et nos véhicules se dissimulaient à l'autre bout. Je grommelai entre mes dents lorsque j'aperçus la DeLorean de Jack stationnée à côté de ma Mercedes.

Si je ne lui avais pas explicitement demandé de prendre sa voiture, j'avais espéré qu'il le ferait. Mais il était plus aisé de se déplacer en ville à pied, alors, en temps normal, il se rendait au travail en marchant.

Je venais de déverrouiller les portières quand des bruits de pas résonnèrent derrière moi. D'instinct, je me raidis, et même si je ne me l'expliquai pas au départ, je compris vite pourquoi : les battements cardiaques étaient bien trop lents et trop calmes pour appartenir à un humain.

L'inconnu surgit dans mon dos.

Je me tournai et vis Cate Brennan, les bras croisés sur la poitrine. Ses yeux sombres exprimaient autant la fureur et la folie que lors de notre dernière rencontre en Irlande.

— Quel plaisir de te retrouver, Alice, affirma-t-elle avec un large sourire qui dévoila ses canines tranchantes.

Chapitre 52

— Non, mais c'est une plaisanterie, grognai-je.

— Si seulement Cyrus n'était pas aussi nul, on n'en serait jamais arrivés là, dit-elle avec mépris.

— Tu appartiens à la famille des Basarabi ? demandai-je, sous le choc.

— Ces tocards ? Je t'en prie, ricana Cate. J'ai connu Cyrus dans les environs de Prague, et il s'était toujours vanté de liquider des chasseurs pour le plaisir.

» Je surveillais Peter, juste pour m'assurer qu'il ne complotait pas contre moi, expliqua-t-elle d'une voix amère. En creusant un peu, j'ai découvert qu'il avait noué une relation avec toi et que tu avais bénéficié de l'entraînement d'une chasseuse de vampires nommée Olivia. J'ai vraiment cru qu'il vous avait envoyées pour me tuer, alors j'ai mis Cyrus sur votre piste pour qu'il s'occupe de vous.

— C'est donc toi qui as révélé ma profession à tout le monde ?

— Je souhaitais trouver quelqu'un pour t'éliminer sans me mouiller, mais on dirait que je vais devoir m'en charger moi-même. (Elle haussa ses sourcils épais tout en m'observant, les yeux plissés.) Tu devais forcément savoir que je te poursuivrais. Tu as tout gâché. Je ne pouvais pas te laisser t'en tirer comme ça.

— Arrête, Cate. C'est toi qui as mis le feu à ta propre maison.

— Quel choix avais-je ? (Elle me hurla pratiquement dessus.) Tu m'as exposée alors que je me cachais depuis des décennies ! J'avais protégé Élise pendant tout ce temps, et...

— « Protégé » ? m'indignai-je avant de lui adresser un sourire narquois. Tu nages en plein délire ! Tu l'as assassinée, puis tu t'es accrochée à son cadavre ! Tu ne vaux pas mieux qu'un tueur en série qui garde des reliques.

Elle grogna, ses lèvres carmin retroussées en un rictus malveillant.

— Espèce de garce stupide !

Cate s'accroupit comme si elle s'apprêtait à bondir, alors je reculai le bras. Je lui lançai un coup de poing de toutes mes forces, m'attendant tout

de même à ce qu'elle l'esquive ou me bloque. Mais elle se contenta de rester immobile, et son expression de colère se mua soudain en surprise tandis que ma main entraînait en collision avec elle.

Elle fut projetée sur le bitume, puis se tint doucement le visage alors que le sang ruisselait de son nez et de sa bouche enflée. Les os des vampires étaient beaucoup plus solides que ceux des humains, ce qui rendait mon attaque encore plus puissante, mais la chair se déchirait tout aussi facilement, ce qui expliquait les dégâts sur son minois.

D'un mouvement d'épaule, je sortis un pieu de la doublure de ma veste et surgis entre les voitures. Cate roula sur le côté sans cesser de se tenir le nez.

— Comment as-tu pu me frapper à la figure ? gémit-elle. On ne cogne pas une femme au visage.

— Pour être franche, je te croyais plus coriace, dis-je alors que l'odeur âcre de son sang emplissait l'espace clos.

— Ça te dérange si je prends le relais ? intervint Peter.

Je levai les yeux et constatai qu'il s'était faufilé dans le garage alors que j'étais occupée avec Cate. Ses mâchoires étaient crispées, et je ne lui avais jamais connu un regard aussi sévère.

Je lui tendis mon pieu et reculai.

— Elle est tout à toi.

Cate s'efforça de se mettre debout, les larmes aux yeux. L'arme à la main, Peter se tenait au-dessus d'elle, et elle s'agenouilla devant lui. Elle avait le visage tuméfié à l'endroit où je l'avais atteinte, mais déjà sa blessure commençait à cicatriser. Le sang maculait l'avant de son tee-shirt, ruisselait de sa bouche et de son menton.

— Peter, implora-t-elle alors que les larmes se mêlaient à son sang. (Ses cheveux noirs retombaient et collaient à son visage mouillé.) Tout est si confus. Je ne savais pas ce que je disais la dernière fois.

— Je veux que tu me racontes les ultimes moments de sa vie, exigea-t-il dans un grondement grave.

— Quoi ? Je ne... (Elle renifla.) Peter, ne fais pas ça. Ce n'est pas ce qu'Élise souhaiterait.

— Peut-être, mais elle n'est plus là.

— Peter, s'il te plaît, sanglota-t-elle.

— Réponds-moi, Catherine ! rugit-il, et la rage qu'elle perçut dans sa voix la fit reculer. Que s'est-il passé avec Élise ?

— Je n'avais pas l'intention de le faire, geignit-elle. Ce n'était pas prémédité ni quoi que ce soit. C'était impulsif. Elle chantait en préparant ses bagages, et je ne l'ai pas supporté.

— Qu'as-tu fait ? grogna-t-il.

— Je revenais des champs avec ma fourche, elle m'a regardée m'a dit : « Je t'en prie, non. »

Il prit une courte inspiration et retint son souffle avant de parvenir à articuler :

— Elle t'a suppliée de ne pas le faire, au nom de votre amitié ? Et tu l'as tout de même éliminée ?

Cate secoua la tête.

— C'était un accident. J'ignore ce qui m'a pris.

— Supplie-moi, comme Élise l'a fait, ordonna-t-il d'une voix calme. Implore-moi, sachant que je n'écouterai pas, comme toi à l'époque.

— Peter, dit-elle, les yeux rivés sur lui. Tu n'es pas obligé de faire ça. Ça ne la ramènera pas.

— Et à cause de toi, rien ne le pourra jamais.

Elle ferma les yeux.

— Je t'en prie, Peter, l'implora-t-elle.

Il leva le pieu et l'enfonça tout droit dans sa poitrine. J'entendis ses os craquer, et elle eut un hoquet de surprise avant de s'écrouler au sol. Il s'accroupit au-dessus de son corps quelques secondes, puis se releva en retirant le pieu du cadavre.

— Est-ce que tu veux que j'en dispose ? me demanda-t-il.

— Je n'ai pas vraiment le temps de m'en occuper, alors...

J'extirpai mon porte-clés de ma poche, auquel était accrochée la clé de la voiture de Milo, et appuyai sur la télécommande afin d'ouvrir le coffre de la Lexus. Mon frère, toujours paré à la moindre éventualité, y conservait une trousse de secours ainsi que quelques couvertures et bâches.

J'aidai Peter à envelopper le corps de Cate dans la toile, puis à la déposer ainsi que le pieu dans le petit coffre du véhicule. Pour dissimuler l'évidence, j'étendis une couverture sur elle.

— Je pourrai m'en charger à mon retour de l'Agence, indiquai-je en claquant le coffre, avant de reporter mon attention sur Peter. Que fais-tu

ici ?

Il haussa les épaules, le regard rivé sur le coffre fermé.

— Je me suis dit que tu avais peut-être besoin d'un coup de main, alors je suis venu vérifier.

— Comment te sens-tu d'avoir éliminé Cate ?

Il réfléchit, les sourcils froncés.

— Bien. Je suis content de l'avoir fait.

— Tant mieux, mais je dois filer, déclarai-je, car je ne désirais pas perdre plus de temps alors que l'Agence détenait potentiellement des informations importantes.

Peter contourna la voiture et se positionna vers le siège passager de la mienne.

— Et si je t'accompagnais ? En souvenir du bon vieux temps ?

Je levai les yeux au ciel.

— D'accord. Tout ce que tu veux, tant qu'on sort d'ici plus vite.

Chapitre 53

Lorsque l'on arriva à l'Agence, Abner faisait les cent pas dans le hall. Lui qui arborait habituellement une coiffure à la Elvis, gominée vers l'arrière et lisse, avait les cheveux qui lui retombaient sur le front. Il avait desserré sa cravate, et ressemblait trait pour trait à un futur père arpentrant la salle d'attente de la maternité dans un vieux film.

Il se figea quand on entra, et il fronça ses épais sourcils, l'air méfiant.

— Qui est-ce ? m'interrogea-t-il en désignant Peter.

— Peter. Il est pratiquement mon beau-frère, expliquai-je, présentation un peu scabreuse compte tenu de notre passif, mais c'était la vérité.

— Est-il digne de confiance ? s'enquit Abner, et Peter haussa les épaules, ce qui ne m'aidait pas beaucoup.

— Oui, bien sûr, lui assurai-je.

Abner poussa un soupir peu convaincu, puis hocha la tête.

— Je n'ai pas franchement le temps de discuter, alors venez.

Il nous fit signe de le suivre, puis se retourna et se dirigea à vive allure vers le bureau d'Ettie.

— Qu'avez-vous découvert ? demandai-je.

— Ettie croit connaître l'identité du chef de la famille des Basarabi, déclara-t-il par-dessus son épaule alors qu'on atteignait son bureau.

— Enfin, le chef actuel, rectifia Ettie avec son fort accent français. Ils en ont eu d'autres par le passé, mais celui qui règne en ce moment semble plus ambitieux que ses prédécesseurs.

C'était la première fois que je voyais les stores baissés, leur épais tissu gris dissimulant la totalité du paysage urbain. L'éclairage de la pièce provenait de la lampe de bureau et de l'écran de l'ordinateur d'Ettie sur lequel elle était penchée.

Elle releva la tête et posa le regard sur Peter.

— Tu ne lui as pas précisé de venir seule ? demanda-t-elle à Abner sans quitter Peter des yeux.

— Non, mais il fait partie de sa famille, donc...

Abner laissa sa phrase en suspens afin de s'en remettre au jugement d'Ettie à ce sujet.

— Je peux aller attendre dans le hall, suggéra Peter. J'estimais juste que ce n'était pas sûr qu'Alice se déplace sans personne.

Ettie rejeta cette proposition du bout de ses doigts fins, puis reporta son attention sur son ordinateur.

— Vous pouvez rester. Si Alice vous accorde sa confiance, cela suffira pour l'instant.

— Donc, le leader de la famille des Basarabi, intervins-je pour revenir aux questions importantes. Qui est-il ?

— Ce n'est pas un « il », répliqua Ettie d'un ton sec. Et elle est connue sous de nombreux noms, car elle figure parmi les plus vieux vampires que nous ayons croisés. Lenore, Christabel, Clarimonde, Lilith, Mircalla, pour n'en citer que quelques-uns. Elle se prétend fille de Dracul, et cherche à tout prix à rétablir le projet de son père pour la race vampire.

— Si elle a changé d'identité aussi souvent, comment avez-vous la certitude que c'est bien elle ? s'enquit Peter.

Elle le dévisagea par-dessus son écran de son regard sombre, perçant.

— Nous disposons de dossiers détaillés, et, surtout, de preuves photographiques.

— Elle a rassemblé un bon nombre d'adeptes, mais l'un de ses bras droits s'est vraiment détaché du lot, expliqua Abner, et je m'en suis rendu compte parce que je l'avais vu au mariage de Milo et Bobby.

Ettie tourna l'ordinateur pour nous montrer l'écran. Plusieurs petites photos étaient ouvertes et semblaient se télescoper de manière incohérente. Certaines étaient obscures et grenues, ce qui me poussa à croire qu'elles avaient été prises par des caméras de sécurité, mais deux ou trois autres paraissaient issues d'Instagram ou de Snapchat puisqu'il s'agissait de selfies lumineux et clairs.

Ses cheveux retombaient sur ses épaules en boucles lâches, et ses lèvres pulpeuses formaient presque un petit sourire satisfait sur tous les clichés. Sa peau olivâtre était éclatante, et ses yeux foncés transperçaient l'écran pour m'atteindre.

Peter eut un hoquet de surprise.

— Nom de Dieu, c'est Aïsha !

— Comment la connaissez-vous ? l’interrogea Ettie, mais soudain sa voix ne comptait plus tandis que je mesurai avec horreur tout ce que cela impliquait.

— Elle sortait avec mon frère, mais ils ont rompu il y a environ six ans, expliqua Peter, et j’avais l’impression qu’il était très loin de moi.

La bouche sèche, je parvins tout de même à articuler avec calme :

— La chef, celle pour qui travaille Aïsha, s’appelle-t-elle Liesel ?

Abner parut étonné.

— Comment l’avez-vous deviné ?

Une migraine s’insinua dans mon crâne, et je me frottai la tempe dans une vaine tentative d’apaiser la douleur et la panique qui menaçaient de s’emparer de moi.

— Avez-vous des photos d’elle ? m’enquis-je, sans tenir compte de la question d’Abner pour l’instant. J’ai besoin de la voir.

— Bien entendu. (Ettie se mit à tapoter frénétiquement sur son clavier tout en poursuivant ses explications.) Selon nos informations, elle utilise le nom de Tepeluş. Cela veut dire « petite empaleuse », puisque Dracul était surnommé « l’empaleur ».

Les images d’Aïsha disparurent en un éclair et furent remplacées par celles d’une femme élancée. Toutes étaient grenues et floues car il s’agissait de captures d’écran de vidéosurveillance, mais l’une la montrait en gros plan, vêtue d’un trench ajusté et marchant dans la rue, une expression déterminée sur le visage qui durcissait ses traits délicats.

C’était elle. Aucun doute n’était permis. Celle qui avait paru si impressionnée par Jack et dont j’avais naïvement imaginé qu’elle pouvait être liée à lui.

— Est-ce que tu la connais ? me demanda Peter, inquiet. Comment ?

— On est tombés sur Aïsha et elle dans la rue. Liesel était éprise de Jack, et on a pensé que... (Je laissai ma phrase en suspens alors que la gravité de la situation me frappait de plein fouet.) Eh merde ! Ce n’est pas après moi que la famille des Basarabi en a. C’est Jack qu’ils visent.

Chapitre 54

Peter prit le volant pour le trajet du retour, que je passai à recomposer avec frénésie le numéro de Jack, mais tous mes appels et textos restèrent sans réponse de sa part. Au moment où l'on atteignait l'immeuble, je tombais directement sur sa messagerie, mais je continuais à essayer, comme s'il allait décrocher par miracle.

Je me précipitai vers l'appartement, ouvris la porte à la volée et criai son nom.

— Jack ! Jack !

J'entrai dans le salon en courant, où Milo, Bobby et Ezra me dévisagèrent comme si j'étais folle.

— Où est Jack ?

— Au travail. Tu t'en souviens ? demanda Bobby.

Milo se leva.

— Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas trop, expliqua Peter de façon bien plus rationnelle que j'en aurais été capable. Mais Jack est poursuivi parce qu'il est dépourvu d'âme.

— Hein ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? s'étonna Bobby.

Pendant que Peter restituait la situation de son mieux avec les informations limitées que je lui avais données ainsi qu'à Abner et Ettie, je me hâtai de composer le numéro de la librairie. Lorsque la tonalité résonna, je me frottai la tempe en priant pour que Jack décroche.

— La vie gâchée de Jack, Jeroen à votre service, entendis-je.

— Est-ce que Jack est là ? l'interrompis-je presque.

— Euh, non. Il n'est pas venu aujourd'hui, m'annonça Jeroen, perplexe. C'est vous, Alice ? Il m'a prévenu qu'il serait présent plus tard dans la soirée, mais je ne l'ai pas encore vu.

Je lui raccrochai au nez, pas par malpolitesse, mais parce que je savais que nous n'avions plus le temps. Tout se déroulait comme Élise me l'avait indiqué, mais elle m'avait affirmé que cela concernait Peter. Pourquoi

n'avait-elle pas pu me dire qu'il s'agissait de Jack ? Je devais le protéger. Si j'avais su, je ne l'aurais jamais quitté des yeux.

— As-tu réussi à le contacter ? s'enquit Ezra, m'arrachant à mes pensées paniquées.

— Non. Il n'est pas au travail ni à la maison. Il ne répond pas à son portable. Je crois qu'ils l'ont enlevé. Ils l'ont emmené, et j'ignore où, et je me demande ce qu'ils vont faire.

— Tu en es sûre ? (Peter s'approcha de moi.) Quand Jack avait été kidnappé, tu l'avais senti. Tu étais malade, et je pense même que tu avais vomi.

— C'était juste parce qu'ils lui faisaient du mal, expliqua Ezra d'une voix triste. Si elle n'éprouve rien pour l'instant, cela signifie qu'ils ne l'ont pas blessé.

Je déglutis péniblement.

— Pas encore, murmurai-je.

— Comment le retrouver ? Où peut-il bien être ? demanda Milo.

— Avec Liesel ou Aïsha, et la famille des Basarabi, déclarai-je.

— Allons-y, alors, suggéra Bobby qui se dirigea vers la porte.

— Je ne sais pas où ils sont ! m'écriai-je, m'efforçant de ne pas hurler, puis je pris une profonde inspiration. Ettie refuse de me le dévoiler. Elle ne veut pas que je m'y rende seule. Elle prétend que c'est trop important et que l'Agence doit développer une attaque collective.

— Mais le temps manque, argumenta Peter sur un ton plaintif.

— Je sais ! aboyai-je. Tu crois que je ne suis pas au courant ?

— Abner, intervint Bobby, l'air confiant. Abner nous aidera. Précise-lui que c'est à propos de Jack. Il comprendra.

Nous étions à court d'options et de temps, et ma migraine ne cessait de s'intensifier, alors je m'empressai d'appeler Abner, retenant mon souffle tandis que la sonnerie retentissait.

— Vous êtes toujours au bureau ? lui demandai-je dès qu'il décrocha.

— Non, je viens de partir, répondit-il. Tout va bien ?

Je me mis à arpenter l'appartement, prise de vertige et de panique. Mon cœur battait à tout rompre, ma peau devenait rouge et chaude. J'en étais malade de peur. Tout ce que je désirais, c'était que Jack rentre sain et sauf.

— Non, pas du tout, répliquai-je. Ils détiennent Jack.

— En êtes-vous certaine ?

— Tout à fait. Mais j'ignore comment les localiser. Je ne sais pas où aller.

— J'arrive, répondit-il sans détour.

— C'est... gentil de votre part, mais ce n'est pas nécessaire, lui assurai-je. J'ai juste besoin d'apprendre où trouver Liesel.

— C'est pour ça que je vous rejoins. Je vous conduirai jusqu'à elle.

OceanofPDF.com

Chapitre 55

Lors du long trajet dans le coupé Porsche d'Abner, tandis que je m'inquiétais sur le siège passager, je commençai à avoir mal aux poignets et aux chevilles. Je tentai de mettre cette douleur sur le compte de la tension et du stress, et évitai de songer aux autres implications possibles, par exemple ce que cela signifiait pour Jack.

— Pourquoi est-ce que ça met aussi longtemps ? me lamentai-je, agitée.

Nous avons pris la route plus de deux heures auparavant. Bobby était serré sur l'étroite banquette arrière du véhicule d'Abner tandis qu'Ezra et Peter nous suivaient à bord de ma Mercedes. Nous avons quitté les Pays-Bas depuis belle lurette et nous étions enfoncés dans le sud-ouest de la Belgique. Le soleil se lèverait dans quelques heures à peine, et je me demandais si un affrontement de jour avec la famille des Basarabi tournerait en notre faveur.

— Liesel essaie de conserver son adresse secrète, précisa Abner.

Je frottai mon poignet endolori et grognai :

— C'est absurde.

— Nous sommes presque arrivés, m'assura-t-il. Je vais aussi vite que possible, donc on y sera en un temps record, à vrai dire.

— J'imaginai qu'elle vivait plus près d'Amsterdam, intervint Bobby.

Le fait que Bobby nous accompagne avait suscité une petite polémique, surtout avec Milo, mais, comme nous nous apprêtions à nous mesurer à un groupe de vampires, il nous fallait toute l'aide dont nous pouvions disposer, et Bobby s'avérait un chasseur doué. Il avait emporté son arbalète cette fois-ci, une arme que nous réservions exclusivement aux situations les plus violentes.

À la maison, Milo attendait avec Matilda, au cas où Jack reviendrait ou un vampire appellerait. Peter estimait Aïsha assez stupide pour nous narguer ou essayer d'obtenir une rançon en échange de son otage.

— Non, je pense qu'elle n'aime pas habiter trop près des villes car elle déteste les humains, expliqua Abner. Selon nous, elle est venue à

Amsterdam juste pour chercher Jack.

Bobby se pencha et passa la tête entre les deux sièges avant.

— Pourquoi ? Comment ont-ils su qu'ils devaient s'en prendre à Jack ?

— J'ai brièvement abordé cette question avec Ettie ce soir, après le départ d'Alice et de Peter, affirma Abner. On estime qu'il s'agit d'un mélange de préparation et de chance du débutant. Aïsha coopère avec Liesel depuis un certain temps pour dénicher quelqu'un comme Jack. La nostalgie et l'annonce du mariage l'ont poussée à s'inviter à la cérémonie pour le revoir, mais elle a dû percevoir qu'il était différent.

— Mais comment ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas exactement, mais il paraît que ces personnes possèdent une odeur et un regard particuliers. Toutes les informations dont nous disposons relèvent plus de la légende que de faits avérés. Aïsha a parfait ses compétences sous l'égide de Liesel, alors elle a senti le parfum que dégagent ceux qui sont dépourvus d'âme.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas kidnappé à ce moment-là ? Pendant le mariage, par exemple ? s'interrogea Bobby.

— Selon ma théorie, elles essayaient de déceler si elles avaient raison avant de risquer de provoquer la colère de chasseurs de vampires et de l'Agence, d'où les rencontres bizarres entre Jack et Liesel, répondit Abner. Vraisemblablement, elles l'ont suivi partout pendant un moment, et, quand elles l'ont vu se rendre chez la médium, elles l'ont coincée et ont enfin obtenu la confirmation qu'elles attendaient. Puis elles l'ont éliminée pour que personne d'autre ne découvre ce qu'elles projetaient jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Vous voulez dire qu'il est trop tard, maintenant ? demanda Bobby.

Je lui jetai un coup d'œil dans le rétroviseur, mais il se contenta de hausser les épaules.

— J'explique juste que j'ignore combien de temps quelqu'un met à posséder un vampire, répondit Abner avec prudence.

Après cette réplique, le silence retomba dans l'habitacle, et je regardai l'obscurité défiler par la vitre. Au loin, le terrain plat finit par céder la place à la pente des Ardennes. Les champs se transformèrent en forêts denses, et Abner quitta la route principale pour s'engager sur un chemin sinueux qui nous éloignait de la civilisation.

Enfin, les arbres se firent plus rares et on atteignit une sorte de clairière avant une montagne rocheuse. Au départ, l'endroit me parut ordinaire, jusqu'à ce que les phares d'Abner éclairent les escaliers sculptés dans la pierre. Il les éteignit et se gara ; déjà, mon regard se dirigeait vers le haut pour admirer la demeure de Liesel.

Plusieurs marches gravées menaient à diverses entrées qui s'ouvraient directement dans la colline. Chacune d'elles comportait des détails surprenants, même si elles semblaient usées et patinées par le temps. Des colonnes de style roman les entouraient.

— Nom de Dieu, quel est cet endroit ? s'étonna Bobby quand on sortit de la voiture.

Ezra et Peter, qui s'étaient arrêtés près de nous, se hâtèrent de descendre à leur tour.

— Ce sont d'anciennes tombes, expliqua Abner. Elles ont été construites au cours d'un Empire vandale. C'était là qu'ils conservaient les morts au combat. Cela s'appelle « Aiweins Daupeins ».

— Et c'est ici que vit Liesel désormais ? demanda Peter en désignant le mausolée de pierre, les sourcils levés.

— C'est approprié, n'est-ce pas ? répliqua Abner.

— Alors, quel est le plan ? s'enquit Bobby en chargeant son matériel, ajoutant des pieux dans ses holsters de cheville et s'assurant que sa sacoche était pleine de flèches en platine pour son arbalète. Voulez-vous qu'on prenne le château d'assaut ?

Ezra se renfroga.

— J'avais envisagé une attaque-surprise. Peter et moi pourrions rechercher une sorte de passage secret.

— Je doute qu'il en existe un, objecta Abner. Liesel a choisi ce lieu pour y établir le Q.-G. des Basarabi parce qu'il est très difficile d'y pénétrer.

— Eh bien, il va falloir trouver une meilleure idée que celle de charger à l'aveugle, répliqua Ezra.

— Alice, je dois vous parler de quelque chose avant qu'on entre, annonça Abner en posant la main sur mon bras afin que je lève les yeux sur lui. Nous devons discuter de ce que nous ferons si on arrive trop tard.

— Si Jack est mort, ça ne change..., commençai-je, puis je compris ce qu'il insinuait. Vous voulez dire s'il est vivant, mais pas lui-même.

— S'il est possédé par un être aussi mauvais et puissant que Dracul est supposé l'être, je me demande si on peut courir le risque de le laisser en vie, expliqua-t-il d'une voix douce.

Je secouai la tête.

— N'a-t-on aucune possibilité de l'exorciser ?

— Cela dépasse de loin mes compétences, et je ne suis pas sûr que Dracul nous donnera une autre occasion de l'approcher, dit Abner. S'il vient de s'emparer d'un corps et ne s'est pas encore alimenté, il restera faible, et ce moment représenterait peut-être notre unique chance de l'arrêter.

Je déglutis péniblement.

— De le tuer, vous voulez dire ? et Jack avec ?

— Si Dracul a pris le contrôle, Jack aura déjà disparu. Ce sera la seule façon de le libérer. Je peux m'en charger, si vous le souhaitez, ou vous pouvez le faire.

— Je... (Je tentai de me concentrer sur ma respiration et non sur le fait que le monde semblait s'écrouler autour de moi.) Je ne peux pas.

— Je m'en occuperai, intervint Peter avec fermeté, et, lorsque je me tournai vers lui, je vis son regard résolu. C'est mon frère, ma progéniture. Si on doit en arriver là, si on doit le faire, c'est à moi que revient cette tâche.

— Sinon, on pourrait juste entrer là-dedans et récupérer Jack avant qu'il soit trop tard, suggéra Bobby.

La douleur me cisaila les poignets, et je sus que je ne devais pas perdre une seconde. Bobby avait raison. Alors j'entamai la montée dans la roche vers la porte la plus large ; il s'en dégageait une lueur, comme si un feu brûlait à l'intérieur.

— Alice, que faites-vous ? m'interpella Abner.

— J'affronte le danger sans détour, répliquai-je, entendant déjà Bobby sur les marches pour me rejoindre.

Les autres suivirent, et on gravit tous l'escalier qui s'effritait. J'avais presque atteint le palier devant la porte principale quand Aïsha apparut, vêtue d'une robe bordeaux ridicule qui correspondait parfaitement à l'idée qu'on se faisait d'une tenue de secte.

— Tu as réussi à nous débusquer, dit-elle alors que je m'approchais d'elle et qu'un vent froid faisait tourbillonner sa robe. Et tu es venue avec toute ta bande ? Trop mignon.

Une fois face à elle, j'aperçus l'intérieur de la tombe derrière elle. Des torches accrochées aux murs baignaient l'endroit d'un jaune terne et renforçaient cette atmosphère de grotte. Une dizaine de vampires en cape se tenaient dans de la pièce. Ils observaient et attendaient, mais ni Liesel ni Jack ne semblaient figurer parmi eux.

— Je veux récupérer mon fiancé, déclarai-je.

Aïsha arbora un sourire narquois.

— Il est trop tard.

— C'est faux, insistai-je.

La douleur que je ressentais aux poignets et aux chevilles m'indiquait avec certitude qu'il était toujours connecté à moi, ce qui signifiait qu'il n'était pas mort ni parti. Pas encore.

— Je le sens, ajoutai-je. Il est encore là.

— Son corps, peut-être, mais quand Liesel en aura terminé il ne restera plus rien de lui, m'assura-t-elle dans un rire.

Le rictus de confiance excessive qu'elle affichait m'avait persuadée qu'elle ne me dévoilerait aucune information, et donc qu'elle ne m'était d'aucune utilité. Je pris une profonde inspiration tandis qu'elle me dévisageait avec une lueur condescendante dans le regard, et, de manière imperceptible, je tendis la main vers l'arrière et enveloppai de mes doigts le pieu à ma ceinture.

En un éclair, si vite que j'aurais fait baver d'envie un vampire comme Cyrus et que cela aurait exigé de lui à la fois énergie et attention, je lui enfonçai l'arme en pleine poitrine. Elle ne le remarqua même pas, sauf à la dernière seconde, quand elle mourut et que son expression arrogante se mua enfin en choc.

Au moment où son corps s'effondrait au sol, les vampires du repaire se précipitèrent vers la porte, prêts à nous attaquer.

— Allez, c'est parti ! s'exclama Bobby en armant son arbalète.

Chapitre 56

L'arbalète de Bobby se révéla très rapidement utile, puisqu'il élimina un vampire imposant qui se ruait sur moi ; malheureusement, il en restait de nombreux autres à qui se frotter.

Comme la vitesse que j'avais dû employer pour tuer Aïsha mobilisait trop mon énergie, je dus me déplacer à une allure classique pour un vampire, et esquiver les attaques chaque fois que possible. Je ne parvenais pas à savoir combien ils étaient, et quelques autres affluèrent des tunnels qui reliaient les tombes entre elles.

Alors que j'empalais une immortelle qui me sifflait dessus comme un cobra agressif, je jetai un coup d'œil assez longtemps pour dénombrer au moins treize vampires dans cette chambre, sans compter ceux que nous avions déjà éliminés.

Seul élément qui jouait en notre faveur : la plupart des adeptes de la famille des Basarabi paraissaient relativement jeunes, stupides et arrogants. Ce qui expliquait les capes ridicules qu'ils arboraient, et pourquoi ils persistaient à nous charger de front, toutes griffes dehors, même s'ils nous avaient vus descendre plusieurs de leurs camarades.

Pourtant, ils étaient forts et furieux, et l'un d'eux parvint à me croquer un bout d'épaule avant que je réussisse enfin à le transpercer d'un pieu. J'arrivais encore à me battre, mais il avait abîmé mon blouson préféré, et mon sang parfumait l'air.

Abner émit un grognement sonore tandis que je luttais avec un petit vampire qui ne cessait de crier sur moi en russe, et, lorsque je levai les yeux, je le vis brandir une imposante hache d'armes prise à un autre assaillant. Il la balança à deux mains, réussissant à décapiter deux ennemis d'un coup.

Je tendis la main vers ma poche pour m'emparer d'un pieu afin de me charger du vampire russe, et m'aperçus que je les avais tous utilisés. Il me montra les dents, alors je lui assenai un coup de pied dans le crâne et le renvoyai au tapis. Je m'agenouillai sur son torse, lui empoignai la tête à

deux mains et commençai à tirer vers le haut. Il hurla, une seconde à peine, puis je perçus le bruit sec de sa tête qui se détacha de sa colonne vertébrale. Par précaution, je la lui arrachai et la jetai sur le côté.

Lorsque je levai le regard, je me rendis compte que nous avions dû vaincre au moins la moitié des membres des Basarabi qui nous avaient assaillis. D'autres se cachaient probablement dans les tunnels, et ils se déployaient davantage en Europe et dans le monde, à n'en pas douter.

Mais ce n'était pas le moment de me préoccuper d'eux. Il me fallait gérer ceux que je voyais, ceux qui se mettaient en travers de mon chemin, jusqu'à ce que je retrouve Jack. L'Agence pouvait organiser un plan d'attaque pour supprimer le reste de la secte une fois que j'aurais fini.

Abner excellait dans l'élimination de vampires grâce à la hache, tandis que Bobby semblait se débrouiller avec son arbalète. Ses vêtements étaient déchirés en plusieurs endroits, il saignait d'une blessure à la tête et avait été mordu à la main, mais il avait déjà connu pire.

À l'autre bout de la pièce, Peter, qui se tenait au-dessus du cadavre d'un vampire qu'il venait de tuer, croisa mon regard et fit un geste en direction de l'un des tunnels qui quittaient la caverne principale. Il demeura silencieux, mais je compris à son expression qu'il fallait laisser les autres combattre les ennemis restants. Nous devons récupérer Jack.

Chapitre 57

Je me précipitai dans le tunnel en premier, Peter sur mes talons. Je ne savais pas où me diriger, mais la plupart des passages étaient plongés dans le noir, sauf un où luisait une légère lumière blanche. Suivre cette voie me mènerait sûrement à Liesel et Jack.

Le souterrain serpentait et s'enfonçait dans la montagne ; les murs se faisaient plus étroits et l'air plus froid, mais le terrain commençait à s'incliner vers le haut, vers le sommet. L'odeur de moisi et de décomposition était très présente... jusqu'à ce que j'en distingue une autre, métallique, familière, douce comme du miel.

C'était le sang de Jack. On était sur la bonne piste.

La galerie déboucha enfin sur une pièce en forme de gros cylindre qui me rappela celle d'un clocher, et je perçus d'où venait la faible lumière blanche. Il y avait un trou dans le plafond, un grand cercle qui ouvrait sur la lune et les étoiles.

La tour possédait deux escaliers de chaque côté, comme une double hélice. Tout en haut, où ils se rejoignaient à quelque dix mètres au-dessus de nous, se trouvait un palier. Là, encadré par deux gardes vampires imposants, trônait un énorme morceau de bois dont les bords bruts donnaient l'impression qu'on l'avait prélevé dans le tronc d'un séquoia.

C'est là qu'était Jack, directement éclairé par la lune. Il avait les mains attachées au-dessus de la tête, un clou planté dans ses liens pour les maintenir en place, ainsi qu'un autre pieu au niveau des chevilles. Du sang et de la sueur coulaient sur son torse nu, et sa tête tombait en avant.

— Jack ! criai-je, mais il ne réagit pas.

Lorsqu'elle me vit, Liesel ricana. Elle se tenait au milieu des marches côté ouest. Elle avait amorcé sa descente au moment où nous étions entrés dans la pièce, mais elle accélérait le pas. Peter monta l'autre escalier en courant, où il devrait affronter les deux molosses qui surveillaient Jack, tandis que je restai en bas pour faire face à Liesel.

— As-tu une idée de mon âge ? demanda-t-elle en avançant vers moi.

— Non, et ça ne m'intéresse pas vraiment, répliquai-je.

Je m'efforçai de garder le regard sur elle, mais jetai tout de même plusieurs coups d'œil à Peter qui bondissait vers l'étage.

— Ça fait cinq-cent-trente-huit ans que je suis en vie. (L'air absent, elle toucha ses longs cheveux blonds alors que sa cape traînait sur les marches derrière elle.) Et, pendant près de cinq siècles, j'ai consacré la majeure partie de mon temps à chercher un moyen de ranimer mon père, de le ramener pour qu'il règne sur notre espèce comme il en avait toujours eu l'intention. Sais-tu combien il est difficile de trouver un bateau vide ?

— Jack n'est pas vide, rétorquai-je sur un ton féroce. Il a un cœur, un cerveau et de la passion. Ce n'est pas une simple coquille dans laquelle tu peux jeter ton père.

Liesel laissa échapper un gloussement macabre.

— Sur ce point, nos avis divergent. Il correspond exactement à mes besoins, et j'ai hâte de gouverner à ses côtés.

— Eh bien, navrée de t'apprendre que tu devras encore patienter quelques années, lui indiquai-je alors qu'elle arrivait au pied de l'escalier.

Elle s'approcha de moi, et son sourire s'élargit.

— Je ne vais pas te laisser filer d'ici avec lui. Il m'appartient, désormais.

Chapitre 58

Je perçus le bruit des chairs qui se heurtaient tandis que Peter attaquait les gardes près de Jack, mais je savais qu'il ne me fallait pas quitter Liesel des yeux. Alors qu'elle tournait autour de moi, je me rappelai tardivement que j'étais à court de pieux. J'allais devoir trouver un moyen de l'éliminer à mains nues.

— Mon père, commença-t-elle, mais je ne lui laissai aucune chance de réagir et me ruai sur elle pour lui assener un coup de poing en plein visage.

— Je me fiche de ton père, grognai-je, mais elle s'était déjà relevée et m'attaquait.

Elle me projeta au sol puis bondit sur moi. Sa bouche grande ouverte au-dessus de moi, je distinguai ses longs crocs, bien plus imposants que chez un vampire moyen, et me demandai si cela résultait de son âge ou de ses origines présumées.

Elle me maintenait plaquée, m'enserrant la gorge d'une main et l'autre sur mon bras droit. Lorsque je tentai de la repousser, je constatai avec désarroi qu'elle était beaucoup plus forte que moi.

— J'ai besoin de me nourrir si je veux aider Dracul à gouverner, siffla-t-elle à travers ses canines. Et une dhampire telle que toi constituera le repas parfait.

Alors qu'elle se penchait, je cessai d'essayer de me dégager et dirigeai la main vers la peau tendre de son ventre. Juste avant qu'elle me morde, j'enfonçai les doigts dans son estomac. Elle hurla de surprise et de douleur ; lorsqu'elle s'assit, elle me facilita davantage l'accès.

Je remontai dans ses entrailles chaudes tandis qu'elle criait, et elle s'efforça de me repousser, mais il était trop tard. J'avais empoigné son cœur qui battait doucement dans sa cage thoracique. Lorsqu'elle comprit ce que je comptais faire, je vis ses yeux bleus s'écarter et, de toutes mes forces, je tirai vers le bas et lui arrachai le cœur par l'intérieur.

Elle sembla avoir besoin d'une seconde supplémentaire pour saisir qu'elle était morte, mais son corps finit par s'écrouler. Je lâchai l'organe

près d'elle puis, par précaution, l'écrasai sous le talon de ma botte avec toute mon énergie.

Je levai le regard juste à temps pour voir le second garde atterrir à côté de moi. J'ignorais s'il était vivant avant sa chute, mais, lorsque sa chair se déchira, que le sang se répandit et que son cou adopta un angle où ses os saillaient, tout doute disparut.

Son acolyte gisait sur le palier, mort, alors Peter se hâta d'ôter les pieux qui bloquaient les membres de Jack. Tandis que je me précipitai en haut, Peter libéra Jack du morceau de bois et le garda dans ses bras, car il était trop faible pour se tenir debout. Il était avachi contre son frère ; du sang ruisselait de ses poignets et de ses chevilles.

— Ne t'inquiète pas, je suis là, murmura Peter en le soutenant. Ça va aller.

— Jack ! criai-je en tombant à genoux à côté d'eux.

Il était immobile, mais clignait des paupières et poussait de légers gémissements. Sa peau était devenue pâle et moite. Je ne l'avais jamais vu aussi mal en point.

— Il lui faut du sang, affirma Peter.

— C'est lui ? demandai-je, à bout de souffle, les larmes aux yeux. Il est toujours lui-même ?

Peter l'examina un moment, mâchoires crispées.

— Je n'en sais rien. (Il leva les yeux vers moi, l'air désespéré.) Peux-tu le sentir ?

— Comment ça ?

— Tu as toujours pu éprouver les mêmes sensations que lui. En es-tu encore capable ? s'enquit-il.

Je fermai les yeux et me concentraï, mais seules ma panique et ma nausée me parvinrent.

— Non. Je crois qu'il est trop faible.

Peter s'entailla le poignet et le proposa à Jack, mais ce dernier ne bougea même pas. Peter lui renversa la tête en arrière et laissa les gouttes de liquide brillant retomber dans la bouche ouverte de son frère.

Enfin, Jack se mit à déglutir. Au début, sans force, puis il avala d'un trait, et ne tarda pas à s'emparer du poignet de Peter et à enfoncer les dents dans sa chair.

Peter grimaça.

— Ça suffit.

Il écarta Jack, qui maugréa faiblement. Alors que Peter gardait le bras levé pour laisser son sang coaguler, je rampai vers eux et tirai Jack sur mes genoux.

— Jack, réveille-toi, dis-je en repoussant les cheveux de son front.

Ses paupières tremblèrent de nouveau, puis, avec une grande lenteur, il les ouvrit, et posa ses doux yeux bleus sur moi.

— Salut, ma beauté, me salua-t-il avec un sourire endormi. Je suis mort une fois de plus ?

Soudain, je la perçus. La vague de bonheur qui me submergea et émanait de lui. Et je n’imaginais pas une seule seconde qu’un être aussi sombre et malfaisant que Dracul puisse m’envoyer une telle sensation de douceur, de chaleur et de bien-être.

— Je le sens, indiquai-je à Peter, une larme roulant sur ma joue. C’est lui. C’est Jack.

Peter afficha un soulagement absolu et m’adressa un sourire.

— Dieu soit loué.

À cet instant, je compris ce dont Élise m’avait prévenue. Pendant tout ce temps, j’avais cru que Peter courait un danger et, de manière abstraite, je supposais que cela avait été le cas. Il m’avait expliqué qu’il ne supporterait pas de perdre un autre être cher, et, à sa façon de regarder son frère, je savais que peu de personnes au monde comptaient autant que Jack pour Peter.

Cela l’aurait détruit de tuer Jack, mais il s’était porté volontaire pour m’épargner, pour éviter à Jack de vivre en tant que monstre, pour protéger tous les humains. Et, s’il était arrivé trop tard, j’étais certaine qu’il aurait accompli ce devoir, ce qui aurait signé son arrêt de mort en même temps que celui de Jack.

Je scrutai Jack en prenant son visage entre mes mains.

— Je t’interdis de mourir de nouveau.

— Je crois qu’aucun de nous ne le supporterait, renchérit Peter, et Jack tourna la tête vers lui.

Il laissa échapper un petit rire, bien plus faible que le son qu’il produisait d’habitude, mais mon corps fut parcouru de délicieux frissons, comme toujours.

— Je jure que c’est la dernière fois, nous promit-il.

OceanofPDF.com

Chapitre 59

Jack s'appuyant sur moi, on remonta le tunnel pour rejoindre Ezra, Abner et Bobby qui se tenaient, efficaces, sur une pile de cadavres. Abner et Ezra avaient quelques plaies, qui cicatriseraient vite. Celles de Bobby se révélaient plus conséquentes, et Ezra s'était accroupi près de lui afin de bander les plus graves.

— Hé, Jack est vivant ! s'exclama Bobby, d'un ton à la fois fatigué et sincèrement ravi, alors qu'Ezra lui enroulait un bout de cape déchirée autour de la jambe.

— On dirait bien, acquiesça Jack avec un faible sourire.

— Vous vous êtes chargés de Liesel, alors ? me demanda Ezra sans lâcher Jack des yeux.

— Oui, Alice lui a arraché le cœur, expliqua Peter.

Bobby me dévisagea, bouche bée.

— Et j'ai raté ça ? s'indigna-t-il.

— C'était plus repoussant et moins cool que ça en a l'air, objectai-je.

Abner s'éloigna des corps pour examiner Jack de plus près ; la lueur de suspicion que je lus dans ses yeux me mit mal à l'aise.

— Comment allez-vous, Jack ?

— J'ai connu mieux, pour tout dire, mais je vais survivre. (Il leva son bras pour inspecter son poignet qui guérissait doucement.) Je suis resté placardé contre ce bout de bois un bon moment, avec Liesel qui n'arrêtait pas de scander et de me brûler avec des trucs. Elle radotait que son père était fabuleux et puissant, et qu'il accomplirait tant quand il arriverait.

Abner expira lentement à travers ses lèvres pincées.

— Elle essayait de vous posséder.

— Oui, c'est ce que j'en ai déduit, dit Jack.

— Attendez. Comment sait-on que ça n'a pas fonctionné ? intervint Bobby, se posant la même question qu'Abner tentait de résoudre. Jack pourrait être Dracula maintenant, ou n'importe qui d'autre.

— Demande-moi une information connue de moi seul, proposa Jack.

Il était toujours appuyé contre moi, mais son aspect était normal. Il était épuisé et couvert de sang, mais normal. Mais c'était sans doute l'attrait de la possession, le corps ne changeait pas.

— Quand a-t-on échangé notre premier baiser ? l'interrogeai-je plutôt par malice, car je savais déjà au fond de moi qu'il était resté lui-même.

— Oh, arrête, railla-t-il. Je n'ai pas noté la date exacte. Ça fait un bail que je t'embrasse désormais.

— Non, j'en ai une. (Bobby se leva et boita vers lui.) Qui a tué J.R. ?

— Quoi ? répondit Jack d'une voix dubitative. Tu veux parler de J.R. Ewing de la vieille série télé *Dallas* ?

Bobby haussa les épaules.

— Oui. Comme Dracula est mort depuis plusieurs siècles, il n'a sûrement pas pu se tenir au courant de la culture populaire.

— Dans ce cas, tu aurais pu me poser n'importe quelle question sur des événements des cent dernières années, lui fit remarquer Jack. Qui est le président, ma date de naissance... par exemple.

Bobby croisa les bras et n'en démordit pas.

— Oui, eh bien, j'ai choisi autre chose, et tu n'as toujours pas répondu, ce qui éveille de plus en plus mes soupçons.

— C'était il y a plus de trente ans, répliqua Jack. Je ne m'en souviens pas. Je crois que c'était une femme ? La maîtresse de J.R. ou un truc du genre. Je ne sais pas.

— Je pense qu'il n'est pas loin, indiquai-je, quelque peu soulagée.

— On pourra chercher sur Google dans la voiture pendant le retour, estima Bobby.

— On devrait rentrer, suggéra Abner, ce qui signifiait qu'il ne doutait plus de Jack non plus. Nous avons tous bien besoin de repos, et mieux vaut ne pas s'attarder si d'autres Basarabi surgissent.

— Vous croyez que c'est une possibilité ? demanda Ezra.

— Nous ne savons pas quel est le nombre exact de membres actifs à l'heure actuelle, expliqua Abner. Mais, dès notre retour, je parlerai avec Ettie à l'Agence, et on établira un plan pour disperser le reste du groupe avant que la situation dégénère.

Au cours du long trajet qui nous ramenait à Amsterdam, je me recroquevillai sur l'étroite banquette arrière d'Abner, laissant le siège

passager à Bobby. Jack s'était étendu autant que possible, les jambes sur mes genoux, mes mains dans les siennes.

— La date de notre premier baiser m'échappe peut-être, en revanche, je me souviens parfaitement de ma demande en mariage, dit-il d'une voix douce.

Je lui souris.

— Moi aussi.

Il me déposa un tendre baiser sur les mains.

— Et, après tout ça, je n'ai aucune envie d'attendre. Si tu es d'accord, j'aimerais t'épouser le plus vite possible.

— Moi aussi, lui assurai-je en toute franchise.

OceanofPDF.com

Chapitre 60

QUINZE JOURS PLUS TARD

Fidèles à notre promesse, on organisa notre mariage dès que possible. Jack insista pour obtenir des documents légaux, même si tous ceux qu'il utilisa pour se procurer le certificat de capacité matrimoniale étaient falsifiés. Mais, puisqu'il y tenait tant, cela comptait aussi pour moi.

Jack parvint à charmer le personnel des bureaux gouvernementaux et obtint une procédure accélérée. Au bout de quinze jours, on reçut le papier. Ainsi, le mardi 8 juillet au soir, au moment du coucher de soleil, on se rassembla dans le jardin de notre toit-terrasse.

Ce fut une cérémonie intime, avec juste notre famille proche. Ma mère, Leif, Mae et Milo y assistèrent. Ezra s'était fait ordonner afin d'officier, et Matilda jouait les demoiselles d'honneur improvisées, une couronne de pivoines autour du cou.

Bobby était mon témoin. Je ne m'étais pas posé la question, car il était de toute évidence mon meilleur ami. Le choix de Jack avait suscité davantage de polémique, mais il avait insisté pour que Peter soit à ses côtés, si ce dernier le désirait.

Quand Jack le lui avait proposé, Peter n'avait pas hésité une seconde pour accepter franchement. Puis ils s'étaient pris dans les bras l'un de l'autre, et Jack avait paru soulagé et enthousiaste. Après tout ce temps et toutes les épreuves que nous avons traversées, ils se sentaient enfin à nouveau comme de véritables frères.

Si, avec Jack, on avait orchestré le déroulement de la journée et tout choisi, Mae, Milo et ma mère s'étaient chargés de toute la mise en place de la décoration pour qu'on puisse se préparer. Je portais une robe blanche longueur midi, et Jack avait revêtu une chemise habillée immaculée avec un

pantalon gris. Je devais reconnaître que nous n'avions jamais été aussi beaux.

Lorsque j'entrai dans le jardin inondé de fleurs, d'amour et de famille, les larmes me montèrent aux yeux. Nous n'avions pas d'allée, et personne pour nous conduire, donc Jack me prit la main et on alla rejoindre notre place devant Ezra.

— Merci d'être venus aujourd'hui, commença-t-il de sa voix chaude et rocailleuse. Je crois que nous attendions tous ce jour depuis longtemps.

— Certains depuis plus longtemps que d'autres, murmura Jack, ce qui me fit rire.

Ezra ouvrit la célébration avec la lecture d'un poème sélectionné par Jack, car il lui faisait toujours penser à moi : *Since Feeling is First*, d'E.E. Cummings. Alors qu'Ezra prononçait les mots et que je tenais les mains de Jack, les yeux plongés dans les siens, je sus que je n'avais jamais aimé quelqu'un à ce point, et ne m'imaginais pas ailleurs que là, avec lui.

Après quelques autres paroles à propos d'amour, de famille, d'éternité et du lien que nous partagions tous, Ezra en vint à l'échange des consentements, ce qui signifiait que la cérémonie touchait à sa fin, et je me retrouvai tremblante d'excitation.

— Jack Hobbs, acceptes-tu de prendre Alice pour légitime épouse jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

Un large sourire aux lèvres, Jack répondit :

— Oui.

Ezra se tourna vers moi et me demanda :

— Alice Bonham, acceptes-tu de prendre Jack pour légitime époux jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Oui.

J'acquiesçai si vite que Jack s'esclaffa.

— Dans ce cas, par les pouvoirs qui me sont conférés par Internet, je vous déclare mari et femme. Tu peux embrasser la mariée, affirma Ezra.

— Enfin, chuchota Jack.

Il se pencha vers moi et m'embrassa avec intensité et décence, tandis que je l'enveloppai de mes bras et, du coin de l'œil, je vis le flash de l'appareil photo de ma mère qui immortalisait l'instant.

Une fois notre baiser rompu, Jack me toucha le visage avec tendresse et m'essuya les lèvres.

— Ton rouge à lèvres a filé.

Je le remerciai avec un rire de plaisir.

— Je vous présente, pour la première fois, M. et Mme Bonham !
annonça Ezra, et toute l'assistance applaudit.

Lorsque je pivotai vers eux, Milo et Mae pleuraient de joie, tandis qu'un morceau de Florence and the Machine s'élevait des haut-parleurs placés à l'extérieur. Jack me prit la main et la leva, pendant que Leif distribuait des cierges magiques tout juste allumés aux invités.

Je n'étais pas ivre, pourtant je ne me souvenais pas de la dernière occasion où je m'étais sentie si grisée. La tête me tournait, mais c'était étrangement agréable, comme si je survolais la fête, mon mari avec moi, et jamais de ma vie je n'avais connu un bonheur aussi délirant. À la fin de la nuit, j'avais mal à force de sourire, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

Plus tard, alors que l'on entamait notre première danse sous le ciel indigo, je posai la tête sur l'épaule de Jack. Je sentais son cœur battre.

— Je t'aime tellement, Alice, murmura-t-il.

Mais il n'avait pas besoin de me le dire, je le savais, comme le fait que le soleil se lèverait et que la lune se coucherait, et que lui et moi resterions ensemble pour toujours.

Chapitre 61

19 JUILLET 2014

Lors de notre mariage la semaine précédente, tandis que l'on discutait tranquillement, Peter avait suggéré que nous nous rendions tous en Irlande.

— Je sais que c'est au pied levé, et si vous ne parvenez pas à vous libérer je comprendrai tout à fait, dit-il. (Il refusait de poser les yeux sur l'un de nous en particulier, alors il nous dévisageait tour à tour.) Mais je fais un truc pour l'anniversaire d'Élise. Je retourne à Bláthanna Gorma, là où se trouve sa tombe, et cela me plairait que vous me rejoigniez tous.

— Quand est-ce ? demanda Jack, le bras passé autour de mon épaule.

— Le 19 juillet, samedi en huit.

Jack me consulta du regard.

— Je crois que nous sommes libres. Enfin, si Alice parvient à s'absenter de son travail.

— C'est plutôt calme depuis que l'Agence s'est occupée de la famille des Basarabi, indiquai-je.

Une fois Jack secouru, Ettie avait effectué des recherches et découvert que la plupart des vampires aux tombes Aiweins Daupeins l'étaient depuis peu, ce qui expliquait pourquoi nous avions réussi à en éliminer autant avec une relative facilité.

Mais Liesel et quelques autres chefs de file, comme Aïsha et les gardes, se trouvaient également là-bas, et, comme nous les avons tous tués, désormais la secte se résumait à un serpent sans tête. Ettie avait dépêché d'autres agents pour supprimer des membres haut placés avant qu'il leur vienne l'idée de prendre la place de Liesel, et cela avait semblé freiner les prémices d'un soulèvement.

Les vampires dissidents avaient décidé de se cacher et, pour une fois, la population immortelle d'Amsterdam paraissait tranquille et relativement pacifique.

— Donc vous pensez pouvoir venir ? avait demandé Peter d'une voix à la fois soulagée et nerveuse.

— Oui, on devrait s'arranger.

— Mais qu'as-tu prévu au juste ? s'était enquis Ezra.

Alors que tous les autres souriaient et hochaient la tête, en partie parce que nous étions encore sous le coup du bonheur procuré par le mariage, lui seul semblait préoccupé. Ses yeux brillaient d'une sombre lueur d'inquiétude, et il grimaçait presque.

— C'est simplement un truc auquel je réfléchis depuis un bout de temps, répondit vaguement Peter, ce qui n'arrangea pas l'expression nerveuse d'Ezra. Et j'estime le moment favorable. Cela signifierait beaucoup pour moi si vous pouviez tous être présents.

Incapable de refuser une telle demande, Ezra accepta. Et voilà comment on se retrouva le 19 juillet dans une camionnette de location qui traversait l'Irlande, alors que les rayons de soleil de l'après-midi s'immisçaient par les vitres.

— Pourquoi était-il obligé de faire ça en journée ? protesta Jack. Ce n'est pas logique.

— C'est l'initiative de Peter, alors on se plie à ses souhaits, lui fit remarquer Mae en le fusillant du regard par-dessus ses lunettes noires. On peut supporter de passer quelques heures debout en journée pour lui.

— On peut, en effet, rétorqua Jack, mais je ne vois pas pourquoi.

— Il a dit qu'on comprendrait une fois sur place, rappelai-je à Jack.

Peter nous avait fourni peu d'informations à propos de « l'événement », et nous avait donné des indications plutôt énigmatiques au sujet de la date et de l'heure.

Installé sur la banquette arrière, Bobby se pencha en avant afin de regarder par la vitre.

— Où va-t-on ? Nous ne sommes pas sur la route de la maison d'Élise.

Il s'agissait de l'une des compétences utiles de Bobby : il possédait une mémoire quasi eidétique pour les trajets et les cartes.

— On ne va pas chez elle, expliqua Ezra, la voix crispée par l'inquiétude, la même qu'on lui avait connue la première fois que Peter

avait évoqué la perspective de cette aventure.

— Hein ? s'étonna Bobby. Où se rend-on, alors ?

— Sur les falaises de Moher, répondit-il. Là où ils se sont mariés, dans l'après-midi.

Peu de temps après, on arriva enfin. La vue était absolument incroyable. L'herbe était d'un vert émeraude vif et les vagues bleu foncé frappaient violemment contre la roche grise tranchante.

Ezra se gara, puis on entama la longue marche depuis le parking, en passant devant la tour O'Brien sur la pointe nord, où un panneau nous indiqua que l'on se trouvait au point le plus haut. C'était une belle journée estivale, seuls quelques nuages parsemaient le ciel, et, à mesure qu'on approchait des falaises, la brise tiède se mua en vent plus fort.

Là, on vit enfin Peter. Il nous tournait le dos et se tenait près du bord. Jack l'appela, lui fit un signe de la main et, presque comme au ralenti, Peter pivota vers nous, un doux sourire aux lèvres.

— Je suis content que vous ayez tous pu venir, dit-il tandis qu'on formait un demi-cercle autour de lui. J'ai beaucoup réfléchi à ce jour. Au déroulement que je souhaitais, et j'aurais pu choisir tant d'autres manières, mais je pense que celle-ci est la meilleure. Entouré de ma famille.

Ezra secoua la tête.

— Peter, ne fais pas ça.

Ce fut à ce moment-là que je compris, en observant le magnifique paysage environnant, à la date de l'anniversaire du seul véritable amour de Peter, pourquoi nous étions réunis à cet endroit. Mon estomac se noua, et j'eus le souffle coupé tandis que la tristesse et la panique déferlaient en moi.

— Que se passe-t-il ? demanda Bobby, qui nous dévisagea tour à tour. Que fais-tu ?

— Ce n'est pas une décision que je prends à la légère, mais... (Peter inspira profondément.) En vérité, je suis suffisamment vieux. J'ai vécu assez longtemps, et je suis prêt à mourir. Je suis disposé à rejoindre Élise.

— De quoi parles-tu ? s'enquit Jack d'une voix crispée où se mêlaient crainte et douleur. Est-ce que tu nous as tous invités pour qu'on te regarde mettre fin à tes jours ?

— Ce n'est pas ça, répliqua Peter en secouant la tête. Il ne s'agit pas d'un suicide. J'ai mené une longue, très longue existence. Et elle arrive à son terme. Je sens, au plus profond de moi, que mon temps sur terre est

écoulé. C'est plus difficile à accepter et à saisir, car mon corps refuse de lâcher de lui-même. Mais ce n'est qu'un piège vampirique, une illusion, en fait. Mon âme est prête pour la suite. Moi, je suis prêt.

Mae eut un hoquet de surprise.

— Peter, tu plaisantes !

— Tu es un vampire ! s'exclama Bobby. C'est fou !

— J'ai effectué des recherches, il s'agit d'une chute de plus de deux cents mètres, expliqua Peter avec calme. Ce devrait être amplement suffisant pour en finir.

— Tu ne peux pas faire ça, protesta Milo.

— Discutons-en, suggéra Ezra, qui peinait à garder son sang-froid, avant de se diriger vers Peter, lequel recula d'un pas et se rapprocha du précipice. On peut forcément trouver une solution.

— Je sais que ça part d'une bonne intention, et je vous comprends, nous assura Peter avec un sourire peiné. Si vous insinuez une telle chose, j'essayerais de vous en dissuader. Mais je ne suis pas déprimé. Ni triste, ni en colère. J'ai passé une grande partie de ma vie à l'être, mais ce n'est plus le cas. Pour la première fois depuis bien longtemps, je me sens réellement en paix. J'ai accompli tant de choses, dont certaines étaient vraiment bonnes. Mais, désormais, je suis disposé à perdre cette enveloppe charnelle et à rejoindre Élise dans l'au-delà.

— Mais si ça n'existe pas ? s'inquiéta Bobby.

— Dans tous les cas, mon temps sur cette planète est révolu, nous assura Peter.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse dire, un truc qui pourrait te pousser à changer d'avis ? demanda Ezra, l'air totalement impuissant.

— Non, affirma Peter avec une grande conviction.

— Peter, suppliai-je, les larmes aux yeux, mais il se contenta de secouer la tête malgré ma requête.

— Je sais que cela peut sembler cruel de vous avoir invités ici, annonça-t-il. Mais je voulais que vous soyez au courant, que vous compreniez, pour qu'il n'y ait pas de questions sans réponses et qu'on puisse tous se dire adieu, en ayant pleinement conscience que c'en est un. Peu de personnes ont cette chance. Je vous aime tous tant.

Sur ce, il avança et commença à nous prendre dans ses bras un par un en nous disant « au revoir ». Il débuta par Mae, qui pleurait déjà à chaudes

larmes.

Jack renifla pendant leur étreinte, et il lui confia :

— Tu es un enfoiré, mais je t'adore.

— Moi aussi, répondit Peter.

Arrivé devant moi, il me serra fort, mais, au départ, on resta tous les deux silencieux. Je le gardai plaqué contre moi, m'efforçant de graver cet instant dans ma mémoire pour toujours. Ainsi, je me souviendrais à jamais de lui tel qu'il était en ce moment, de sa force et de la fraîcheur de son corps contre le mien, de la façon dont il s'accrochait légèrement à moi, et son cœur qui battait contre son torse.

J'enfouis le visage au creux de son cou, refoulant mes larmes, sans le lâcher. J'inspirai profondément pour savourer son parfum, frais et enivrant, qui m'évoquait les pommes et la forêt, mais ce jour-là s'y ajoutait le sel de l'océan.

— Je t'aime, lui confiai-je d'une voix pleine d'émotion.

— Je sais. Et je t'ai toujours aimée. (Il finit par rompre notre étreinte, mais s'attarda devant moi et essuya une larme sur ma joue.) Au revoir, Alice.

— Au revoir, Peter.

Alors que Peter passait à Ezra, Jack m'entoura de son bras, pas pour me revendiquer, mais juste pour me consoler et se reconforter lui-même. Je m'appuyai contre lui et posai la tête sur son épaule tandis que j'observais Ezra qui s'efforçait difficilement de garder son calme.

Il parla peu et serra Peter fort contre lui, à en avoir mal. J'eus peur qu'il ne lâche jamais, mais il finit pourtant par le faire. Mae le rejoignit et l'entoura de son bras.

Peter marcha à reculons vers le bord de la falaise. Tandis que le soleil se couchait derrière lui et que le vent lui ébouriffait les cheveux, il nous sourit, arborant une expression sereine que je ne lui avais jamais connue. Ses yeux étaient clairs, comme dans la maison d'Élise, quand il s'était souvenu d'elle, et il prit une profonde inspiration.

Il fit un pas en arrière et nous adressa un signe de la main, avant de nous dire :

— On se retrouvera dans notre prochaine vie.

Puis il sauta.

OceanofPDF.com

Chapitre 62

Le soleil me chauffait la peau d'une manière merveilleuse, et j'avais l'impression de pouvoir flotter dans le ciel. J'ouvris les yeux dans le champ de fleurs bleues, mais, cette fois, elles ne m'attaquaient pas et n'essayaient pas de me tirer vers le bas. Elles constituaient juste un doux matelas sur lequel me reposer, et emplissaient l'air de leur doux parfum.

Je m'assis lentement. J'étais seule. Pour la première fois depuis que j'avais commencé à faire ces rêves, je fus capable de me lever. Je descendis de la colline, j'avançai pieds nus à pas feutrés sur les pétales et, au loin, je distinguai une petite voix. Un joli son clair qui porta à travers les coteaux, jusqu'à ce qu'elle apparaisse enfin.

Un sourire rayonnant aux lèvres, visiblement plus heureuse que jamais, Élise s'approcha de moi en flottant. Elle fredonnait une vieille chanson d'amour irlandaise.

— Je dois te remercier, Alice, dit-elle en me rejoignant. Tu as fini par trouver la paix pour lui.

— C'est faux, et je n'ai jamais souhaité sa mort, objectai-je.

Elle éclata d'un rire cristallin et spontané.

— On ne peut pas apporter la paix aux gens. Ils doivent la trouver par eux-mêmes. Mais tu l'as aidé. Tu lui as fourni les outils pour qu'il puisse enfin lâcher prise.

— Alors il est heureux ? m'enquis-je.

— Oui. Nous le sommes tous les deux. On n'aurait jamais cru être réunis un jour, et c'est plus merveilleux que dans mes rêves.

Je balayai les champs déserts du regard.

— Est-il ici ? Puis-je le voir ?

— Non, répondit-elle d'une voix triste. Je ne pense pas qu'il sera capable de te rendre visite ici, pas de cette façon.

— Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? Et pourquoi t'être adressée à moi, et non à Ezra ?

— J’attendais toujours Peter, pour le voir, l’aider en cas de besoin, expliqua-t-elle. Mais il ne m’a jamais laissé l’accès. Malgré tous mes efforts, je ne suis jamais parvenue à le contacter.

» Et puis, un jour, après tant d’années, une porte s’est ouverte, poursuivit-elle. Je l’ai empruntée et je t’ai trouvée à m’attendre dans le champ. Dès que je t’ai vue, j’ai dû t’avertir du danger et te prévenir que le temps pressait. C’était tout ce que je savais, la seule information dont je disposais, alors je ne pouvais pas en dévoiler davantage, mais, quelque part, je me rendais compte que je devais t’aider à sauver Peter.

— J’ignore si je l’ai sauvé, mais j’espère l’avoir aidé. (Je ravalai mes larmes.) Il me manque.

— Et vous lui manquez tous vous aussi. Il espère que tu es heureuse et que tu le pardonnes.

— Je suis heureuse, mais je me demande s’il y a quoi que ce soit à excuser, indiquai-je. C’était dur de le laisser partir, mais je crois qu’on a tous compris. Après avoir vécu une longue et douloureuse existence, il était prêt pour l’étape suivante.

— Exactement. (Elle sourit.) Je suis contente que tu le saisisse.

— Cela signifie-t-il que je ne vais plus te voir non plus ?

— Je ne sais pas ce que le futur nous réserve, mais, à mon avis, je ne te rendrai plus visite. Pas ici, pas comme ça.

— Eh bien, ce fut un plaisir de te rencontrer, Élise.

— De même, Alice. (Elle effectua une petite révérence.) Peter et moi te serons redevables à jamais. Merci de nous avoir apporté autant de bonheur, et j’espère que tu en ressens autant en retour.

— Je pense que c’est le cas, dis-je, et elle commença à disparaître lentement devant moi.

Elle émit un nouveau rire, plus aérien que jamais, puis s’évanouit complètement. Une vive lumière blanche s’intensifia pour m’avertir, puis engloutit le monde qui m’entourait.

Lorsque je rouvris les yeux, seul Jack était là. Il m’enveloppait de ses bras et me tenait contre lui. Nous étions pelotonnés dans notre lit. Je me tournai afin de lui faire face.

— Ça va ? murmura-t-il tandis que je changeais de position.

— Oui, lui assurai-je.

Il ouvrit les paupières pour me regarder.

— Tu as encore fait ce cauchemar ?

— En fait, c'était un rêve très agréable, dis-je en me blottissant de nouveau dans ses bras. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Il me déposa un baiser sur le sommet du crâne.

— J'ai hâte de passer l'éternité près de toi.

Il éclata d'un rire chaleureux.

— Moi aussi. Mais ça te dérangerait qu'on dorme encore quelques heures avant de nous y mettre ?

— Pas du tout. On a tout notre temps.

OceanofPDF.com

Amanda Hocking a toujours écrit des histoires. Elle a fini son premier roman à dix-sept ans. Puis elle en a écrit d'autres. Beaucoup d'autres. Elle a décidé d'autopublier l'une de ses séries, *De mon sang*, en livre numérique. Des blogueurs l'ont lue, adorée et chroniquée. Aujourd'hui, elle en a vendu plus d'un million d'exemplaires dans le monde entier.

En plus des séries *De mon sang* et *Trylle*, publiées aux éditions Castelmoré, Amanda Hocking a écrit une quinzaine de romans.

Elle est très proche de ses lecteurs et communique sur tous les réseaux sociaux ainsi que sur son blog, où elle partage son expérience d'écrivain avec ses fans.

OceanofPDF.com

Du même auteur, chez Castelmoré :

De mon sang :

1. *De mon sang*
2. *Destinés*
3. *Troublée*
4. *Passionnée*
5. *Ultime*

Trylle :

1. *Échangée*
2. *Indécise*
3. *Royale*

www.castelmoré.fr

OceanofPDF.com

Collection dirigée par Bleuenn Jaffres

Titre original : *Swear*

Copyright © 2016, Amanda Hocking

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Photographie de couverture :

© Shutterstock

Illustration de couverture :

Anne-Claire Payet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-36231-334-9

CASTELMORE

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@castelmore.fr

Site Internet : www.castelmore.fr

OceanofPDF.com